

BRAGI ÓLAFSSON

# Les animaux de compagnie

roman traduit de l'islandais par Robert Guillemette



*ACTES SUD*

BRAGI ÓLAFSSON

# Les Animaux de compagnie

roman traduit de l'islandais  
par Robert Guillemette

*ACTES SUD*

Ouvrage publié sous la direction  
de Marc de Gouvenain

Ouvrage traduit avec le soutien du fonds  
pour la promotion de la littérature islandaise

Titre original :  
*Gæluðýrin*

Éditeur original :  
Bjartur, Reykjavík  
© Bragi Ólafsson, 2001  
publié avec l'accord  
de Forlagid Publishing, [www.forlagid.is](http://www.forlagid.is)

© ACTES SUD, 2011  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-7427-9644-1

*Some enchanted evening  
you may see a stranger,  
you may see a stranger  
across a crowded room.*

*OSCAR HAMMERSTEIN II*

*Première partie*

**LE GROS LOT**

Un homme en anorak a frappé à ma porte ce midi. Mon voisin Tómas, qui se trouve dans son jardin quand il m'entend ouvrir ma barrière, me souhaite la bienvenue à mon retour de l'étranger et me dit qu'un type – il n'a pas vu quel âge il pouvait avoir – est resté un bon moment sur le pas de ma porte vers midi et demi.

“Il portait une sorte d'anorak, bleu, avec un capuchon, dit-il. Je n'ai pas bien vu son visage à cause du capuchon.”

Tómas lui-même porte un anorak, un bonnet tricoté et une écharpe aux couleurs d'un club de football anglais.

“Il s'est peut-être trompé d'adresse, dis-je.

— Je ne crois pas, répond Tómas. J'avais comme qui dirait l'impression qu'il savait où il voulait aller. Il avait un sac plastique, je crois bien qu'il l'a posé dans la neige pendant qu'il regardait si tu étais chez toi. Il a frappé pendant au moins cinq ou dix minutes.”

À première vue, je ne vois personne qui pourrait avoir affaire avec moi aujourd'hui – un mardi, à midi, alors que je n'étais même pas revenu de voyage –, mais lorsque Tómas mentionne le sac plastique je redoute un instant qu'il ne s'agisse de mon ancien collègue Sigurvin, et que le sac n'ait contenu de la bière achetée quelques instants auparavant au magasin d'alcool : encore tiède, mais commençant à être rafraîchie par la froidure de février. Il est vrai que le dénommé Sigurvin est censé avoir renoncé à la boisson, mais le souvenir que j'ai gardé de lui en état d'ivresse est trop vivace et menaçant pour qu'il ait cessé de m'alarmer.

“As-tu remarqué s'il marchait à grands pas, plus grands que la normale ?” Tómas répond qu'il n'a pas fait tellement attention, il a seulement remarqué qu'il a frappé très longtemps à ma porte. Il se

souvent aussi de l'avoir vu regarder par la fenêtre de la cuisine, comme s'il me soupçonnait de m'y être caché.

Que cet homme ait regardé par la fenêtre alors qu'il était évident que personne ne viendrait ouvrir me fait penser à un autre ancien camarade, mais il est exclu, ou pour le moins très peu probable, que celui-là se trouve actuellement à Reykjavík.

“Il avait plutôt l'air de quelqu'un qui avait besoin d'un toit”, dit Tómas. Sérieusement ou non, je ne sais pas. “Et puis j'ai aussi remarqué qu'il tripotait la plaque de la porte, comme s'il essayait de l'astiquer. Sans doute qu'il voulait enlever la neige pour mieux voir le nom.”

Ces respectables plaques de cuivre, ou de laiton, ont quelque chose d'immuable et d'éternel. Une aura de temps révolus, que l'on n'a pas connus. Ma plaque n'a guère que deux ans, et pourtant elle est tellement marquée par les intempéries qu'elle donne l'impression que son propriétaire est un homme âgé, ou qui n'est plus jeune sans être très vieux : c'est presque une pierre tombale. À ceci près qu'elle n'indique pas de dates, ni de titre du genre chef de bureau ou armateur comme on en voit au cimetière, ni de souhait que l'intéressé repose en paix, en l'occurrence derrière sa propre porte.

Je demande à Tómas s'il a parlé à ce type.

Il a été sur le point de lui dire que j'étais à l'étranger, mais il s'est ravisé. Sans aller jusqu'à dire que cette connaissance à moi lui a semblé suspecte, on ne sait jamais si des gens comme ça ne vont pas profiter de l'occasion, sachant un appartement inoccupé.

“Des gens *comme ça* ? Qu'est-ce que tu veux dire, *comme ça* ?

— Non, rien, je voulais dire des gens comme ça en général.

— C'était donc un homme comme ça *en général* ? dis-je en appuyant sur les mots “en général”, pour qu'il comprenne bien que je plaisante.

— Oui, oui, c'est ça, répond Tómas. En tout cas je ne lui ai rien trouvé de bien spécial, pour ainsi dire.

— Mais *toi*, au fait, comment savais-tu que j'étais à l'étranger ?” demandé-je en souriant. Tómas me renvoie mon sourire et m'apprend que Bella, la vieille dame de l'étage au-dessus, lui a demandé de surveiller la maison avant de partir chez sa sœur à Akranes le week-end dernier. Elle avait elle-même promis d'avoir l'œil sur mon appartement pendant que j'étais en Amérique, et avait confié à Tómas qu'il était impossible d'imaginer meilleur voisin que moi, et qu'on se sentait tellement en sécurité quand on savait qu'on pouvait faire confiance à ses voisins. Je corrigeai Tómas : j'étais allé seulement à Londres, Bella avait dû mal comprendre.

“Ainsi donc tu n'as pas vu son visage ?” demandé-je, à la fois pour ramener la conversation à son point de départ et y mettre un point final. Je commence à avoir bigrement froid, à rester comme ça dehors.

“Non, je ne l'ai pas vu”, répond Tómas qui semble s'apercevoir de mon envie croissante de rentrer chez moi. Il était vraiment bien caché sous son capuchon.”

Lors de mon départ, j'avais annoncé à Bella que je serais absent pendant deux semaines – en fait, je ne me rappelle pas lui avoir dit où j'allais – et elle m'avait alors promis (sans que je le lui demande) d'avoir l'œil sur mon appartement pendant ce temps-là. De plus, elle m'avait proposé d'arroser mes fleurs, et elle voulut absolument me donner des boutures quand je lui dis qu'il n'y avait pas de plantes chez moi. Je déclinai son offre avec courtoisie.

Il est probable qu'à midi et demi je descendais vers la zone hors taxes, mollement porté par l'escalator, ou bien que je passais le contrôle de la douane avec mes valises et mes sacs. À l'instant même où l'homme à l'anorak décidait qu'il avait frappé suffisamment longtemps, ou bien au moment où il regardait par la fenêtre de la cuisine, je montais peut-être dans la navette stationnée devant l'aérogare. J'étais peut-être en route vers Reykjavík., assis à côté de Gréta, dont j'avais fait la connaissance dans l'avion. Je m'aperçois

maintenant que les traits de son visage commencent à m'échapper peu à peu. Bien que je l'aie vue une première fois il y a quinze ans, de temps à autre par la suite et dans l'avion aujourd'hui même, je peine à retenir d'elle une image nette dans mon esprit. Étrange, comme les visages fuient vite la mémoire. Seule persiste distinctement l'image de sa chevelure blonde et ondulée, de ses lèvres charnues et de ses bras fluets qui sortaient, un peu comme des tuyaux, des manches courtes évasées de son tee-shirt. Les détails de son visage et certaines expressions me reviendront en mémoire ce soir, lorsque nous nous reverrons. Si elle m'appelle, bien sûr.

Elle a dit qu'elle m'appellerait. Je suis tenaillé par la mauvaise conscience, car j'espère bien qu'elle va tenir parole. Je sais que Vigdis – ma copine ou fiancée, comme on veut – va me téléphoner ce soir, elle voulait avoir de mes nouvelles à mon retour.

Juste avant que je rentre avec mes valises, Tómas répète quelque chose comme quoi le type à l'anorak reviendra sûrement. Je réponds que je crois savoir de qui il s'agit, mais en réalité je n'en ai pas la moindre idée. J'ai écarté les deux noms qui m'étaient venus à l'esprit auparavant, et il est exclu que cela ait pu être Saebjörn ou Jaime. Ils ne doivent venir que tard dans la soirée, et en outre la description faite par Tómas ne correspond absolument pas.

Quelque chose dans le visage de mon voisin Tómas me rappelle le grammairien Ármann Valur, qui était mon voisin dans l'avion. Je crois bien que c'est le bas du visage : la bouche, et surtout le nez. C'est comme si le nez de Tómas n'avait pas de forme ni d'expression précise, comme un petit bouton en l'air, dénué de sens. Le nez du grammairien était un peu comme ça, lui aussi : enfoncé sans être cassé, le bout ayant l'air d'avoir été fondu ou écrasé, je n'ose imaginer par quoi.

Après avoir pris congé de Tómas et franchi le seuil, il me paraît soudain étrange qu'il se soit trouvé dans son jardin à midi, lorsque l'homme à l'anorak a frappé à ma porte, et aussi sur le coup de cinq

heures, lorsque je suis arrivé à la maison. Nous sommes en février, tout est couvert de neige : que peut bien faire ce sexagénaire dans son jardin, froid et enneigé, deux fois dans la même journée ? Il est vrai qu'on a parfois l'impression que les gens et les choses ont été disposés sur terre de façon à obéir aux caprices d'un excentrique : comme si quelqu'un, là-haut, s'amusait à nous aligner au gré de sa fantaisie, même si c'est en dépit du bon sens. Je ne peux pas nier avoir eu parfois l'impression qu'on me saisissait par la peau du cou afin de me déplacer, dans telle ou telle circonstance, soit pour me tirer d'affaire, soit – plus fréquemment, j'en ai bien peur – pour me plonger purement et simplement dans le pétrin.

Ça sent le renfermé quand j'entre dans l'appartement, qui n'a pas été aéré pendant deux semaines. J'ouvre grande la fenêtre de la chambre et j'entrouvre à peine celle de la cuisine. L'air froid et vivifiant envahit l'appartement, et j'éprouve le plaisir d'être revenu à la maison. Ici je suis chez moi, me dis-je. C'est ici qu'on m'a casé, que ce soit une idée extravagante du bonhomme d'en haut ou tout simplement la résultante de mon libre arbitre et des inévitables hasards qui, quasi quotidiennement, influent presque autant sur la vie que, par exemple, la musique, le sexe, le cinéma et les livres. C'est ici que j'habite, c'est mon univers quotidien. C'est alors que, tout à coup, j'ai l'impression que tout ça n'est que pure connerie. Je suis assailli par l'étrange sentiment que cela ne va pas du tout de soi que j'habite ici, et que cet appartement n'est pas plus à moi qu'à un autre. Même si j'y habite seul depuis plus de deux ans et si je n'ai nullement l'intention de déménager dans un proche avenir.

Une seconde me suffit pour me débarrasser de cette sensation délirante. Je suis bel et bien chez moi, ici. Je m'apprête à mettre mon vinyle de *Lonely Fire* sur la platine.

On aurait pu croire que la barrière allait se casser quand il l'ouvrit d'un vigoureux coup de pied. Il s'arrêta sur le trottoir, regarda à droite et à gauche. Il faisait un froid de canard, et il rajusta son capuchon. Il se retourna vivement en entendant le voisin, un homme entre deux âges coiffé d'un bonnet de laine, qui tapait du pied avant de rentrer chez lui pour détacher la neige de ses grosses chaussures. Puis il s'engagea dans Grettisgata dans la direction du centre-ville. Quatre voitures descendirent Frakkastígur l'une après l'autre avant de s'engager dans Grettisgata. La dernière dérapa en prenant son tournant, le train arrière monta sur le trottoir et faillit emboutir le mur d'une maison. Il hâta le pas, mais avec circonspection, car ses souliers n'avaient aucune prise : des souliers du dimanche dont les pointes effilées s'échappaient à l'extrémité d'un long jean élimé.

Au coin de Klapparstígur et de Grettisgata il vit quelques écoliers groupés devant la vitrine d'un antiquaire, de l'autre côté de la rue. Il s'arrêta quelques instants au carrefour et examina les gamins en claquant des talons pour en chasser la neige. Puis il commença à descendre dans Klapparstígur et faillit tomber à la renverse dès les premiers pas sur le trottoir verglacé. Il fit une pause et regarda autour de lui avant de continuer son chemin. Dans Laugavegur, la rue commerçante, les voitures semblaient rouler au ralenti. Au coin du trottoir, trois jeunes femmes attendaient de pouvoir traverser. Lui se faufila entre deux voitures et traversa la chaussée glacée de Klapparstígur en exécutant une glissade jusqu'au trottoir opposé, où il s'engouffra dans un petit bistrot.

Du dehors, rien ne laissait supposer l'existence d'un fonds de commerce, on aurait plutôt dit une cabane de pêcheur ou une vieille maison de campagne. L'enseigne avait même perdu le nom qu'elle n'avait peut-être jamais porté.

Il n'y avait personne à l'intérieur, excepté une serveuse d'une vingtaine d'années, debout devant un tableau noir accroché au mur à gauche du comptoir. Elle écrivait le menu du jour qu'elle semblait improviser au fur et à mesure. Il se dirigea vers une table dans le coin près de la fenêtre et posa son sac plastique minable avant de s'asseoir. La fille cessa d'écrire et se retourna pour voir qui venait d'entrer ; une idée sembla alors lui traverser l'esprit et elle se remit à écrire. Il faisait bon dans ce bar. Une odeur de cuisine flottait dans l'air.

Au bar de Heathrow j'avais laissé mon imagination anticiper sur le vol, sur ce qu'on nous servirait à manger dans l'avion et ainsi de suite, avec l'espoir que je n'aurais pas à subir un voisin volubile, ou qui se lèverait sans arrêt pour se rendre aux toilettes ou converser avec d'autres passagers. La dernière fois que j'avais pris l'avion, je m'étais ainsi trouvé à côté d'un jeune homme qui avait essayé, en vain, de susciter mon intérêt pour son business (importation de vêtements de sport et de divers accessoires en rapport avec des disciplines sportives marginales), puis avait fait des allers et retours continuels dans le couloir, comme si ce vol de trois heures n'était qu'une simple réunion d'amis, ou bien familiale au sens large : des Islandais qui rétablissent le contact après plus d'une semaine loin de la mère patrie. Le risque n'est pas négligeable quand on pénètre dans un avion. Pendant trois heures (sans parler des vols encore plus longs), on se trouve captif dans un espace restreint et inconfortable, très loin dans le ciel au-dessus du monde civilisé, en compagnie d'individus imprévisibles qui vont peut-être se saouler à mort ou répandre sur vous leur boisson ou leur repas – les toilettes étant la seule échappatoire. Je m'étais préparé sereinement à un vol agréable, pendant lequel je lirais le journal acheté à l'aéroport, et peut-être même ferais la sieste après le déjeuner. Ce programme allait voler en éclats. Avant même que j'aie pu m'asseoir sur mon siège côté couloir, l'homme qui occupait le siège du milieu – un sexagénaire quelque peu débraillé, aux épais cheveux gris tirant par endroits sur un brun jaunâtre, le type même dont on s'attend à ce qu'il empest l'alcool ou la sueur – me fit comprendre sans équivoque, de son large sourire, que nous allions converser un

tant soit peu pendant le trajet. Tandis que j’attendais de pouvoir ranger ma veste et mon sac dans le compartiment au-dessus des sièges, il me tendit un paquet de pastilles Opal assez mal en point, qui semblait avoir été exposé à l’humidité ou écrasé dans une poche fessière. Je remerciai poliment, puis je dus afficher un sourire de reconnaissance de bon ton quand il réitéra son offre. Vraiment, sans façon.

“Toujours la même chose, ces transports aériens”, dit-il alors que je prenais place. J’eus l’impression qu’il avait préparé cette phrase pendant que je m’évertuais à caser mes affaires dans le compartiment. Et qu’en disant “transports aériens” il voulait éviter de dire “vols aériens”, désignation qui a d’ailleurs toujours sonné faux à mes oreilles, pour quelque obscure raison. Peu après, lorsqu’il se présenta comme grammairien, Ármann Valur pour être plus exact, grammairien et futur retraité (ce dernier titre énoncé sur un ton plaisant), je ne pus m’empêcher de me décerner un bon point, car il m’était spontanément venu à l’esprit que cet homme-là avait quelque chose à voir avec le langage. Subconscient musclé ou intuition souveraine, pensai-je en souriant amèrement de ma malchance : le commandant de bord n’avait pas encore annoncé le décollage et j’avais déjà fait la connaissance d’un philologue en état de marche.

Je me présentai à mon tour, mais j’eus le sentiment qu’il n’avait pas retenu mon nom. Comme il allait vraisemblablement se lever pour ôter son manteau, je n’attachai pas tout de suite ma ceinture. Je remarquai qu’il portait un complet et un pull-over sous son manteau de laine bleu marine. Je m’emparai du magazine de la compagnie aérienne placé devant mon siège, et j’y trouvai un article susceptible d’accaparer mon attention de manière crédible pendant un bon moment. Il y était question du terrain de golf le plus septentrional du monde, celui d’Akureyri, la ville où Vigdis se trouvait en ce moment. Comme je l’avais appréhendé, lire s’avéra impossible : montrant du doigt l’hôtesse qui s’approchait dans le couloir, mon voisin me rappela que je devais attacher ma ceinture, ces “chères hôtesse”

venaient s'assurer que tout le monde était bien arrimé. Je croyais qu'il allait continuer sur sa lancée, mais il resta silencieux un instant et j'en profitai pour tendre le bras vers mon sac au-dessus de ma tête et en extraire mon walkman. Je me rassis et attachai ma ceinture. Le sourire aux lèvres, l'hôtesse passa en vérifiant (d'une manière assez peu convaincante) que les courroies des sièges étaient bien serrées. J'étais absolument certain qu'elle se marrait silencieusement à la vue du harnachement vestimentaire de mon voisin.

Du coin de l'œil, je vis que la femme assise côté hublot – la quarantaine, brune, une personne cultivée sans aucun doute, du genre à apprécier ce que l'apparence du grammairien avait de comique – l'épiait sans en avoir l'air. De mon côté, j'avais mis dans mon appareil une cassette (des remixes de Miles Davis) que je rembobinais mon casque sur la tête. En attendant d'arriver au bout de la bande, je regardais dans la direction du couloir. Je remarquai alors, tout à coup, une jeune femme blonde assise quelques rangées devant moi. Quelque chose en elle ne m'était pas inconnu, et lorsqu'elle tourna la tête vers l'autre côté du couloir – on lui posait une question, visiblement – je me souvins d'elle. Je ne connaissais pas son nom, mais je l'avais vue pour la première fois lors d'une "partie" de collégiens rue Hjálmholt une quinzaine d'années auparavant. La singulière beauté de son visage avait alors retenu mon attention, ainsi que la quasi-perfection de son corps, qui me semblait maintenant parfaitement inchangée. Ce souvenir de Hjálmholt est resté très vif, je n'avais pourtant que seize ou dix-sept ans à l'époque. Assis sur un sofa entre deux copains de classe, je buvais probablement pour me donner le courage de m'adresser à une des filles de mon école, et j'admirais cette inconnue qui était, je crois, une copine de celle qui nous avait invités. Ce n'était pas seulement sa physionomie qui la rendait si attrayante ; elle s'était aussi, de manière mémorable, éclipsée dans une chambre d'enfant un peu plus tard dans la soirée avec un garçon que je connaissais vaguement. Elle en ressortit au bout d'une demi-heure – sans tenter le moins du monde de dissimuler ce qu'elle avait

fait dans la chambre –, les joues rouges et les cheveux blonds ébouriffés (et d'autant plus beaux), manifestement à la suite d'un "affrontement amical", comme le décrivit un de mes camarades. Par contre, le garçon qui l'avait accompagnée dans la chambre ne reparut pas, on apprit peu après qu'il s'était endormi. Avec les copains, on avait dit en blaguant que la fille – celle-là même qui se trouvait en ce moment à quelques mètres de moi dans l'avion, en jean et tee-shirt – avait claqué sa monture.

Je n'ai jamais rien su de plus à son sujet – elle n'était pas du même quartier, ni de la même école. Mais chaque fois que je l'ai aperçue par la suite, le même émoi confus m'agrippait ; je me sentais à la fois petit et grand, en quelque sorte. Bref, j'étais amoureux d'elle depuis qu'elle était sortie de la chambre d'enfant, hirsute et le feu aux joues, plus mûre et plus attrayante que toutes les autres filles. En revanche, il est pratiquement exclu qu'elle se souvienne de moi. Peu après en avoir fini avec le garçon, elle quitta la partie ; elle était trop smart – trop expérimentée et intelligente – pour s'attarder en compagnie des gamins que nous étions sûrement à l'époque, mes copains et moi.

Sans m'en rendre compte, j'avais commencé à comparer son gracieux profil (du moins tel que je l'apercevais de mon siège) à celui de Vigdis. Pendant quelques secondes, mon esprit décrocha complètement ; je ne me souvenais plus si Vigdis était blonde ou brune.

La serveuse apporta un verre de bière brune et le posa sur sa table. Elle avait de gros seins, plus gros qu'on ne l'aurait cru possible sur un corps de si petite taille. Il les regarda. Il saisit le verre dès qu'elle l'eut posé sur la table et le rapprocha vers lui, sans quitter des yeux la fille qui tourna les talons et repartit vers le bar. Comparées aux seins, les fesses étaient petites et bien faites. Elle prit un magazine et passa derrière le comptoir, où elle augmenta le volume de la musique. Puis elle s'assit, croisa les jambes et se mit à feuilleter le magazine. Il continuait à la regarder. Il leva son verre, le reposa et plongea un doigt dans la mousse épaisse. Après quoi il suça son doigt et poussa un profond soupir, difficile de dire quel genre de sentiment ce soupir était censé exprimer. La fille sembla l'entendre, malgré la musique. Elle lui jeta un coup d'œil à la dérobée et continua à feuilleter son magazine. Au bout d'un moment il leva son verre et but une bonne lampée. Le verre était à moitié vide quand il le reposa, et il essuya du revers de la main la mousse qui s'était déposée sur sa lèvre supérieure. Abreuvé, il poussa un "ah" prolongé et sonore et demanda à la fille s'il était possible de manger un morceau dans cet établissement. Oui, dit-elle, il y avait des sandwiches et des soupes. Il répondit qu'une soupe ne lui disait rien mais qu'il prendrait bien un sandwich, qu'est-ce qu'elle avait comme sandwiches ? Elle referma son magazine, se leva sans mot dire et vint déposer un menu sur sa table. Son verre était maintenant vide, il le lui tendit en échange du menu. Elle lui demanda s'il voulait une autre bière. Il fit oui de la tête et demanda aussi un petit verre de Jägermeister. Et puis un croque-

monsieur avec du jambon, du fromage et autre chose encore si elle voulait, mais surtout pas... comment ça s'appelait déjà... d'asperges ?

Elle remporta le verre vide et le menu, il sortit un paquet de cigarettes de son anorak, fit jaillir une cigarette d'un coup sec et l'alluma. La serveuse lui apporta sa bière et le Jägermeister et disparut dans la cuisine. Lorsqu'elle revint lui apporter son sandwich, il avait à peine goûté sa bière mais le verre d'alcool était vide. Il avait ôté son anorak et l'avait posé sur la table voisine, révélant une chemise jaune pâle et une veste croisée foncée. La serveuse se rassit à sa table et se remit à feuilleter le magazine. Le sandwich fut vite mangé, et le verre de bière vidé en même temps. À l'instant même où il demandait une autre bière, la porte s'ouvrit et un jeune couple entra. Elle portait une parka bouffante et un bonnet de fourrure brun foncé, lui un long manteau dont l'étrange capuchon faisait penser à un couvre-chef oriental. Il se leva et demanda un autre Jägermeister avec sa bière. Puis il disparut dans les toilettes pour hommes.

En sortant des toilettes, il croisa la serveuse qui lui apportait les boissons. Il lui adressa un sourire qu'elle ne lui rendit pas. Il remit alors son anorak, ramassa son sac plastique et jeta un coup d'œil à l'intérieur pour s'assurer que tout était à sa place. Il but un coup de schnaps, grimaça comme piqué par une douleur bénigne, puis il avala la moitié de sa bière d'une seule gorgée. Il remonta la fermeture éclair de son anorak, fit quelques pas vers la sortie, tourna la tête vers la cuisine et ouvrit la porte. Un air glacial s'engouffra dans le bar tandis que la porte se refermait très lentement, cela prit peut-être une demi-minute. Un étrange silence se fit ; assis, les nouveaux arrivants considéraient la porte avec étonnement, et lui avait déjà disparu quand la serveuse revint de la cuisine. Les seules traces de sa récente présence étaient un demi-verre de bière, un mégot dans un cendrier, des miettes de pain dans une soucoupe et une serviette froissée.

Il se trouvait maintenant dans Hverfisgata, en face de l'ambassade du Danemark, son sac plastique à la main. Il regarda autour de lui à plusieurs reprises avant de descendre la rue. Il tourna à l'angle

d'Ingólfsstraeti, puis à nouveau dans Bankastraeti. Les rayons du soleil, qui commençaient à pointer alors qu'il s'approchait de Laekjargata, firent retraite derrière les nuages lorsqu'il parvint à la station de taxis en contrebas de Bernhöftstorfa. Il ôta son capuchon et se glissa à l'intérieur du taxi de tête. Ignorant les commentaires du chauffeur au sujet du froid qui sévissait sans rémission, il lui donna comme adresse Sudurhólar, dans le quartier périphérique de Breidholt. Il pensait du moins que c'était Sudurhólar, il reconnaîtrait facilement l'endroit de toute manière.

Ármann Valur me donna un coup de coude et posa son magazine sur la table, à côté de mon walkman. Claudia Schiffer, le mannequin allemand, me regardait droit dans les yeux en double page. Je tirai sur un des écouteurs pour entendre ce qu'Ármann Valur avait à me dire. Les yeux rivés sur le magazine, il tapotait du doigt la photo de Claudia, et commenta en baissant la voix, comme s'il ne fallait pas que la femme côté hublot pût entendre :

“Pas mal du tout, celle-là.”

J'acquiesçai en répondant non, j'attendis un bref instant avant de replacer l'écouteur dans mon oreille, puis je me redressai sur mon siège, une manière d'annoncer que je désirais ne pas être dérangé. Mon appareil jouait maintenant un nouveau morceau et, comme cela m'arrive souvent en écoutant de la musique, je tentai de l'associer au visage de Claudia qui continuait à me regarder depuis les pages du magazine. Je pouvais imaginer sans peine que les rythmes lents mais pressants de la musique de Miles avaient pu résonner dans le studio d'un photographe européen tandis que le modèle changeait de position ou de moue, ou bien glissait ses doigts dans ses cheveux d'or. Je me mis à penser à Vigdis ; en cet instant elle était certainement à l'hôtel près de l'église, elle changeait des draps et se demandait probablement si j'allais l'appeler dès mon retour, comme promis. Pour ma part, je n'étais pas certain que je lui téléphonerais aussitôt, peut-être que j'attendrais un peu, le temps d'écouter un disque ou deux dans le calme de mon living. La seule chose qui ne faisait quasiment aucun doute, c'est que j'avais hâte de me retrouver dans mon

appartement pour y déballer les disques, les livres et les cassettes vidéo qui remplissaient mes valises, et aligner sur la table du living les bouteilles, les cigares et les cigarettes du magasin hors taxes. Quant aux questions qui se présentaient à ma conscience, je décidai d'y répondre plus tard : si Vigdis et moi étions vraiment amoureux, ou bien si la titillation que j'éprouvais quand je me l'imaginais, dans sa courte jupe noire, en train de changer des draps dans cet hôtel là-bas dans le Nord avait quelque chose à voir avec elle exclusivement. Peut-être que n'importe quelle femme, elle ou une autre, aurait fait l'affaire de mon imagination. Et pourquoi pas la blonde de Hjálmholt.

Ármann ne semblait pas avoir compris que je voulais avoir la paix. J'avais fermé les yeux et pris la pose de l'homme plongé dans l'univers musical de ses écouteurs, mais cela n'avait eu aucun effet sur mon voisin. Il me donna un nouveau coup de coude pour rediriger mon attention sur son magazine. Sur la page de droite, à côté de la fin de l'interview de Claudia, il y avait une pub pour toutes sortes d'articles islandais, cadeaux idéaux quand on va rendre visite à des amis ou des clients à l'étranger : des pulls islandais, des bouteilles de *brennivín*, du fromage et du mouton fumé, sans oublier les pastilles Opal : c'était justement sur elles qu'Ármann voulait attirer mon attention. Je hochai la tête en me demandant si mon compagnon de voyage – en dépit de sa formation de linguiste – suivait les mêmes règles et coutumes que les autres humains, ou s'il avait récemment subi un quelconque choc mental. C'était peut-être sa science qui l'avait rendu bizarre. À vrai dire, j'étais soulagé de ne pas sentir l'odeur d'alcool ou de sueur à laquelle je m'étais préparé. Mais ce qui me semblait le plus extraordinaire dans son attitude, c'est qu'apparemment il ne désirait pas réellement me parler : il voulait, en fait, que je partage avec lui ce sur quoi il avait décidé d'attirer mon attention.

Je m'aperçus que la femme côté hublot nous observait, et je remarquai sur son cou une tache d'un rose violacé. Un suçon, pensai-je. J'imaginai aussitôt que cette quadragénaire cultivée rentrait chez

elle après avoir passé quelques jours chez un amant étranger, et qu'il n'était pas question de cacher ce suçon : elle en était même fière. Elle aurait payé des droits de douane pour l'importer sur elle. En essayant de me faire une image de cet amant, j'obtins comme résultat une sorte d'Italien ou de Grec, bien bâti, râblé, en somptueux costume noir et chemise blanche déboutonnée pour laisser entrevoir la sombre toison du torse. En d'autres termes : l'exact contraire de l'homme qui était assis entre nous, et qui était sans doute en train de s'interroger, en cet instant même, sur ce que le monde de l'aviation (si l'on pouvait employer une expression aussi pompeuse) était susceptible d'offrir, et sur la nécessité (vue sous un angle plus général) de se laisser tenter par tout le commerce pratiqué dans la haute atmosphère. J'étais certain que si je faiblissais les digues voleraient en éclats, et c'en était fait de ma tranquillité jusqu'à l'atterrissage.

“Cela vaudrait peut-être la peine d'essayer, disait-il. Ces paquets géants, ils sont nettement plus grands que celui-ci”, ajouta-t-il en agitant le paquet d'Opal à moitié vide qu'il avait péniblement extrait d'une poche de sa veste, car la ceinture de sécurité était encore bouclée sur son ventre. Cette fois, il se servit sans m'en offrir, et se mit à tapoter de son index sur le carton tandis qu'il examinait la gamme des articles avec une attention accrue.

Je me demandai quel genre de musique ce mangeur d'Opal emmitouflé pouvait bien écouter chez lui. Ma conclusion fut qu'il devait y régner un silence érudit, occasionnellement interrompu par la radio, pour les infos du soir ou de rares émissions traitant de sujets abstrus. Il n'avait certainement jamais rien entendu de comparable à la cassette que j'écoutais maintenant sur mon baladeur : *On the Corner*, sorti en 1972, quand Ármann avait entre vingt-cinq et trente ans et n'avait certainement pas fini ses études. Je commençais à établir le programme de ce que j'allais écouter chez moi, après avoir défait mes valises. *Lonely Fire*, de Big Fun, était en tête de liste.

Pendant que le taxi attendait au feu rouge, au carrefour de Laekjargata et de Hverfisgata, il sortit de son sac plastique un gros livre ancien relié cuir, l'ouvrit et considéra quelques instants la page de titre. Puis il le referma, le caressa, le posa sur le siège à côté de lui et tapota deux fois la couverture rigide. Ensuite il écarta les poignées du sac plastique pour examiner à l'intérieur un voilier superbement sculpté, enchâssé dans un coffret de bois sans couvercle.

Quand le taxi atteignit Saebraut, il demanda au chauffeur de s'arrêter en route pour qu'il puisse acheter des cigarettes. Le chauffeur ne répondit pas et s'arrêta peu après devant un petit drive-in. Pendant qu'il attendait ses cigarettes, il replaça le livre à côté du bateau, dans le sac qu'il referma soigneusement et reposa sur le siège.

Revenu sur Saebraut, le taxi prit la direction de Breidholt. Au moment où il allait tourner dans Vesturberg, il dit au chauffeur de continuer tout droit et de stopper devant un immeuble situé dans Sudurhólar. Il allait descendre s'assurer que son ami était bien chez lui, et le chauffeur attendrait. Celui-ci lui demanda de laisser son sac dans la voiture. Il ne lui faisait donc pas confiance ? demanda-t-il au chauffeur qui répondit que là n'était pas la question, mais que, tout simplement, personne ne quittait ce taxi sans payer au préalable. OK, dit-il, mais pourquoi devrait-il lui faire confiance à lui, après tout il pouvait très bien prendre le large avec le sac, il y avait peut-être un portefeuille à l'intérieur – sans compter que le contenu du sac avait plus de valeur que le prix de la course, infiniment plus de valeur. Le chauffeur resta silencieux. Il souleva alors le sac, le secoua comme

pour en faire un symbole de confiance réciproque, le reposa sur le siège et descendit du taxi.

Il monta en courant l'escalier qui menait à un balcon au premier étage, une sorte de cage d'escalier en plein air qui donnait accès aux appartements de l'immeuble. Il resta un instant immobile devant l'avant-dernière porte, sans frapper, puis il se dirigea vers la dernière et sonna. Une jeune femme ouvrit, vêtue d'un long tee-shirt noir à manches courtes et d'un pantalon de sport moulant. Il la salua et lui demanda si Hinrik, ce vieux Rikki, était là. La femme le jaugea des pieds à la tête et fit signe que non, il était au travail. Il demanda alors si Rikki avait arrêté de jouer, il s'était attendu à le trouver chez lui en début de journée, mais la femme répéta qu'il travaillait, et qu'il ne jouait plus que le week-end. Elle commençait à avoir froid et s'apprêtait à refermer la porte. Il l'arrêta en levant la main, jeta un coup d'œil vers le taxi garé en contrebas et demanda s'il pouvait utiliser la salle de bains, car il était venu en taxi et il fallait absolument qu'il se soulage avant de repartir. La femme le dévisagea, puis elle baissa les yeux et regarda de côté avant de demander comment il connaissait Hinrik, ça ne lui plaisait pas beaucoup de laisser entrer des étrangers comme ça. Il répondit que Hinrik et lui étaient de vieux amis, et qu'il était déjà venu ici ; elle ne s'en souvenait peut-être pas, mais il était déjà venu ici, probablement avant qu'elle ne rencontre Hinrik. Elle répéta que cela ne lui plaisait pas, puis elle céda lorsqu'il lui eut montré du doigt le taxi qui attendait de le ramener en ville.

Elle s'écarta pour le laisser entrer dans le vestibule, il hocha la tête et voulut se déchausser après avoir passé le seuil. Elle le pria de n'en rien faire, ce n'était pas la peine, il répondit qu'il ne voulait pas faire de saletés en gardant ses chaussures. Elle lui indiqua où étaient les toilettes, la porte du milieu là-bas dans le couloir.

Il pénétra dans la salle de bains et referma derrière lui. Puis il releva l'abattant des wc et regarda le miroir au-dessus du lavabo. Il passa les doigts dans son épaisse chevelure et remarqua la pharmacie

derrière le miroir. Il l'ouvrit et passa en revue tout un assortiment de parfums, après-rasages, brosses à dents et médicaments. Il prit un flacon en plastique de codéine, fit sauter le couvercle, renifla le contenu et glissa quatre comprimés dans la pochette de sa veste. Il promena son index sur quelques autres bocaux et, avant de refermer l'armoire, fit gicler dans sa paume un peu d'après-rasage dont il se tamponna les joues et le cou. Ensuite il ouvrit sa braguette et sortit son pénis. Le jet foncé de l'urine tomba à pic comme une cascade dans la cuvette. Il se dit, à voix haute, que c'était toujours aussi jouissif, quasiment incomparable. Il baissa la voix pour ajouter, presque dans un murmure : "Surtout dans une maison inconnue."

Le commandant de bord se présentait dans le haut-parleur. Le ton de sa voix donnait d'abord à penser qu'il voulait simplement bavarder, mais très vite il se mit à dévider un chapelet de renseignements relatifs au vol, qu'en ce moment par exemple nous survolions l'Écosse, à une altitude de trente mille pieds, et que la température extérieure était de moins vingt-cinq degrés.

“Ce n'est pas très chaud”, dit Ármann. J'eus pourtant l'impression qu'il était très satisfait de cette température locale, qui de surcroît s'accordait assez bien avec son style vestimentaire. “Qu'est-ce que cela nous donne en Fahrenheit ?” ajouta-t-il.

Je dis que je ne le savais pas, peut-être quelque chose comme deux fois plus, et c'est alors qu'Ármann saisit l'occasion attendue, comme je l'avais redouté. J'étais tombé dans son piège, pour le reste du voyage.

“C'est à voir, dit-il en fourrant le paquet d'Opal dans la pochette, cette fois, d'accès plus aisé. Ne devrait-on pas dire « deux fois *moins* » ? Il en va ainsi du gel et de la chaleur ; dès que le gel augmente la chaleur diminue, n'est-ce pas ?”

J'allais lui suggérer de poser la question au commandant de bord, mais je me retins. Ce n'était pas, après tout, un sacrifice considérable que de vouer trois heures de sa vie à un sujet infligé par autrui. Je me rappelai aussi que le coup qui ne vous tue pas ne peut que vous endurcir, et c'est dans cet état d'esprit que je m'engageai dans la question du gel et de la chaleur, en précisant que je n'y avais pas réfléchi auparavant, pas vraiment en tout cas.

“C’est là justement une de nos erreurs”, dit Ármann. Je crus qu’il allait me tendre son paquet d’Opal. “En réalité, le froid n’augmente jamais.” Sur ces mots, il se pencha légèrement en avant et m’adressa un regard qui semblait destiné à sonder mon intelligence, ou mon attention.

“Vraiment ? fis-je dubitativement, tout en me disant qu’on dépensait moins d’énergie en participant à ce qui était ennuyeux qu’en essayant d’y résister, surtout quand toute fuite était impossible.

— Oui, il en est ainsi, dit Ármann en levant l’index pour renforcer son assertion. La chaleur, par contre, augmente. Les vagues de chaleur s’abattent sur les vieux qui meurent à l’intérieur de leurs voitures, même des gens de mon âge – mis à part le fait que, bien sûr, je n’ai pas de voiture –, mais dès que l’on va dans une région du monde où il fait plus froid, comme par exemple ici en ce moment, le phénomène s’inverse : le froid diminue quand le gel s’accroît.

— Non, ce n’est pas possible ? interrompis-je, ayant du mal à croire qu’il pensait vraiment ce qu’il venait d’affirmer.

— Si, dit-il, en s’accordant cependant un instant pour reconsidérer ses paroles. Ce que je veux dire, c’est que plus le gel compte de degrés, moins la chaleur est grande et par conséquent plus la température est basse. En d’autres termes : le gel diminue.”

J’allais protester, mais je décidai de le laisser continuer pour voir comment il allait s’en sortir. Mon regard appuyé réclamait une explication.

“Nous pouvons prendre un exemple clair, tiré de la vie quotidienne, poursuivit-il, attendant avec une impatience évidente que l’hôtesse qui avait commencé à servir les boissons arrive à notre niveau. Prenons par exemple un individu déterminé, un homme dans un appartement de deux pièces. Un autre homme fait son entrée, il y a donc maintenant plus de personnes dans l’appartement ; le nombre d’habitants augmente, et par là même diminue l’espace disponible

pour chacun d'entre eux, si l'on suppose bien entendu que ces deux individus sont venus dans cet appartement pour y habiter.

— Minute !...

— Sinon ce ne serait pas des habitants, bien évidemment, au sens où nous l'entendons, se hâta-t-il d'ajouter.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire...

— Imaginons que ces deux hommes ont acheté cet appartement ensemble. Peut-être en raison d'une inclination commune, si tu vois ce que je veux dire.

— Tu parles de deux choses qui n'ont rien à voir, dis-je. Le nombre et l'espace. On ne peut pas comparer un nombre et un espace, encore moins quand tu essaies de démontrer que le froid ne peut pas augmenter, seulement diminuer.”

Il va maintenant se rendre compte de l'inanité de cette conversation, pensai-je, et s'avouer vaincu. Mais non, il continua, imperturbable.

“Mais si, dit-il. Tout comme la chaleur et le froid sont deux choses totalement différentes. Il n'existe probablement pas dans l'univers des contraires aussi flagrants que le chaud et le froid, précisément. L'un augmente tandis que l'autre diminue.

— Pas simultanément, répliquai-je. Que la température augmente quelque part ne signifie pas que le froid diminue en même temps. À moins de dire qu'au moment où la chaleur augmente en Bolivie, par exemple, il se trouve que le froid s'intensifie, disons, en Norvège.

— C'est exactement ce que je veux dire, triompha Ármann. C'est comme pour l'appartement : plus il y a d'habitants, moins il y a d'espace.” Par le sérieux de son expression et en interrompant son exposé, il voulait signaler que nous avions fini par trouver un terrain d'entente, où nous pouvions *nous poser en douceur* au terme de cette discussion. Le sujet de discorde n'était plus à l'ordre du jour, et pourtant je ne pus m'empêcher de lancer une dernière remarque.

“Mais la température descend, elle aussi, dis-je en appuyant sur le mot « descend ».

— C’est vrai ?” demanda Ármann. Désintérêt ou manque d’assurance, je ne savais quel sens donner à sa question.

“C’est indéniable, dis-je.

— Mais seulement jusqu’à un certain point, rétorqua-t-il. Quand la température descend jusqu’au point zéro, elle commence à...” Il hésita et, pour gagner du temps, il se mit à faire des signes à l’intention de l’hôtesse, laquelle était de toute façon beaucoup trop éloignée pour pouvoir s’occuper de lui.

De mon côté je me demandai, à la suite de cette conversation, quelle décision le commandant de bord allait prendre en approchant de l’aéroport de Keflavík. Allait-il monter ou descendre ? Allions-nous, Ármann, les autres passagers et moi-même, nous poser en douceur ?

Il sortit de la salle de bains et resta immobile un moment devant la porte, leva les deux mains devant son visage pour les renifler, puis il referma la porte soigneusement et silencieusement, sans se retourner. Il chercha la femme des yeux et, ne l'apercevant pas, entra dans la pièce voisine de la salle de bains. La porte était entrouverte, il la poussa doucement et vit que c'était une chambre d'enfant. Il sourit et parcourut du regard une chambre petite mais pittoresque, où étaient éparpillés dans un beau désordre des jouets de bambin et divers autres objets qui appartenaient visiblement à un enfant plus âgé, un garçon. Il se dirigea vers un bureau, trop petit semblait-il pour l'ordinateur qui était posé dessus ; il n'y avait de place pour rien d'autre. Il appuya sur une touche du clavier. Un soldat en tenue de camouflage jaillit aussitôt sur l'écran, casque sur la tête et énorme mitraillette au poing ; son regard était dur, impitoyable. Il tressaillit, retira brusquement ses mains du clavier et les secoua fébrilement comme s'il tirait lui-même des rafales de mitraillette, sans toutefois en imiter le son. Puis il effleura l'ordinateur comme on caresse la tête d'un enfant, et se tourna vers une grande cage située à côté du bureau.

Il y avait deux perruches dans cette cage. Il se pencha, tapota sur les barreaux et fit claquer sa langue pour attirer l'attention des occupants. Les perruches se contentèrent de le regarder sans manifester le moindre intérêt. Il prit alors un crayon jaune posé à côté de l'ordinateur, l'enfonça avec précaution entre deux barreaux et l'agita à l'intérieur ; toujours pas de réaction. Cette fois il enfonça le

crayon dans le ventre d'une des perruches. Aussitôt les deux oiseaux s'envolèrent en poussant des cris stridents ; il était difficile de voir exactement ce qu'ils faisaient, s'ils se cognaient l'un contre l'autre ou contre les parois de la cage, en tout cas le vacarme était tel que la femme de Hinrik fit irruption dans la pièce, affolée, et demanda ce qui se passait. Il répondit qu'il s'était tout à coup trouvé dans cette chambre, il s'était sans doute trompé de direction en sortant de la salle de bains. Les oiseaux semblaient s'être calmés.

La femme lui fit signe de revenir dans le vestibule. Il la suivit en disant que son enfant avait une bien belle chambre, mais ils étaient deux n'est-ce pas, il avait remarqué les lits superposés. Ils aimaient les animaux en tout cas, ça faisait longtemps qu'il n'avait pas vu de perruches. Elle ne répondit pas, elle attendait à la porte, les bras croisés. Il pénétra dans le vestibule et, alors qu'il se penchait pour atteindre ses chaussures, il parut se souvenir subitement de quelque chose, se redressa et demanda à la femme l'autorisation de donner un coup de téléphone, il fallait qu'il vérifie si un autre de ses amis était bien chez lui avant de poursuivre sa course en taxi. Elle soupira d'un air las et lui fit comprendre qu'elle avait été bien bonne de lui permettre d'utiliser ses toilettes, qu'elle n'était pas sûre d'avoir bien fait de laisser entrer comme ça un inconnu, ce qu'il ne devait avoir aucun mal à comprendre. Bien sûr qu'il comprenait, dit-il, et qu'elle ne devait en aucun cas laisser entrer des inconnus chez elle, seulement Rikki et lui étaient de très bons amis et elle pouvait lui faire cent pour cent confiance. À en juger par l'expression de son visage, la femme ne savait quoi répondre à ce dernier argument. Après avoir réfléchi un court instant, les yeux rivés sur le sol, soufflant comme si elle fumait une cigarette, elle céda et déclara qu'il pouvait donner un coup de téléphone, mais un seul, et qu'il devait être bref. Elle avait des choses à faire et pas de temps à perdre. Il la remercia.

En prenant le récepteur il annonça qu'il devait d'abord s'adresser aux renseignements car il n'était pas sûr du numéro. Quand le cent

dix-huit répondit, il demanda le numéro d’Emil S. Halldórsson, quelque part dans Grettisgata, il ne se souvenait pas où exactement. Au moment où il composait le numéro obtenu, on frappa vigoureusement à la porte d’entrée. La femme alla ouvrir en bougonnant, on ne pouvait donc pas avoir la paix à l’heure de midi, et au milieu de la semaine par-dessus le marché. Le chauffeur du taxi était sur le seuil, il demanda poliment si par hasard son passager se trouvait encore là. Elle répondit qu’il donnait juste un petit coup de téléphone et qu’il arrivait tout de suite.

Après avoir laissé le téléphone sonner un bon moment sans réponse, il se dirigea vers la porte. Apercevant le chauffeur dans l’encadrement, il lui lança en souriant : Alors comme ça on vient me chercher. Le chauffeur répondit qu’il avait seulement voulu s’assurer qu’il n’avait pas disparu de la face du monde. En se rechaussant, il remercia la femme chaleureusement, il n’en attendait pas moins de la part de la femme d’un chic type comme Hinrik. Il prit congé en annonçant que son ami n’avait pas répondu, il était sûrement en train de travailler, comme ce brave Rikki. Puis il descendit vers le parking à la suite du chauffeur. Une fois dans le taxi, il lui demanda de le conduire dans Austurstraeti, après quoi il serait débarrassé de lui et n’aurait plus aucune raison de se faire du souci à son sujet, du moins pour le restant de la journée. Puis il retira le beau volume relié de son sac plastique. Il avait commencé à le feuilleter quand le taxi quitta le parking.

Cela devait faire une bonne demi-heure que l'avion avait décollé. La femme côté hublot demanda à l'hôtesse deux mini-bouteilles de vin blanc, et déclina son offre lorsque celle-ci suggéra une liqueur pour plus tard, avec le café. Pour ma part, j'avais décidé de ne rien boire à bord, je voulais attendre jusqu'au soir, quand mes amis Saebjörn et Jaime viendraient me rendre visite. Mon plan se trouva modifié dès qu'Ármann commanda quatre mini-bouteilles de vin rouge, deux pour lui et deux pour moi. Il aurait été délicat de refuser. Et, après une seconde de réflexion – qui devait quelque peu changer mes plans pour le reste de la journée – je décidai d'y mettre du mien et je demandai quatre mignonnettes de Cointreau pour accompagner le café. Deux pour moi et deux pour Ármann. Ce qui parut lui faire un grand plaisir. Je découvris plus tard que le vin rouge était gratuit – *c'est l'avion qui paie*, Ármann reformulait à sa façon, sourire en coin, les paroles de l'hôtesse – tandis que je devais chercher ma carte de crédit dans mes bagages pour payer les liqueurs. Lorsque je me levai, Ármann se tourna vers la femme côté hublot et lui demanda si elle nous permettait de lui offrir un petit alcool pour accompagner son café. En disant “nous”, il faisait de moi son acolyte. Elle remercia Ármann, les boissons fortes n'étaient pas vraiment de son goût. Ármann eut l'air presque vexé de ce refus, il répéta les mots “pas vraiment de mon goût” ; et une fois revenu à la position assise, je crus l'entendre marmonner plus ou moins que bon, après tout c'était son affaire.

“Il n'y a pas grand-chose dans ces bouteilles, dit-il en levant une bouteille de vin rouge à la hauteur des yeux. Ça doit faire à peu près

un verre. Un tout petit peu plus peut-être.”

Je répondis que c’était probable, sans plus, craignant de déclencher une nouvelle discussion comme celle du chaud et du froid. Ármann ouvrit la bouteille qu’il tenait à la main et versa le vin dans son verre, puis il glissa la main dans la poche intérieure de sa veste et en retira un livre de poche. Je n’osais croire qu’il allait se plonger dans la lecture, et bien entendu ce n’était pas du tout son intention. Il ouvrit le livre et, tout en tournant les pages (un peu brutalement à mon gré), il annonça qu’il voulait me montrer quelque chose. Il avait acheté ce livre chez Foyles à Charing Cross et s’était aperçu, après coup certes, que c’était exactement ce qu’il cherchait.

“Quelle chance, dis-je en emplissant mon verre.

— Tout à fait, répondit Ármann. C’est toujours un plaisir quand la vie vous prend par surprise. Ce n’est pas si fréquent.”

Il retira de sa veste un étui à lunettes qui, comme le paquet d’Opal, avait un air plutôt aplati. Ce qui m’étonna en revanche, ce fut le style tout à fait moderne des lunettes. Je m’aperçus que la femme côté hublot observait en souriant la gaucherie d’Ármann alors qu’il chaussait ses lunettes et remettait l’étui en place. Apparemment, il avait du mal à retrouver ce qu’il voulait me montrer, et j’eus l’impression que la femme – qui avait sorti un *Harper’s Bazaar* de son sac – était à moitié offusquée de voir avec quelle brutalité Ármann tournait les pages de son livre dans un sens puis dans l’autre. Elle-même feuilletait son magazine si délicatement qu’on eût facilement cru qu’elle l’avait acheté pour quelqu’un d’autre et qu’elle ne voulait pas qu’il eût l’air d’avoir été ouvert.

Je demandai à Ármann le titre du livre.

“C’est vraiment un sacré bouquin”, dit-il, trop occupé à tourner les pages pour pouvoir répondre à ma question. Je n’avais pas prêté attention à la couverture, mais d’après les petits diagrammes – des sortes d’équations avec des mots au lieu de nombres – je supposai que

c'était un ouvrage scientifique, sans doute quelque linguistique compliquée et abstruse.

Sans espérer avoir la paix bien longtemps, je profitai de ce qu'Ármann était absorbé dans sa recherche pour remettre mes écouteurs et continuer à écouter Miles. La blonde en tee-shirt, le bras nu posé sur l'accoudoir, regardait dans la direction du couloir, la tête légèrement inclinée sur le côté. L'index pointé contre la joue, elle promenait l'annulaire sur ses lèvres comme si ce qu'elle voyait la rendait très pensive. Comme je ne pouvais pas voir si elle buvait quelque chose, je m'imaginai qu'elle avait pris du vin blanc comme la voisine d'Ármann. Elle était probablement seule, je ne l'avais vue parler qu'à l'hôtesse et au passager de l'autre côté du couloir.

Je la regardai pendant un long moment. Je me demandai combien de temps je pourrais la regarder ainsi sans qu'elle s'en aperçût. Elle le savait déjà, sans doute ; moi-même, je crois sentir le regard de quelqu'un qui m'observe, qu'il soit assis à côté de moi ou qu'il m'épie à distance.

Tout à coup je sentis qu'Ármann me donnait un léger coup de coude, et au même instant la blonde se retourna, comme si elle avait entendu un son venant de l'arrière de l'avion. Nos yeux se rencontrèrent brièvement. Elle avait certainement perçu l'odeur de nourriture que je sentais maintenant venir du chariot qui s'approchait dans mon dos. Il était cependant impossible de dire, bien que nous nous fussions regardés dans les yeux, si elle m'avait réellement remarqué.

J'enlevai mes écouteurs pour me tourner vers Ármann.

“Regarde ça”, dit-il. Il brandissait le livre en pointant un index court et épais vers le haut de la page de droite.

“Quoi ?

— Regarde.

— Qu'est-ce que c'est ?” demandai-je, l'esprit toujours occupé par la blonde.

Ármann tapota sur mon baladeur puis indiqua le texte de son livre. Il lut :

“Depuis que le walkman Sony est apparu, personne ne sait avec certitude si, quand on en a deux, on a des *walkmen* ou des *walkmans*.<sup>[1]</sup> ” Il me regarda dans les yeux et me demanda si j’y avais jamais pensé auparavant.

Je fis signe que non.

Alors il poursuivit : “« (L’alternative non sexiste...) », ceci est entre parenthèses, ajouta-t-il au passage, « (L’alternative non sexiste nous laisserait encore dans l’incertitude, ne sachant cette fois s’il faut choisir *walkpersons* ou *walkpeople*.) ” Il interrompit sa lecture à voix haute en regardant la page comme s’il continuait à lire pour lui-même. Puis il hocha la tête et tourna son regard d’abord vers moi puis vers notre voisine, espérant sans doute qu’elle entendait ce qu’il disait.

“La question est posée, dit-il.

— La question est posée.” J’acquiesçai en retirant la cassette de mon walkman ; pour m’occuper les doigts, pas pour changer de face.

Avant de poursuivre, Ármann but une bonne gorgée et, au moment où je m’apprêtais à l’imiter, la femme côté hublot fit de même, sans paraître remarquer que nous buvions tous les trois à l’unisson.

“Nous touchons ici au cœur du problème, dit Ármann. Ils fabriquent un appareil, celui-ci par exemple – il tapota de nouveau sur mon appareil – mais, dès que la technique leur permet de fabriquer l’appareil numéro deux puis trois et ainsi de suite, ils ne savent plus comment appeler leur bébé car il a viré au pluriel. Ils se trouvent par là même confrontés à un problème grammatical que nul appareil n’a été inventé pour résoudre. C’est bien entendu au même problème que se heurtent les parents de jumeaux ou de triplés. En toute logique, ils devraient tous porter le même nom, je veux dire bien sûr s’il s’agit de vrais jumeaux, ou simplement de jumeaux du même sexe. Ils ont la même origine, apparaissent l’un après l’autre

intrinsèquement aussi identiques que deux appareils comme celui-ci fabriqués par Sony, et la seule chose qui les différencie – du moins en apparence – est exactement ce qui différencie entre eux les appareils de chez Sony.”

Il fit une pause et me considéra par-dessus ses lunettes ; il voulait lire sur mon visage le désir d’apprendre quelle pouvait être cette différence.

“Et quelle est cette différence ? demandai-je.

— Ce qui fait la différence entre deux vrais jumeaux est leur traitement, c’est-à-dire le traitement qu’ils reçoivent dans leur enfance et leur adolescence ; quelles choses les imprègnent, quels sons, quels mots et quelle musique. Bref, l’éducation. Pas seulement l’éducation musicale, mais l’éducation au sens large, que l’on devrait, j’en suis convaincu depuis toujours, appeler non pas éducation mais traitement.

— C’est un peu inhumain comme terme, non ?

— Inhumain ?” Ma réflexion le fit presque grogner de dédain. “Il se peut bien qu’il soit inhumain, mais à mon avis ce mot convient mieux pour décrire l’éducation, en tout cas d’une manière générale. La plupart des enfants, c’est clair, ne reçoivent pas une éducation, ils subissent de la part de leurs parents une sorte de traitement. Un traitement très variable bien entendu, mais parfois si désastreux que les enfants resteront toujours des enfants. Je sais de quoi je parle.”

Il fit une nouvelle pause. Je me dis que quelque chose dans son éducation avait dû mal tourner, quelque chose qui avait eu un impact sur sa vie d’adulte, et qu’il en était conscient. Il poursuivit :

“Quoi qu’il en soit. Si tu as un frère jumeau, ce qui est plutôt improbable, il devrait normalement s’appeler... ?”

Il me fallut quelques secondes pour comprendre qu’il me posait une question.

“Emil”, dis-je. Il avait oublié mon nom, je m’y attendais.

“Emil, c’est ça. Un nom valable, sérieux. Emil Jónsson.

— Emil Halldórsson, rectifiai-je. Emil S. Halldórsson.

— Tu sais qui était Emil Jónsson, bien entendu ?

— Non, pas vraiment, répondis-je.

— C'est une bonne chose de savoir qu'on a des homonymes célèbres, dit-il en se redressant sur son siège. Emil Jónsson n'est pas le pire d'entre eux, cela ne fait guère de doute.

— Je crois bien que je n'en ai jamais entendu parler", dis-je. J'allais mentionner que j'avais un homonyme suédois, dans la province de Småland, mais je m'abstins.

"Il est également possible que cela ne t'avance à rien qu'on ait porté ton nom avant toi, continua-t-il. Surtout si ces gens-là sont morts."

Pendant un instant je me demandai si mon homonyme suédois était mort ou vivant, et si les personnages des romans vieillissaient de la même manière que leurs auteurs, par exemple.

"Tu n'es pas jumeau, je pense ?" demanda Ármann. Il sourit en attendant ma réponse, comme s'il voulait s'assurer que j'étais venu tout seul au monde, que j'étais unique et ainsi de suite.

Je confirmai.

"C'est une chance, dit-il.

— Comment ça ?

— De ne pas être jumeau."

J'eus l'impression qu'Ármann laissait entendre qu'il savait personnellement, par expérience, de quoi il parlait – peut-être était-il même un vrai jumeau ? – mais il était en même temps impensable qu'un tel personnage pût exister en deux exemplaires.

"Et puis il est écrit un peu plus loin..., dit-il en tournant la page de son livre. Voici ce qu'on dit ici : « Craignant que le nom de son produit, s'il était converti en nom commun, devienne aussi générique qu'*aspirine* ou *kleenex*, elle – c'est de Sony qu'il s'agit, bien entendu – éluda la question grammaticale en insistant pour qu'on parle d'appareils stéréo personnels Walkman<sup>[2]</sup>. » En d'autres termes, ils

glissent le problème sous le tapis en éliminant la grammaire du nom de l'instrument. Ou de la technologie, pour être plus exact.

— Vraiment ? dis-je. Alors les capitaines d'industrie auraient commencé à contrôler notre façon de parler ?

— Cela ne fait aucun doute, répondit Ármann, visiblement ravi de mon intérêt pour le sujet. Ils éliminent la grammaire du nom du produit parce qu'ils ne maîtrisent pas la langue. Celui qui sait qu'il a tort essaie bien évidemment d'imposer son hérésie aux autres ; c'est ainsi que, d'une manière générale, l'information se transmet d'une personne à l'autre. Ils peuvent fabriquer un instrument qui te permet d'écouter ta musique favorite à trente mille pieds au-dessus du niveau de la mer, mais quand il faut donner un nom à cette remarquable invention ils ne peuvent le faire que pour un seul exemplaire ; tous les autres exemplaires baignent pour ainsi dire dans un vacuum nominal. Dans le monde entier, les gens restent perplexes devant leur instrument, ils ne savent pas quoi répondre si on leur demande comment il s'appelle. Par ailleurs, il est possible que ce soit parce que chaque exemplaire est unique."

Il se tut, comme s'il voulait me laisser une chance de m'exprimer, puis il me demanda ce que j'en pensais.

"De quoi ?

— Que chaque exemplaire soit unique.

— La question est posée", dis-je, me souvenant aussitôt d'avoir répondu dans ces mêmes termes peu de temps auparavant. Comme si je disposais d'une seule réponse face aux propos du grammairien, et que cette réponse devait nécessairement inclure le mot "question".

"Par ailleurs, je ne pense pas du tout que chaque exemplaire d'un produit comme celui-ci soit unique, poursuivit-il en pointant à nouveau du doigt le baladeur. Fabriqué en Corée ou au Japon, c'est bien ça ? Où les gens sont pratiquement identiques, qu'ils travaillent à la chaîne, au bureau, ou bien pliés en deux dans une rizière, le ventre à moitié vide."

Je répondis qu'il était sans doute fabriqué en Corée ou au Japon. Et je renonçai à protester contre l'allégation que les habitants de ces pays étaient tous identiques.

“Il se pourrait bien après tout qu'ils soient tous uniques, dit-il comme s'il regrettait d'avoir révélé maladroitement ses préjugés à l'égard des Orientaux. Il est peut-être même possible de détecter de petits détails qui différencient un Japonais d'un autre. Mais il y a bien sûr le contraire de la technologie japonaise : l'industrie automobile russe ! Jamais deux fois la même voiture. Chaque Lada ou Moskvitch, quel que soit son nom, est unique en son genre. Il est vrai qu'une voiture russe est fabriquée plus ou moins comme la plupart des enfants, sous l'emprise de l'alcool ou de drogues.

Soudain il leva le nez en l'air et renifla. Puis il jeta un coup d'œil en arrière, vers l'hôtesse qui s'approchait avec les plateaux, et déclara :

“Tout porte à croire qu'on se prépare à nous régaler.”

L'idée m'effleura qu'Ármann Valur était peut-être lui-même dans cet état second qu'il attribuait aux mécaniciens russes. Mais il me sembla abusif de mettre sur le compte d'un demi-verre de vin rouge ces étranges raisonnements déclenchés par mon lecteur de cassettes et le livre qu'il avait acheté chez Foyles. À plus forte raison ce qui allait suivre : que son mot favori était “vacuum”, un mot qu'il venait justement d'utiliser un instant auparavant. Il avait en effet souvent l'impression d'être dans une manière de vacuum ou de limbes, surtout en ce qui concernait d'une part sa vie comme individu, ce qu'il appelait son style de vie, et d'autre part sa vie d'individu pensant parmi d'autres individus pensants, lesquels individus donnaient la plupart du temps l'impression qu'ils pensaient peu et rarement. De toute façon, et peut-être justement en raison de ses spéculations, la compagnie d'Ármann commençait à me divertir. Cela dit, il était tout à fait évident qu'il faisait partie des personnes qu'il est hors de question de fréquenter toute sa vie ou d'inviter chez soi.

L'arôme de la nourriture semblait avoir envoûté Ármann et dissipé totalement son intérêt passionné pour les recherches dont il m'avait livré un aperçu. Il remit le livre dans la poche de sa veste avec une certaine difficulté – ce livre dit “de poche” était décidément trop grand pour une poche ordinaire – et afin d'être prêt pour le repas il remit le magazine dans la poche du siège, épousseta la manche de sa veste et se frotta les mains, comme quelqu'un qui s'apprête à se régaler. Puis il ôta ses lunettes et les posa sur la tablette où le repas allait être servi.

J'étais certain qu'on nous servirait du poulet.

Le taxi s'arrêta à Ingólfstorg, sur le parking devant le marchand de glaces. Il paya le chauffeur et lui dit de garder la monnaie, quatre cents couronnes. Le chauffeur, qui n'avait pas dit un mot pendant le trajet, déclara qu'il acceptait uniquement la somme due ; il désigna le compteur en disant que c'était ça le tarif, la somme qu'il prenait pour la course. Ça sera donc la prime de risque, répondit-il en ouvrant la portière, et il s'extirpa du taxi. Puis il referma la portière derrière lui. Il remonta la fermeture éclair de son anorak, rabattit son capuchon et tourna dans Austurstraeti. Au bout de quelques mètres dans cette rue, il fit brusquement volte-face vers la place. Le taxi était encore sur le parking. En passant, il frappa à la vitre côté passager. Le chauffeur tressaillit. Il suivit des yeux son ex-passager et grommela entre ses dents en le regardant parler au jeune vendeur de glaces.

Il demanda une glace nappée de chocolat. Et bien chaude, si possible, c'est qu'il faisait vachement froid dehors. Le vendeur lui dit en souriant que s'il prenait une glace pour enfants, il l'avalerait plus vite. C'était peut-être la solution, répondit-il, va pour une glace pour enfants. Les enfants, ils savent ce qu'ils veulent ; s'il y a sur terre des gens qui savent choisir, c'est bien eux. En prenant le cornet couronné de chocolat (les yeux écarquillés pour manifester son étonnement devant la petite taille du cornet), il demanda au vendeur s'il connaissait des bars sympas dans le coin, s'il y avait des bars dans Austurstraeti par exemple. Oui, bien sûr, il y avait deux ou trois bars dans Austurstraeti, mais il y en avait bien d'autres, meilleurs à vrai dire, dans les rues voisines, les bars d'Austurstraeti étaient un peu

bizarres. Il y avait une sorte de bar écolo, et puis un autre, vraiment étrange celui-là, là-bas sur la droite, dit-il en indiquant l'emplacement exact ; il ne savait pas s'il devait le recommander. C'était tentant, il allait jeter un œil dans ce bar étrange. Le vendeur lui demanda s'il arrivait de la campagne, il répondit qu'il débarquait de Breidholt. Puis il sourit, planta les dents dans la croûte chocolatée et raconta la bouche pleine qu'il revenait de l'étranger et qu'il n'avait pas mis les pieds à Reykjavík depuis des années. Il avala la glace dans un frisson et ajouta qu'il allait rendre visite à de vieux amis avant de prendre le chemin du retour. Puis il paya et annonça qu'il avait l'intention de jeter un œil dans ce bar étrange, ce qui lui valut un étrange sourire du vendeur de glaces.

Il se dirigea droit vers le bar comme s'il savait exactement où il se trouvait. Avant d'entrer il regarda à travers la vitre et laissa tomber à terre le restant de son cornet de glace, qu'il l'écrasa du pied comme on éteint une cigarette.

Trois hommes étaient attablés près du comptoir, un homme et une femme à une autre table près de la fenêtre. L'odeur ambiante était l'odeur d'hier, ou plutôt de tous les hiers qu'avait connus ce bar ; un relent de tabac froid qui excluait d'emblée tout bon souvenir. Le décor n'avait visiblement pas été conçu pour détourner l'attention aux dépens des clients, qui avaient tous l'air d'occuper les lieux depuis très longtemps. Curieusement, ils n'accordèrent aucune attention particulière au nouveau venu. Il se dirigea vers le comptoir et demanda au serveur une double vodka et un café, s'il servait du café bien entendu. Le serveur avait environ cinquante ans, des sourcils touffus et une épaisse moustache. Il n'avait pas de café prêt, mais il pouvait en faire ; lui, le serveur – qui avait tout l'air d'être le patron –, il avait du café, pas de problème, il allait s'en occuper.

Leur conversation avait clairement commencé à intéresser les trois hommes assis près du comptoir. Ils se tournèrent vers le bar et l'un d'eux, le plus âgé sans doute – ou du moins celui qui était resté attablé le plus longtemps –, répéta le mot "café", comme s'il n'avait

jamais été prononcé auparavant dans cet endroit. Puis les trois hommes reprirent leur conversation, et tout à coup, comme s'ils obéissaient à un signal, ils se mirent à se disputer avec véhémence, si bruyamment que le serveur leur ordonna de se taire ou de prendre la porte. Ils se turent presque aussitôt, comme s'ils obéissaient à un second signal.

Il s'assit avec sa vodka à une table au milieu du bar et se releva aussitôt pour demander au serveur, qui s'affairait à préparer le café, s'il était possible de téléphoner. Nouveau regard déconcerté des trois hommes. On le fit entrer dans une pièce derrière le comptoir, qui servait apparemment à la fois de cuisine et de cave à vin. Il y avait sur un mur des chromos encadrés comme on peut en voir dans les foyers de marins et deux pages détachées d'un magazine porno, l'une d'elles représentait une femme pâlichonne d'une cinquantaine d'années, avec des seins étonnamment fermes pour son âge. Il examina la photo, appela le cent dix-huit et demanda le numéro d'Emil Halldórsson, Emil S. Halldórsson. Pendant qu'il attendait la réponse, le téléphone dans la main gauche, il s'empoigna l'entrejambe de la main droite et se mit à caresser et masser du pouce le tissu du jean. Il lâcha prise quand on lui donna le numéro, transféra le combiné dans la main droite et appela de nouveau. Comme la première fois à Sudurhólar, personne ne répondit.

Revenu dans l'atmosphère confinée du bar, il sentit l'odeur du café en train de passer et s'arrêta un instant pour savourer l'arôme. Puis il s'assit devant son verre de vodka et but une gorgée. Au moment où il allait allumer une cigarette, un des trois hommes l'interpella : "Alors c'est comme ça, on a déjà un contrat." Le ton était interrogateur. "Ça n'a pas traîné." Il but une deuxième gorgée de vodka et alluma sa cigarette, puis il demanda ce qu'il entendait par là, qu'il avait un contrat. Les trois hommes éclatèrent de rire. L'un d'eux, au visage singulièrement blême, prolongea son rire d'une vilaine quinte. Un autre, le seul qui lui fît face, lui dit de ne pas faire attention à celui qui avait posé cette question, il n'était pas vraiment réveillé et ne

savait pas ce qu'il disait. Mais il insista, il tenait à savoir ce que ça voulait dire, cette histoire de contrat. Comme l'homme qui avait déclenché le dialogue, accaparé par sa toux, ne semblait pas à même de s'expliquer plus clairement, celui qui avait tenté de l'excuser déclara qu'il ne fallait plus y penser, que ça n'avait aucune importance. Sur ce, il frappa vigoureusement à l'épaule son voisin souffreteux et lui planta une cigarette entre les lèvres, comme pour lui clouer le bec. L'autre retira la cigarette de sa bouche, émit un rire rauque en maîtrisant sa toux, puis remit la cigarette en place et l'alluma. Ensuite il sortit un portefeuille en cuir de la poche intérieure de sa veste, en retira quelques billets de banque et les compta avant de remettre l'argent dans le portefeuille et le portefeuille dans la poche de la veste. Quelque chose donnait à penser qu'il comptait son argent assez fréquemment de cette manière. Le nouveau venu se leva verre en main et se dirigea vers le comptoir. Le patron, qui venait de remplir une tasse de café fumant à son intention, saisit d'office la bouteille de vodka, en versa dans son verre et lui demanda s'il voulait du sucre ou du lait avec son café. Non, dit-il, puis il se retourna et s'approcha de la table des trois hommes. Il resta un moment immobile, les yeux rivés sur celui qui venait de compter l'argent de son portefeuille. Tous les trois le fixaient en retour. On pouvait lire sur leur visage qu'ils venaient de découvrir quelque chose d'inattendu. Quelque chose allait se produire, et ils devaient réagir.

Après le repas, qui s'avéra être une sorte de cordon-bleu, et non pas du poulet comme je l'avais cru, Ármann s'endormit devant son plateau vide. Il avait refusé le café proposé par l'hôtesse, fini son vin rouge et manqué de s'assoupir en sirotant un des Cointreau. L'hôtesse me pria d'incliner son siège vers l'arrière, ce serait plus confortable pour lui. Pendant que je réglais le siège, la femme côté hublot demanda, un brin de moquerie au coin des lèvres, si je ne voulais pas lui mettre une couverture. Je lui rendis son sourire en répliquant qu'il m'avait l'air bien assez emmitouflé comme ça. Elle aussi avait apparemment envie de dormir, et lorsqu'elle ferma les yeux, la tête reposant contre la paroi de l'avion, je me dis qu'elle était sûrement fatiguée après la dernière nuit passée avec son amant et qu'elle se laissait emporter dans le sommeil par le souvenir de cette nuit. En ce moment même, alors qu'il était presque trois heures et qu'on était arrivé au tiers de ce vol de trois heures.

Il était par contre impossible de deviner ce qui pouvait bien traverser l'esprit d'Ármann dans l'état où il se trouvait. J'eus d'abord l'impression qu'il s'était endormi comme un petit enfant, mais réflexion faite la comparaison me sembla déplacée : l'expression de son visage était inimaginable sur un visage d'enfant, même trituré et étiré dans tous les sens par des parents malicieux. Le sommeil ne maltraitait de la sorte que celui qui dormait toujours seul et n'était pas astreint jour et nuit à soigner son apparence pour une épouse ou un amant. Cette théorie faiblarde me fit sourire intérieurement – je me demandai si je n'avais pas été contaminé par la vive imagination

de mon voisin –, cependant il me suffit de jeter un coup d’œil vers les sièges de l’autre côté du couloir pour avoir la confirmation qu’elle n’était pas complètement dénuée de fondement. Le couple d’âge mûr qui avait auparavant demandé mon aide pour atteindre un bagage du compartiment était maintenant endormi ; le visage de l’homme était empreint d’une sérénité enfantine telle qu’il me fut radicalement impossible de l’imaginer grimaçant, dépravé ou lascif, même dans le feu de la copulation conjugale.

“Votre plateau, s’il vous plaît ?” demanda l’hôtesse.

Comme je m’apprêtais à lui remettre le plateau de notre voisine, apparemment endormie, je m’aperçus qu’elle n’avait pas touché à son dessert. Je proposai alors de prendre le plateau d’Ármann qui, lui, avait visiblement apprécié le repas dans son intégralité. Il fallut toutefois faire preuve d’un minimum d’organisation pour retirer le plateau de la tablette. Il avait logé ses lunettes dans la tasse à café non utilisée, et il bloquait son plateau, comme pour empêcher qu’on ne le lui prenne, avec trois doigts de sa main droite qui reposait comme un poids mort sur ses genoux. Je réussis à desserrer l’étreinte des doigts et déplacer la main sans le réveiller. Et comme je ne voyais pas dans l’immédiat où poser les lunettes pendant que j’assistais l’hôtesse, je les glissai dans la poche de ma chemise afin de nous débarrasser de nos plateaux graisseux.

Une fois que le plateau a disparu, on a l’impression d’avoir franchi une étape très importante. Non seulement on a été nourri et raisonnablement rassasié, mais on a aussi entamé la deuxième moitié du voyage, plus ou moins. L’heure approche où les poumons pourront se remplir, de la fumée d’une cigarette douloureusement attendue d’une part, et d’autre part de l’air frais et vivifiant qui accueille le voyageur atterrissant en Islande.

L’hôtesse me remercia de mon aide et me proposa de reprendre du café. J’acceptai et je versai dans la tasse le fond de mon premier flacon de liqueur.

Je pensai à Vigdis. Je lui avais téléphoné l'avant-veille de mon hôtel, elle avait dit qu'elle m'appellerait d'Akureyri après mon retour, mais elle ne pouvait pas dire quand exactement car elle devait assister à une réunion qui pouvait se prolonger tard dans la soirée. Elle m'avait demandé de lui acheter un pull et un pantalon dans une certaine boutique d'Oxford Street. Je ne les avais pas trouvés, et pourtant j'avais bien cherché la veille pendant une bonne heure, lors de mon dernier tour de shopping. Elle avait aussi suggéré, pour mon fils Halldór, des vêtements dont elle avait précisé la marque, et que je n'avais pas eu le temps de trouver non plus. À la place, j'avais acheté un jeu informatique, et je commençais à craindre qu'il ne soit déjà démodé en mai ou en juin, quand Halldór reviendrait du Danemark pour les vacances. Comme je n'avais rien trouvé pour Vigdis, je comptais acheter du parfum ou des confiseries dans la zone hors taxes, et plus tard des vêtements dans une boutique de Laugavegur. De toute façon, nous ne devions pas nous revoir avant le week-end.

Ármann et la femme côté hublot dormaient à poings fermés. J'étais en revanche tout à fait éveillé et, sans en éprouver vraiment le besoin, je me levai pour aller uriner. Une des toilettes étant en dérangement – c'était écrit à la main sur une feuille de papier –, je pris position derrière un jeune homme qui attendait devant les autres toilettes. L'hôtesse qui m'avait débarrassé de mon plateau était occupée à réapprovisionner son chariot en boissons dans l'espace-cuisine attendant. Elle me demanda en souriant si je désirais un alcool avec mon café. Je la remerciai, j'avais ce que je désirais. Je sentis alors que quelqu'un s'était ajouté à la file d'attente. Je regardai derrière moi et me trouvai face à face avec la blonde de Hjálmholt. Avant de me retourner j'eus l'impression qu'elle contractait son visage, comme si quelque chose la démangeait ou si elle voulait faire remonter ses lunettes sur l'arête de son nez, à ceci près qu'elle ne portait pas de lunettes. Celui qui était devant moi commençait à s'impatienter et se mit à bougonner entre ses dents. L'hôtesse crut qu'il s'adressait à elle, il lui demanda alors avec mauvaise humeur si elle ne pouvait pas

trouver un plombier parmi tous ces passagers. Je me tournai vers la blonde.

“Ça risque de prendre du temps, dis-je d’un ton enjoué en essayant de ne pas être entendu du grincheux.

— J’ai tout mon temps”, répondit-elle en souriant.

Bien sûr qu’on a tout son temps dans un avion, on en a même beaucoup trop. Rien ne me venait à l’esprit pour racheter la platitude de ma remarque, et c’est la blonde qui me vint en aide en rompant le silence :

“Tu as une idée de ce qui est arrivé aux autres toilettes ?

— Je préfère ne pas y penser”, dis-je, passablement satisfait de ma réponse. Le seul fait que je me trouvais dans ce couloir d’avion, échangeant des paroles avec cette belle femme, qui était demeurée dans l’arrière-fond de ma conscience pendant une quinzaine d’années, me donnait l’impression de tenir un rôle dans une comédie romantique, exactement le genre de film que j’évite à tout prix. Je ne pouvais pas nier toutefois que je souhaitais en ce moment que l’intrigue de ce film poursuivît son cours vers un certain dénouement dont je commençais à me faire une idée. “Je me demande s’il n’est pas arrivé quelque chose à ces toilettes-là aussi, ajoutai-je.

— Des endroits dangereux, ces toilettes, dit la blonde. Je crois bien que je vais faire dans ma culotte.”

Je ne sus vraiment pas quoi répondre à cela, je ne savais même pas si je devais prendre à la lettre ou au sérieux ce qu’elle venait de dire.

“La queue est encore plus longue à l’autre bout de l’avion, continua-t-elle. Je me demande ce qui se passe, il y avait peut-être quelque chose dans cette nourriture.

— Tu n’as qu’à passer devant moi, dis-je d’un ton neutre pour ne pas présenter cette offre comme une faveur particulière. Si jamais celui qui est à l’intérieur en ressort, bien sûr.

— Je peux, vraiment ? demanda-t-elle avec une note de gratitude dans la voix, et au même instant une femme entre deux âges sortit des

toilettes, un petit enfant dans les bras.

— Pas de problème, dis-je. Je peux attendre.”

Elle me remercia. Quand la femme à l’enfant eut regagné son siège et le type devant moi pénétré dans les toilettes, elle dit qu’elle savait bien comment ça se passait avec les enfants, s’occuper d’eux demandait deux fois plus de temps alors qu’ils étaient deux fois plus petits que nous. Nous restâmes silencieux jusqu’à ce qu’elle entrât dans les toilettes, et je ne pus m’empêcher d’essayer de m’imaginer ce qu’elle faisait, maintenant qu’elle avait disparu derrière cette porte en plastique et l’avait verrouillée. Pour ma part, mon besoin n’était pas très pressant, et j’espérais en fait qu’elle prendrait tout son temps, j’avais plaisir à rester devant cette porte comme si je veillais à ce qu’elle ne fût dérangée par personne.

“Vas-y, pas de problème”, dit-elle dans un sourire quand elle reparut. J’espérais à moitié qu’elle avait laissé une odeur derrière elle. Elle me remercia, et je remarquai, alors qu’elle regagnait son siège, qu’elle tenait à la main une petite trousse de toilette.

J’ignore si c’était une illusion, mais je crus discerner dans ses yeux une sorte de signal alors qu’elle me souriait. Ce dont j’étais sûr, c’est que je ne parviendrais pas à évacuer cette femme de mon esprit dans l’immédiat. Le parfum lourd et grisant qui flottait dans les toilettes me plut aussitôt ; c’était le parfum qu’elle avait apporté dans sa trousse, elle avait décidé de se parfumer après notre conversation.

Elle se retourna une fois dans ma direction avant la fin du vol, et nous échangeâmes un sourire poli.

Ármann ne se réveilla que lorsque le commandant informa les passagers que nous avions commencé à réduire notre altitude et qu’il faisait moins quatorze à l’aéroport de Keflavík. Un frisson transperça plusieurs passagers. Ármann en revanche ne semblait pas avoir froid, il avait même sué pendant son sommeil, et je remarquai que la femme côté hublot, qui venait elle aussi de se réveiller, ne put s’empêcher de

sourire en voyant les gouttes perler sur le front de notre voisin enfoui dans ses vêtements.

Ármann ne desserra les dents que quelques secondes avant le contact avec le sol. Il se mit alors à parler subitement, il était clair que l'atterrissage le rendait nerveux. Sans raison apparente, il me parla d'un barman de son hôtel londonien, avec qui il avait engagé une conversation tard un soir. Ce barman – qui, incidemment, portait le même nom que le Premier ministre britannique et que l'auteur de *La Ferme des animaux* (avant qu'il n'adopte un pseudonyme) – lui avait raconté comment il était, dans sa jeunesse, devenu la proie de la boisson et du tabac. Un professeur de son collège, antialcoolique convaincu, avait voulu démontrer une bonne fois pour toutes la nocivité de l'alcool et du tabac à ses élèves qui allaient affronter la vie active ou poursuivre leurs études. Il avait posé trois verres d'eau sur son bureau, ajouté de l'alcool dans le premier, de la nicotine dans le deuxième, et gardé l'eau pure dans le troisième.

“Si tant est que l'on puisse parler d'eau pure en Angleterre”, ajouta Ármann en aparté.

Ensuite, le professeur avait ouvert une petite boîte en carton et en avait retiré, à l'aide de pincettes, un insecte noir de la taille d'un filtre de cigarette.

À ce moment de la narration, l'avion avait fini par s'arrêter et les passagers commençaient à retirer leurs bagages des compartiments situés au-dessus des sièges. Je m'excusai auprès d'Ármann pendant que je récupérais mon sac et, comme je ne voulais pas bloquer le flot des passagers vers la sortie, je lui fis signe que je ne pouvais pas écouter le reste de son histoire. Ármann lui-même s'était levé et essuyait de la main son front en sueur. Bien qu'il fût bien avancé dans son histoire de barman, il semblait encore à moitié endormi et appréciait visiblement fort peu cette partie du voyage.

Le barman avait suivi de près ce qui se passait à cette table. Au moment même où il disait : “Je vous en prie, pas d’histoires, hein !” une main happa à l’épaule le type qui avait parlé de contrat et le projeta à terre. Sa cigarette lui échappa, et il était difficile de dire ce qui causait le plus d’émoi parmi ses compagnons : la cendre incandescente qui s’éparpillait sur la table ou l’agression elle-même. Le type pâlichon fut ballotté en tous sens pendant quelques instants comme si la terre tremblait sous ses pieds, et ses compagnons se levèrent de leurs sièges pour lui venir en aide. L’un d’eux avec vivacité – celui qui avait voulu expliquer son piètre état –, tandis que l’autre, dont l’ivresse était visiblement la plus avancée, fut plus lent à se décoller de sa chaise. L’agresseur avait saisi sa victime par les deux épaules et l’entraîna vers la porte. Avant que les autres pussent venir à la rescousse, il avait plongé la main dans la poche de sa veste et en avait extrait le portefeuille élimé. Puis il rejeta le type qui alla s’effondrer aux pieds de ses compagnons, saisit le sac plastique qu’il avait laissé sur sa table et fonça vers la porte. Avant que les autres ne pussent réagir il était déjà dans la rue. Quelques secondes plus tard, les trois compères déboulaient sur le trottoir et se chamaillaient sur la direction que ce salaud avait prise. Il avait disparu au coin d’Austurstraeti et de Pósthússtraeti.

Il glissa le portefeuille dans le sac plastique et poursuivit sa course vers l’hôtel Borg. Apparemment il n’était pas poursuivi. Arrivé dans la cour derrière l’hôtel, il reprit haleine et cracha par terre, comme s’il se débarrassait de quelque chose qui le contrariait depuis longtemps.

Il jeta un coup d'œil à l'intérieur du sac plastique pour s'assurer que tout était bien là : le livre, le voilier et le portefeuille. Il poussa un soupir de soulagement et contempla pendant un certain temps la statue qui se dressait devant lui : soit c'était un homme en costume, attaché-case à la main, qui disparaissait au-dessus de la poitrine dans un énorme bloc de pierre carré, soit il s'agissait d'un énorme bloc de pierre carré qui avançait sur deux jambes humaines, un attaché-case à la main. Il considéra son sac plastique, puis la statue. Il hocha la tête en souriant et gagna Laekjargata.

Il rabattit son capuchon et se dirigea vers le coin d'Austurstraeti et de Laekjargata. Un instant plus tard, il regardait pensivement la vitrine illuminée d'un grand magasin de vêtements, puis il traversa la rue vers l'endroit où il avait pris le taxi plus tôt dans la journée. Il fit une nouvelle pause et s'assit à côté d'un espace, revêtu de dalles carrées, qui ressemblait à un échiquier géant. Il retira le portefeuille du sac et l'ouvrit. Il contenait onze mille couronnes en sept billets, et deux photos : l'une, sur laquelle étaient écrits les mots *Love, Mary*, représentait une femme brune bien en chair, l'autre une petite fille de sept ou huit ans d'une rare beauté, qui posait endimanchée devant des rideaux cramoisis et tenait à la main un livre qui ressemblait à une bible. En fouillant mieux il trouva un vieux permis de conduire serré dans une poche étroite. Sous le plastique mat et craquelé, il y avait la photo du type pâlichon. Il avait plutôt meilleure mine sur cette photo, et ses cheveux étaient plus longs que dans le bar quelques minutes auparavant. Il s'appelait Gísli Norholm, il était autorisé à conduire des voitures de tourisme et des véhicules de transport en commun à titre professionnel, c'est en ces termes que c'était formulé.

Il glissa les billets et la photo de la fillette dans la poche de son anorak, remit le permis et la photo de Mary dans le portefeuille, et se leva pour le laisser tomber dans la poubelle verte à côté de l'échiquier. Il faisait encore bigrement froid, encore plus froid qu'avant. Il allait se rasseoir devant l'échiquier quand il se ravisa et gravit l'escalier vers le restaurant au sommet de la pente. Puis il

remonta Bankastraeti vers Laugavegur. Arrivé au coin de Klapparstígur et de Laugavegur, il vit venir dans sa direction deux agents de police, sur le trottoir opposé. Il s'engouffra dans le magasin d'antiquités au coin de la rue.

Mon intention, était d'attendre Ármann – je voulais voir ce qu'il allait acheter dans la zone hors taxes – mais il prit du retard une fois que nous fûmes arrivés dans l'aérogare et je le revis seulement alors que j'avais pris position pour attendre ma valise. Il disparaissait au sommet d'un escalier roulant, accompagné par un employé de l'aéroport, comme s'ils repartaient dans l'avion. Ármann, dans son épais manteau de laine, battait l'air de ses bras tandis que l'agent en uniforme opinait du chef comme un automate. Je supposai qu'Ármann avait perdu ou oublié quelque chose dans l'avion ; en tout cas, il avait eu la bonne idée de demander de l'aide.

La blonde était sortie si rapidement de l'avion que je l'avais perdue de vue, et je ne l'aperçus pas non plus dans la zone hors taxes. J'y trouvai par contre la femme au suçon, devant l'étalage des produits de beauté ; elle avait à la main deux boîtes vert pâle, des crèmes pour le visage, comme si elle ne parvenait pas à se décider entre les deux. L'idée me vint de lui demander de m'aider à choisir quelque chose pour Vigdis. Vu son style vestimentaire et sa façon de tourner les pages du magazine dans l'avion, j'estimai que l'on pouvait se fier à son goût, particulièrement en matière de cosmétiques. Mais au moment où j'allais m'adresser à elle, elle remit les deux boîtes en place et s'éloigna. Je décidai à cet instant d'acheter une bouteille de bon cognac et une boîte de chocolats fins à l'intention de Vigdis.

Penser à Vigdis à ce moment-là ne fit que rappeler à mon esprit la blonde de Hjálmholt. Après avoir essayé de la repérer dans la foule, je conclus qu'elle n'avait aucune envie de déambuler au milieu

d'islandais en plein délire consumériste ; peut-être, à la rigueur, avait-elle fait une brève incursion dans le rayon des articles standard et s'était-elle contentée d'une cartouche de cigarettes et d'une bouteille de Campari ou de vodka. Russe, pas américaine.

“Il faut qu'on achète quelque chose pour Eyvi.” Ces mots étaient prononcés tout près de moi, devant les rangées de bouteilles de cognac et de whisky, par un quinquagénaire au cheveu clairsemé. Un panier vide à la main, il tendait le bras pour atteindre une bouteille, un cognac coûteux, au sommet du rayon.

“Pourquoi ? demanda une femme de son âge à son côté, son épouse vraisemblablement, avec une certaine impatience dans la voix.

— Je ne supporte pas son sourire grinçant quand on ne lui rapporte rien, dit-il en examinant la bouteille d'un air soucieux, comme si cet achat entraînait une sérieuse responsabilité.

— C'est toi qui décides, dit la femme. C'est ton frère, pas le mien.”

De toute évidence, il était irrité par l'indifférence de sa femme. Elle avait à moitié rempli son panier de confiseries. Il remit le cognac sur le rayon et prit à la place une marque beaucoup moins chère, en bouteille plastique d'un demi-litre. Il l'examina soigneusement, la retourna pour lire la description du produit et tira un peu sur le bouchon comme s'il voulait s'assurer qu'il n'était pas dévissé. Puis il dit :

“Il a vidé notre boîte aux lettres pendant trois semaines, je trouve qu'on peut bien l'en remercier.

— C'est pas moi qui le lui ai demandé, répondit la femme toujours aussi sèchement.

— Non, c'est *moi* qui le lui ai demandé, dit l'homme d'un ton décidé. Je trouve qu'on peut bien le remercier, il va venir nous chercher et il s'est occupé de notre courrier.

— Il a eu notre voiture pendant trois semaines, protesta la femme. C'est pas mal payé, pour retirer une poignée de lettres et de journaux d'une boîte aux lettres.”

Elle avait dit son dernier mot, c'était clair. "Il va venir nous chercher", répéta l'homme, sans obtenir de réponse cette fois-ci.

Il ne s'était toujours pas décidé, et je ne pus m'empêcher de le plaindre. J'étais sans doute plus hardi qu'à l'accoutumée, après le vin et la liqueur bus dans l'avion, car je décidai de lui venir en aide. Je m'excusai de me mêler de ce qui ne me concernait pas, je désirais seulement lui suggérer, au lieu du cognac sous plastique, une grande bouteille de whisky ou peut-être même de porto, ils avaient un excellent porto dans ce magasin hors taxes. L'homme me considéra d'un air étonné. Il parut cependant reconnaissant de mon conseil, tandis que sa femme me foudroyait du regard.

"C'est une idée, dit-il pensivement en considérant la bouteille de cognac. Tu as entendu, Magga ?

— Ça ne me regarde pas, dit la femme sur un ton presque agressif. Je ne comprends pas pourquoi il faut acheter de l'alcool pour ton frère chaque fois que nous revenons de l'étranger." Sur ces mots, elle tourna les talons et se fraya un chemin à travers la foule vers le rayon des cosmétiques.

"Je ne supporte pas son sourire grinçant", répéta l'homme sur un ton légèrement plaintif, plus pour lui-même qu'à l'intention de sa femme qui était déjà hors de portée. Il me remercia d'un hochement de tête. Je lui indiquai également une bouteille d'un litre de whisky pur malt. Je pensais qu'elle serait de nature à réjouir le dénommé Eyvi, lequel devait avoir maintenant le visage collé sur la vitre qui sépare les passagers fraîchement débarqués des personnes qui viennent les accueillir.

"C'est un bon, celui-ci ?" demanda le brave frère qui avait remis le cognac en place et saisi la bouteille de whisky. Il jeta un regard inquiet derrière son épaule. Je hochai la tête et je fis une moue d'approbation, accompagnée d'un regard qui laissait entendre qu'il était conseillé par un connaisseur. Je pensais qu'il allait probablement me demander un complément d'information, et même bavarder

quelques instants puisque sa femme était partie. Mais il se contenta de ce que je lui avais dit et déposa la bouteille avec soin au fond du panier, suivie d'une seconde bouteille identique. Puis il me remercia et s'éloigna, visiblement satisfait de ses emplettes.

Je n'avais pas eu l'intention d'acheter de whisky, mais tandis que je m'imaginai les deux frères assis dans un salon devant leurs deux bouteilles – difficile de dire laquelle des deux ils avaient ouverte – je déposai moi aussi une de ces bouteilles de whisky pur malt dans mon panier. Je choisis ensuite un litre de bon cognac et des chocolats belges pour Vigdis. J'y ajoutai un litre de Martini blanc, deux cartouches de Camel filters et des cigares qui avaient l'air d'être cent pour cent tabac bien que ce ne fût pas indiqué sur l'emballage. Pour finir, j'attrapai au vol un pack de six bières avant de poser le tout sur le tapis de la caisse. Je m'attendais à ce qu'on me fît savoir que j'avais dépassé les quantités permises, mais personne ne fit la moindre remarque, ni à la caisse ni au contrôle douanier.

Je n'avais toujours pas revu la blonde. J'avais aperçu Ármann une seconde fois – il était clair qu'il avait des ennuis – et j'avais décidé de ne pas m'en soucier. Je me réjouissais au contraire, maintenant que j'avais passé la douane, d'être un homme libre, qui allait de surcroît fumer sa première cigarette après quatre heures de privation. Je me souhaitai *in petto* la bienvenue en Islande et retirai mon manteau de la valise. Il faisait froid dans l'entrée, mais l'air frais était agréable et j'avais hâte de m'installer confortablement dans la navette.

Il fallait d'abord que j'en grille une. Pendant que j'ouvrais le paquet de Hamlet acheté à Heathrow, je balayai le hall des yeux et je me demandai, pour rire, si Eyvi était déjà arrivé pour accueillir le couple du magasin hors taxes. J'essayais en même temps de repérer la blonde. J'aperçus deux Eyvi crédibles. Le premier, en polaire bleu foncé et pantalon de tergal gris, était à moitié chauve, tandis que le second, que j'avais déjà vu quelque part en ville – il devait travailler dans une boutique ou à la poste –, avait une certaine ressemblance avec le frère : cheveu blond clairsemé, chaussures de sport et une

sorte de survêtement sous l'anorak. Il tenait à la main des clés de voiture qu'il faisait tinter, comme pour signaler qu'il était arrivé.

Une fois dehors, j'aperçus non loin le couple qui regardait dans la direction du parking. La navette était arrivée et le chauffeur commençait à charger les valises dans le véhicule. L'homme et la femme, vêtus trop légèrement pour le froid de février, étaient morfondus au milieu de leurs bagages et sacs en plastique. Je m'allumai un cigarillo et avalai une petite gorgée de la dernière minibouteille de Cointreau. Lorsque je regardai de nouveau dans leur direction, la femme était en train d'attraper le mari à voix basse – j'imaginai que c'était à cause de l'alcool qu'il avait acheté. La dureté et la férocité qui émanaient de son visage ne devaient guère lui réchauffer le cœur. Je réussis en tendant l'oreille à comprendre qu'elle parlait de la navette. Quelques instants plus tard, l'homme repartait à pas lents vers l'entrée de l'aérogare. Il s'arrêta non loin de moi et se retourna vers sa femme qu'il considéra avec plus de lassitude que d'irritation. Puis il continua son chemin et rentra dans le hall.

Le froid commençait à me mordre les joues. J'éteignis mon cigarillo à moitié consumé et m'apprêtai à monter dans la navette. J'avais jeté mon sac sur l'épaule quand je vis la blonde près de l'entrée. Debout à côté de ses bagages, elle allumait une cigarette. Je m'octroyai une deuxième gorgée de liqueur et sortis un paquet de cigarettes de mon manteau en me dirigeant vers elle.

“Je vais devoir te demander du feu, dis-je.

— Vas-y, n'hésite pas”, répondit-elle.

J'étais quasiment sûr que c'était une référence directe à ce qu'elle avait dit en sortant des toilettes de l'avion. Exactement la même phrase, qui m'enjoignait d’“y aller”. Au lieu de me dire qu'il n'y avait “pas de problème”, elle me disait cette fois de “ne pas hésiter”.

Il ne faisait pas très clair dans ce magasin d'antiquités, mais les lampes entre les masses sombres des meubles éclairaient de leur faible lumière jaune un univers autrement plus chaleureux que le bar d'Austurstraeti. Il suivit des yeux les agents de police jusqu'à ce qu'ils aient disparu plus bas dans Laugavegur, puis il déambula dans le magasin en examinant les meubles et les bibelots. Il s'arrêta dans un coin et s'installa dans un large et profond fauteuil vert foncé, et y resta assis un certain temps. Il n'y avait pas beaucoup de monde : devant une commode, une vendeuse entre deux âges alignait des statuettes de part et d'autre d'une pendule ; un jeune couple encadrant une fillette était très intéressé par un buffet surmonté d'un miroir ; une vieille dame allait d'un objet à un autre, tous différents, elle en touchait un de temps à autre sans avoir l'air de chercher quelque chose de précis. Il allongea les jambes, s'enfonça un peu plus dans le fauteuil et inclina la tête en arrière. Il tenait son sac plastique dans les bras comme si c'était un chat ; quelques instants plus tard, il avait fermé les yeux et semblait dormir. Il faisait chaud dans ce magasin.

Lorsque la vieille dame sortit, les clochettes de la porte tintèrent comme pour signifier qu'une bouffée d'air froid était imminente. Il ouvrit les yeux et se redressa dans le fauteuil. La vendeuse était maintenant derrière le comptoir, elle tournait dans tous les sens une lampe de chevet en cuivre coiffée d'un abat-jour rose. Il se leva du fauteuil et se dirigea vers le comptoir. Il salua la vendeuse qui répondit par un sourire aimable et un hochement de tête. Il retira du

sac avec précaution le voilier dans sa boîte et le posa sur la table en disant qu'il voulait lui montrer quelque chose. Elle demanda d'abord ce que c'était, puis ouvrit grands les yeux dès qu'il tourna la boîte pour exhiber le splendide voilier à l'intérieur. Il lui dit que cela datait du milieu du dix-neuvième siècle. La vendeuse déclara qu'elle voulait bien le croire, sans qu'elle pût prétendre s'y connaître, bien entendu. Il souleva le navire pour lui permettre de l'examiner à sa guise. Quand elle lui demanda où il avait trouvé un tel objet, il répondit : "En Angleterre." Il l'avait acquis à Londres quelques années auparavant pour deux mille livres. Elle hocha de nouveau la tête puis lui adressa un regard interrogateur, comme si elle se demandait dans quel but il lui montrait ce navire. Que ce fût ou non le cas, la réponse ne se fit pas attendre : si elle désirait acheter ce navire, il était prêt à le lui céder à un prix très raisonnable. Elle eut un sourire, suivi d'un rire un peu gêné lorsqu'il mentionna la somme de cent cinquante mille couronnes. Elle n'était pas vraiment sûre, le magasin ne faisait pas beaucoup d'acquisitions ces temps-ci, mais elle était prête à montrer cette pièce à son mari, c'était lui qui se chargeait des évaluations, elle-même ne prenait aucune décision dans ce domaine. Il rétorqua que la valeur de cet objet ne faisait aucun doute, et qu'à cent cinquante mille c'était pratiquement donné. Comme elle commençait à expliquer qu'il n'était pas sûr que ce genre d'objet se vendrait facilement, il l'interrompit en souriant et déclara qu'il n'avait pas l'intention de vendre. Il comptait l'offrir à un ami ; il avait simplement voulu savoir, par pure curiosité, quel prix il aurait pu en obtenir.

Il rota. Ce rot lui avait échappé, semblait-il, car il porta la main à sa bouche et marmonna une sorte d'excuse indistincte. L'attitude de la femme changea alors du tout au tout, comme si quelque chose, bien plus grave que ce simple rot, venait de rendre extrêmement suspect l'homme qui se tenait devant elle. Une lueur d'alarme dans les yeux, les commissures des lèvres frémissantes, elle recula d'un pas ou deux. Pendant qu'il remettait le navire dans le sac en la remerciant, elle parcourut du regard l'intérieur du magasin, comme si elle cherchait le

couple à l'enfant. Elle parut très soulagée de voir l'homme se diriger vers la porte. Avant de sortir, il saisit la porte et la secoua doucement pour faire tinter les clochettes. La vendeuse lui renvoya un sourire forcé lorsqu'il sortit en lui faisant au revoir de la main.

Il continua à remonter Laugavegur et ne s'arrêta qu'une fois arrivé devant un restaurant juste avant la station de bus de Hlemmur. Il jeta un bref coup d'œil au menu affiché à la fenêtre et entra. Il y avait sur la gauche des box dont les cloisons de bois foncé rappelaient un bar au bord d'une route américaine ; divers autres détails indiquaient cependant que les maîtres des lieux venaient d'Asie. Près du mur à droite se dressait une table de salle à manger, méticuleusement sculptée dans un style très oriental, et dont le plateau était en verre. Deux jeunes filles, asiatiques et de petite taille, étaient au comptoir. Il se dirigea vers elles et demanda en anglais s'il était possible de téléphoner. Elles répondirent en islandais qu'il y avait un téléphone à pièces au fond, avant les toilettes. L'une d'elles lui fit de la monnaie pour l'appareil tandis que l'autre lui servait la double vodka qu'il avait commandée en demandant un annuaire. Il alla vers le téléphone et se mit à feuilleter l'annuaire. Puis il composa un numéro et n'eut pas de réponse. Il rouvrit alors l'annuaire à la recherche d'un autre numéro. Tout en tournant les pages avec frénésie, il prononça le nom de Halldór, d'abord une fois à voix haute puis plusieurs fois à voix basse, en y ajoutant le patronyme Emilsson. À l'instant même où il tomba sur le bon numéro, il avalait une bonne gorgée de vodka, qui le fit grimacer et frissonner. Cette fois, quelqu'un répondait au bout du fil. Il demanda s'il était bien chez les parents d'Emil S. Halldórsson. C'était visiblement exact car il leva le pouce en l'air et remua les lèvres comme pour dire yes. C'était donc sa mère à l'appareil, n'est-ce pas ? Lui-même était un ancien camarade de classe d'Emil, c'est lui qui lui avait donné ce numéro, en disant que s'il ne répondait pas chez lui c'est qu'il était peut-être chez ses parents. Savait-elle s'il était en ville ? Il fallait absolument qu'il le joigne, de préférence aujourd'hui. Il était à l'étranger ? Et il revenait aujourd'hui ? Dans

l'après-midi ? Il devait atterrir à cinq heures ? L'avion aurait peut-être du retard ? Peu probable. Emil avait simplement oublié de lui dire qu'il partait, quand ils s'étaient parlé il y avait de ça quelques semaines, il habitait lui-même à l'étranger et ils n'étaient pas en contact permanent, forcément. Ah bon, il a décidé de partir quand il a gagné à la loterie ? Non, il n'en avait pas parlé. Et c'était un gros lot ? Il sourit en entendant la réponse. Emil avait bien fait de partir en voyage, ce n'était pas tous les jours qu'une somme pareille vous tombait du ciel.

Il remercia la mère d'Emil et mit fin à la conversation. Dans l'après-midi, se dit-il en raccrochant. Il leva son verre, l'inclina lentement vers ses lèvres comme s'il hésitait à boire au dernier moment, puis il le vida d'un trait, sans grimace cette fois.

Je ne fus pas autrement étonné quand le couple de la zone hors taxes monta dans la navette. J'attendais avec la blonde que le chauffeur nous fît signe qu'il allait partir, le temps de fumer une seconde cigarette ensemble. Elle me raconta qu'on l'avait fouillée à la douane. Une fouille assez approfondie, précisa-t-elle. À vrai dire, elle n'avait guère le profil qui éveille spécialement les soupçons des douaniers. Elle portait maintenant sur son tee-shirt une élégante veste de cuir noir – qu'elle venait sans doute d'acheter à l'étranger – et s'était enveloppée d'une épaisse écharpe noire.

J'étais sur le point de lui dire que nous nous étions déjà rencontrés (sans nous être vraiment rencontrés) quinze ans auparavant, mais je me ravisai. Je le lui dirais plus tard, si nous devions faire plus ample connaissance. Ce que j'espérais, précisément.

Le chauffeur avait chargé toutes les valises et fermé la soute. Nous éteignîmes nos cigarettes avant de monter dans la navette. Je ne m'attendais pas à y trouver Ármann, ne l'ayant pas vu passer la douane. Néanmoins je le cherchai brièvement du regard avant de prendre place. Il devrait prendre la prochaine navette, c'était clair ; pour une raison ou une autre, je n'arrivais pas à m'imaginer que quelqu'un viendrait le chercher en voiture.

Nous nous assîmes tout naturellement côte à côte, la blonde et moi, sur deux sièges libres, les seuls apparemment, à l'avant du véhicule.

“Je m'appelle Emil”, dis-je alors. Je pensais qu'il était temps de se présenter.

“Gréta, dit-elle en passant les doigts dans ses cheveux pour les nouer sur la nuque. Qu’est-ce que tu faisais à Londres ?”

Je le lui dis : des achats à effectuer.

“Pour une entreprise ?”

Pendant que j’expliquais de quel genre d’achats il s’agissait, je sortis deux bières de mon sac de la zone hors taxes et lui en proposai une. Elle accepta, ce qui me surprit agréablement.

“Et toi, qu’est-ce que tu y faisais ?

— Du trafic de drogue, répondit-elle avec un sourire moqueur. Non... J’étais simplement en visite chez ma sœur, elle habite à Londres.”

À bord de l’avion, je n’avais pas remarqué la beauté de son sourire, de ses lèvres charnues. Et maintenant, quinze ans après, je la trouvais plus jeune encore que l’image que j’avais gardée d’elle depuis Hjalmsholt ; secrètement, je me l’imaginai avec les cheveux ébouriffés, comme lorsqu’elle était sortie de la chambre d’enfant. Il y avait quelque chose de très sensuel dans son regard, un air vaguement somnolent, mal réveillé peut-être ; ce qui était par ailleurs paradoxal, car elle avait fait preuve d’une grande vivacité d’esprit et d’un humour indéniable.

“Tu y es restée longtemps ? demandai-je, pour dire quelque chose.

— Oui et non, en fait”, dit-elle, puis elle ajouta : “J’aurais bien aimé rester plus longtemps, mais pas beaucoup plus longtemps chez ma sœur. Ceci dit, j’aime bien être à Londres.

— Mais pas chez ta sœur ?

— Si, si. J’aime bien être chez ma sœur, à Londres. Mais je n’aurais rien contre si elle était en ce moment assise à côté de toi à ma place.”

Je ne sus vraiment pas quoi lui répondre.

“Ce n’est pas ce que je voulais dire, se reprit-elle, comme si elle avait lu ma pensée. Je n’aurais rien eu contre si j’avais pu rester un peu plus longtemps dans son appartement, je veux dire sans qu’elle y

soit aussi. Et toi, tu es parti seulement faire des achats ? Tu n'y as rien *fait* d'autre ?

— Je suis allé dire bonjour à un ami qui fait des études là-bas. Je ne l'ai pas dérangé longtemps, il est en sciences éco. À part ça, j'ai tout simplement gaspillé de l'argent. Converti, si on préfère : quand on achète quelque chose, l'argent n'est pas vraiment gaspillé, il continue sa vie.

— Il continue sa vie ?

— En tout cas il ne disparaît pas", dis-je. Je commençais à regretter d'avoir voulu faire le malin. "C'est-à-dire que l'argent que j'avais emporté au départ se trouve maintenant à Londres." Il fallait maintenant tenter de faire passer ça pour de l'humour volontairement lamentable. "Donc je ne l'ai pas gaspillé, je l'ai simplement troqué contre autre chose.

— Je vois, dit Gréta en m'adressant un sourire indulgent.

— Le fait est que j'ai gagné à la loterie il y a quelques semaines", ajoutai-je avec empressement pour détourner la conversation de cette stupide histoire d'argent gaspillé. Je me rendis compte aussitôt que je m'enfonçais davantage : raconter au premier venu qu'on a gagné à la loterie est le signe d'une bêtise insondable. Or la réaction de Gréta sembla indiquer que je ne m'étais pas ridiculisé :

"On peut savoir combien ? demanda-t-elle vivement.

— Un million.

— Un million ?

— Oui, un million.

— Et ensuite ? Tu es allé tout dépenser à Londres ? Est-ce que tu as *emporté sur toi* tout cet argent à Londres ?"

Cela nous fit rire tous les deux. Je répondis que je n'avais pas tout gaspillé, et notre rire redoubla à cause de ce verbe "gaspiller", décidément difficile à éviter quand on parle d'argent. Nous venions de trouver une nouvelle version de ni-oui-ni-non. Pendant que Gréta me racontait ce qu'elle appelait son shopping désastreux – elle avait passé

toute une journée en ville, de dix heures du matin à sept heures du soir, sans réussir à s'acheter la moindre bricole –, je me demandai si je n'avais pas acheté trop peu de choses à Londres, si mes incursions dans les magasins de disques et les librairies n'avaient pas été insuffisamment rentables en regard du résultat escompté, si toutefois il est admis d'employer un tel vocabulaire dans ce contexte.

Je commençais à m'imaginer qu'au lieu de l'avion c'était à Londres que nous aurions pu nous rencontrer, nous nous serions rendus dans le même bar et l'un de nous aurait entendu l'autre commander une boisson. C'est alors que Gréta demanda – pas dans le bar imaginaire, mais à côté de moi dans la navette – si je vivais seul ou avec quelqu'un. Je fus passablement surpris, c'était à mon sens une de ces questions que l'on ne pose pas de but en blanc. Toutefois, je lui dis ce qu'il en était : que je vivais seul depuis un certain temps et que j'avais un fils âgé de six ans, lequel vivait chez sa mère au Danemark mais venait me rendre visite pendant les vacances d'été.

“C'est un peu pareil de mon côté, dit-elle. J'ai une fillette de cinq ans. Et je vis seule. Enfin, pour ainsi dire : j'habite dans la maison de ma mère, au sous-sol.”

Notre bavardage se poursuivit pendant le trajet de la navette. Nous parlâmes de nous-mêmes avec une certaine franchise, je crois, du moins si l'on considère que nous venions de nous rencontrer. Bien entendu, je m'abstins de préciser que j'avais une amie, et je supposais qu'elle-même devait, de son côté, omettre aussi ce genre de détail. Le dénouement que je m'étais représenté pour la comédie romantique imaginaire qui avait commencé devant les toilettes de l'avion allait peut-être devenir une réalité. Nous décidâmes de reprendre contact dans la soirée, elle allait me téléphoner une fois qu'elle aurait dîné, pris un bain et ainsi de suite.

Il va de soi que Vigdis projetait une ombre sensible sur la douce excitation et le trouble délicieux que je sentais au fond de moi, mais après tout il en était ainsi et pas autrement ; je n'allais pas en rester

là, je ne pouvais pas me faire ça, ni à cette femme séduisante que – aussi absurde que cela pût paraître – j’imaginais continuellement en train de changer les draps et nettoyer la baignoire des chambres de cet hôtel d’Akureyri où travaillait Vigdis. Vigdis que je ne devais pas revoir avant plusieurs jours, et je me dis que je verrais bien quel tour cela prendrait avec Gréta. Peut-être ne se passerait-il rien du tout. Il était même possible que ce qui devait avoir lieu ait déjà eu lieu. Si elle téléphonait, ce serait peut-être pour me remercier de cet agréable moment passé à bavarder dans la navette et me dire qu’elle devait passer la soirée avec sa fille, qu’elle me contacterait peut-être plus tard.

Sa mère l’attendait au terminal de l’hôtel Loftleidir. J’aurais pu profiter de leur voiture, mais j’avais décliné cette offre d’avance : j’allais prendre un taxi, dis-je, car je devais m’arrêter en route. J’avais beau être impatient de revoir ma nouvelle amie, accepter de monter dans la voiture de sa mère aurait été trop explicitement déloyal envers Vigdis. Alors que je regardais Gréta et sa mère s’éloigner, les vêtements que Vigdis m’avait demandé d’acheter pour elle à Londres me parurent d’un sinistre impensable. Les acheter aurait été un véritable gaspillage.

Je ne savais pas exactement si je me sentais bien ou mal à l’aise. J’étais monté dans le taxi, et je venais de demander au chauffeur de me conduire à Grettisgata, lorsque je vis une Hyundai blanche crottée s’arrêter devant le couple de la zone hors taxes. Je trouvai plutôt drôle de savoir le nom de l’homme qui descendait de cette voiture, alors que je ne connaissais ces gens-là ni d’Eve ni d’Adam. Et lui-même, c’est-à-dire le dénommé Eyvi, ne pouvait pas soupçonner que c’était grâce à moi – le parfait inconnu qui à ce moment précis quittait le parking en taxi – que son frère allait lui donner un litre de whisky pur malt quinze ans d’âge, au lieu d’un cognac bon marché en flacon plastique.

À vrai dire, il me sembla bien plus vraisemblable que son frère ne lui donnerait rien du tout.

Il alla chercher une tasse de café avant de s'asseoir dans un des box. Il précisa qu'il voulait une grande tasse, du genre chope, et puis une autre double vodka. Il y avait un journal sur la table de son box. Il l'ouvrit et se mit à lire, après avoir transféré quelques verres à bière vides et des assiettes sales dans le box voisin. Les haut-parleurs répandaient des variétés islandaises passées de mode. Il parcourut tout le journal rapidement, puis il le replia et s'en servit pour essuyer la table encore humide. Pendant quelques minutes, les yeux au plafond, il sirota de temps à autre son café et sa vodka. D'abord la vodka et ensuite le café, sans faute. Puis il retira le livre du sac plastique et le posa sur la table, après avoir bien vérifié que celle-ci était sèche et propre. Il feuilleta avec lenteur. Il ne lisait pas le livre. Il semblait plutôt prendre plaisir à regarder ces pages anciennes. Il referma le volume et caressa délicatement les deux côtés de la couverture, comme s'il les débarrassait d'une épaisse couche de poussière en évitant que celle-ci ne se répandît sur toute la table.

Il retira de son anorak l'argent qu'il s'était approprié à Austurstraeti et la photo de la fillette au missel. Puis il sortit son portefeuille de la poche intérieure de sa veste et en tira une mince liasse de billets. En l'ajoutant à l'argent de l'anorak il arrivait à la somme de quarante-sept mille couronnes. Il les aplatit soigneusement, vida son verre de vodka et le posa sur la pile de billets comme un presse-papiers.

Il parcourut la salle des yeux, tendit le cou pour mieux voir les deux filles au comptoir. Son attitude devenait maintenant de plus en plus nerveuse, comme s'il attendait quelqu'un et que ce rendez-vous

l'excitait. Il tapota le livre de son index, but son café d'un trait et pressa la paume de sa main au-dessus du verre de vodka vide. Puis il leva subitement la main vers le comptoir en appelant "hello" plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il réussît à capter l'attention d'une des serveuses. Elle demanda s'il désirait quelque chose. Il lui fit signe de venir. D'abord elle ne parut pas comprendre cette injonction, puis elle finit par quitter le comptoir et s'approcher des box, l'air perplexe. Il lui adressa un sourire aimable et, lorsqu'elle fut devant lui, il lui demanda son nom. Elle sembla très surprise, détourna son regard une seconde et lui demanda ce qu'il désirait. Il sourit à nouveau, comme pour dire que ce n'était rien, qu'il demandait comme ça par curiosité, puis brusquement il montra son verre du doigt et dit qu'elle pouvait lui apporter un double whisky avec des glaçons, pas de café cette fois, juste un double whisky avec des glaçons. Lorsqu'elle lui répondit qu'en règle générale on ne servait pas aux tables dans cet établissement, il saisit son bras pour l'attirer vers lui. Elle n'avait pas l'air contrarié, il lui demanda à voix basse si elle voulait bien sortir avec lui un instant, dans une allée voisine par exemple ; il lui donnerait quinze mille couronnes, elle n'avait qu'à le suivre dehors pendant dix minutes, un quart d'heure. Ou bien elle ne comprenait pas ce qu'il disait, ou bien elle ne voulait pas comprendre. Elle se dégagea brusquement et lui dit qu'il devait venir au comptoir, elle ne pouvait pas prendre de commandes aux tables. Lui semblait décidé à obtenir ce qu'il voulait, car il la reprit par le bras et réitéra son offre : seulement nous deux pas loin, juste un moment pour quinze mille couronnes. Il lui montra du doigt la liasse de billets sous le verre. Elle comprit cette fois où il voulait en venir. Elle dégagea son bras en le frappant à la poitrine et lui demanda fermement, sans pour autant élever la voix, de *sortir maintenant*. Elle prononça ces deux mots seulement, avec le verbe à l'infinitif. Comme il ne bougeait pas, elle appela un certain Kristján, sur un ton qui donnait à entendre qu'il s'agissait du patron de l'établissement. La réaction fut immédiate : il

se leva, renversa son verre en reprenant son argent, saisit le sac plastique et se rua vers la porte en bousculant la serveuse.

Quelques clients avaient remarqué qu'il se passait quelque chose de louche ; l'un d'eux était debout, comme prêt à toute éventualité, et la seconde serveuse se mettait elle aussi à appeler le dénommé Kristján. Celle à qui il avait offert l'argent, quoique manifestement indignée, semblait décidée à garder son calme. Elle le suivit du regard alors qu'il fonçait vers la sortie et se cognait contre un coin de table, poussant au passage quelques jurons grossiers, en islandais et en anglais. Il ne remit les billets dans son portefeuille que lorsqu'il fut arrivé au coin de Snorrabraut et de Laugavegur. Il traversa Snorrabraut en hâte, ignorant le feu rouge, et ne ralentit son allure qu'en approchant du carrefour de Laugavegur et de Barónsstígur.

Le son familier émis par les haut-parleurs lorsque l'aiguille touche le vinyle noir renforce l'agréable sentiment que je suis chez moi ici, dans ce petit appartement de Grettisgata, et que je suis revenu à bon port après un temps d'absence. Cette absence n'a pas été bien longue, mais suffisamment cependant pour que je sois bien aise d'être revenu, ce qui n'a rien de détonnant quand on a fait une ample provision de livres, de disques et de vidéos, et qu'on brûle de retrouver son matériel hi-fi. Un frisson exquis me traverse lorsque les premières notes de *Lonely Fire* fendent l'atmosphère renfermée de mon appartement. L'air confiné pendant deux semaines s'alourdit de la fumée du second Hamlet acheté à Heathrow.

Je me demande si je n'aurais pas dû inviter Tómas à prendre un café – il avait l'air d'avoir froid dans le jardin – mais je décide que j'ai bien fait de m'en abstenir. Il doit bien comprendre qu'on n'est pas disposé à donner dans les civilités – comme aurait dit ma grand-mère – quand on vient juste d'arriver de l'étranger. Il m'apparaît nécessaire d'être seul un moment dans mon appartement, d'écouter de la musique et peut-être même de me reposer dans mon lit avant d'avoir une conversation avec qui que ce soit.

Le gel a probablement bloqué la fenêtre du living que je n'arrive pas à ouvrir. Je n'ose pas appuyer sur la vitre, c'est du simple vitrage, et je décide de sortir dans le jardin pour voir s'il est possible de racler la glace de l'extérieur. En me chaussant, je porte machinalement la main à la poche de ma chemise – un geste habituel pour m'assurer que je ne sors pas sans argent ni carte de crédit – et mes doigts y

rencontrent un objet inconnu. Avant même de le retirer de la poche, j'ai compris ce que c'est : les lunettes d'Ármann Valur.

“C'est pas possible !” dis-je à voix haute. Rien ne pourrait être plus inopportun en ce moment précis. Dans un éclair, je me revois en train de glisser ces lunettes dans ma poche pour tendre les plateaux à l'hôtesse de l'air. Ce que je ne comprends absolument pas, en revanche, c'est qu'Ármann n'ait pas remarqué leur absence à son réveil.

J'essaie de ne pas imaginer où Ármann se trouve en ce moment. Il a sûrement fait fouiller l'avion de fond en comble ; à en juger par son excitation, lorsqu'il gesticulait devant l'employé de l'aéroport, il n'avait certainement pas l'intention de quitter l'aérogare sans ses lunettes. Je me rends compte à quel point il en a besoin maintenant que je vois l'épaisseur des verres. Tout ce que je peux faire pour l'instant est de lui téléphoner, ou bien d'essayer de contacter quelqu'un à l'aérogare ; je parierais qu'Ármann s'y trouve encore.

Ce n'est pas moi qui ai décidé de glisser les lunettes dans cette poche. C'est l'œuvre de quelqu'un d'autre.

L'annuaire m'apprend qu'Ármann est presque un voisin, car il habite dans Raudarárstígur. Je suis sûr en tout cas de ne pas me tromper d'abonné : Ármann Valur Ármannsson, grammairien. La sonnerie retentit quatre fois avant que le répondeur ne se déclenche. J'avoue que je suis surpris qu'il utilise ce genre de technologie, et encore plus surpris de l'entendre répéter son message en anglais :

*“This is Ármann Valur speaking. I am not in at the moment. Please leave your name and telephone number and I will see what I can do.”*

J'ai du mal à décider si ces derniers mots sont une plaisanterie ou non, et j'hésite un moment avant de laisser mon message :

“Bonjour Ármann, c'est Emil. Tu te souviens sans doute de moi, ton voisin dans l'avion. J'espère que je ne t'ai pas causé trop d'ennuis, je viens juste de rentrer chez moi et de piger que j'ai emporté tes lunettes par mégarde. Je te présente toutes mes excuses, ce n'était

évidemment pas...” Je ne peux pas en dire davantage : un bip strident me signale que mon temps de parole est terminé. Je regrette aussitôt d’avoir “espéré” que je ne lui ai pas “causé trop d’ennuis”. Bien sûr que je lui ai causé “trop d’ennuis” : à cause de moi il a raté la navette, et en le rendant à moitié aveugle je l’ai sûrement empêché d’acheter son Opal dans la zone hors taxes. En tout cas je n’ai pas *sauvé sa journée*, bien qu’il me semble peu probable qu’il connaisse cette expression. De plus, je n’ai certainement pas fait de progrès dans son estime en employant le verbe “piger”. Je donne un nouveau coup de fil au répondeur pour demander à Ármann de m’appeler, je serai chez moi ce soir. Et je me dépêche de lui donner mon numéro avant l’irruption du bip.

Je dépose les massives lunettes sur la table du living et je commence à vider mes valises. Je place l’alcool sur le côté droit de la table, les cigarettes et les cigares devant les bouteilles, et j’empile les livres (il y en a huit), les cassettes vidéo (sept) et les CD (il y en a trente-six, plus ceux que j’ai achetés pour Saebjörn et Jaime) de l’autre côté. En voyant au milieu de ce tableau de chasse les lunettes d’Ármann, je ne peux m’empêcher de rire intérieurement, sans pouvoir décider si c’est la mienne ou la sienne, de cette maladresse ridicule – ou incroyable guigne. En tout cas la chance n’est pas au rendez-vous ; il va bien falloir que nous nous revoyions, le grammairien et moi.

J’allume une cigarette, j’ouvre une bière tiède de la zone hors taxes et je vais dans ma chambre consulter ma messagerie. Je pense à Gréta, est-ce que je la connaîtrai un jour suffisamment pour qu’elle m’envoie des messages ? En ce moment, elle est sûrement en train de raconter à sa fille que les bus de Londres ont deux étages et qu’ils roulent sur le mauvais côté de la rue ; elle ne lui dit rien de l’homme à qui elle a parlé dans l’avion et dans la navette, et qu’elle va retrouver ce soir quand elle dormira.

Une vingtaine de messages m’attendent dans l’ordinateur ; plusieurs de Saebjörn et de Jaime ; un envoyé aujourd’hui par Jónas, mon ami

de Londres (il me demande sans doute, par politesse, si je suis bien arrivé) ; deux courriers de Vigdis, et le reste vient de magazines auxquels je suis abonné, sans compter tous les messages indésirables.

Je ressens le besoin d'un petit remontant, et je vais me préparer un nescafé avec du whisky. L'air est encore bien lourd dans l'appartement, et j'ouvre grande la fenêtre de la cuisine.

Il traversait Barónsstígur lorsqu'il fit brusquement volte-face et repartit dans la direction de Snorrabraut. Il retira son capuchon et s'arrêta un moment devant une vitrine, face à un mannequin qui portait des vêtements pour adolescents. Il examina son reflet sur la vitre, passa ses doigts dans ses cheveux épais et cracha dans sa paume pour mieux les lisser sur le côté. Il repartit en hâte et entra dans un magasin de vêtements ; les mannequins de la vitrine avaient été déshabillés, leur nudité éclatait dans la froide obscurité qui enveloppait maintenant la ville. Il descendit la fermeture éclair de son anorak, se dirigea immédiatement vers un comptoir sur la droite et demanda à un homme d'une quarantaine d'années, cheveux bruns et mise soignée, de bien vouloir garder son sac plastique pendant qu'il faisait le tour du magasin. L'homme prit réception du sac sans dire un mot. Quand le nouvel arrivant lui eut tourné le dos pour considérer le vaste magasin, il rejoignit un collègue posté à une caisse enregistreuse, et lui signala le nouveau client en faisant un commentaire. L'autre sourit. Tous deux le suivirent des yeux lorsqu'il pénétra dans l'aile gauche du magasin puis en ressortit pour aller se regarder dans le miroir en pied situé près de l'entrée. Lorsqu'il se rapprocha du comptoir, ils détournèrent les yeux et firent mine d'être occupés.

Après qu'il eut fait le tour complet de l'intérieur du magasin, examiné et palpé quelques habits sur leurs portemanteaux, le vendeur aux cheveux bruns vint lui demander s'il pouvait lui être utile. Il répondit que c'était possible, qu'il cherchait un costume, quelque

chose de plutôt épais, un costume sérieux pour ainsi dire ; quelque chose qu'on ne mettait pas seulement pour les réunions de famille. Le vendeur déclara qu'il comprenait parfaitement ce qu'il voulait dire, il désirait donc un habit qui conviendrait très bien pour les enterrements, mais aussi pour toute occasion ordinaire, moins formelle, pour tous les jours en quelque sorte ; il voyait tout à fait ce qu'il voulait dire. Il tendit le bras vers un costume gris clair en affirmant qu'il choisirait lui-même celui-là, s'il avait besoin d'un costume. Où que vous alliez, dit-il, il sera dans le ton. Il prit le costume, l'examina de face et de dos, puis demanda à voir un autre un peu plus foncé, noir peut-être, mais en tout cas plus foncé. Nous devons donc aller voir un peu plus loin, dit le vendeur en faisant signe de le suivre.

Avant de présenter d'autres articles il refit une rapide évaluation de pied en cap du client en marmottant quelques mots sur telle et telle taille, puis il lui montra un costume anthracite qui semblait répondre aux critères d'utilité et d'épaisseur. La réaction fut de fait positive : c'était tout à fait ça, est-ce qu'il pouvait l'essayer, c'était bien ça qu'il voulait. De la cabine d'essayage où il commençait à se déshabiller, il enjoignit au vendeur de lui trouver une belle chemise, quelque chose qui irait bien avec. Lorsqu'il apparut en costume, sans chaussures et les mains tendues en avant, le vendeur l'attendait devant la cabine, une chemise gris clair à la main, et lui dit de mettre ses chaussures, ça ne donnait rien comme ça, en chaussettes. Ceci dit il vous va parfaitement, je pense que c'est tout à fait ça, si vous voulez mon avis. Il acquiesça, enfila la chemise proposée et mit ses chaussures. Le vendeur lui donna un dix sur dix en faisant un zéro avec le pouce et l'index. Il lui proposa la chemise, une chemise splendide, un tissu de premier choix, à moitié prix avec le costume. Il avait aussi une cravate qui irait très bien avec la chemise. Non merci, dit-il, les cravates et les nœuds papillon ne l'intéressaient pas, mais est-ce qu'il aurait l'amabilité de jeter les vieux vêtements, à l'exception de l'anorak et des chaussures ? Certainement, répondit le vendeur, il irait

lui-même les chercher dans la cabine tout à l'heure. Puis il reçut le paiement, tambourina des doigts brièvement sur le comptoir et dit : Très bien, nous sommes quittes.

En se dirigeant vers la sortie il s'arrêta un instant pour se regarder dans le grand miroir, dégageant un peu les épaules pour mieux examiner le costume ; au moment où il allait boutonner le col de la chemise, il se ravisa et revint à la caisse. Il avait oublié son sac plastique. Le premier vendeur ayant disparu, l'autre lui tendit son sac avec un sourire en ajoutant qu'il avait choisi un beau costume, vraiment. Il continua à sourire en le regardant quitter le magasin. C'était un sourire sans chaleur, qu'il accompagna d'un geste d'adieu adressé au dos du client, pas de toute la main mais de l'index seulement, comme un enfant qui ne maîtrise pas encore tous les mouvements de son corps. Quant au client, il faillit tomber à la renverse quand son pied toucha le trottoir. Il jura machinalement, pausa une seconde devant la vitrine du magasin, puis il mit son capuchon et remonta la fermeture éclair de son anorak.

Quelques minutes plus tard, il entra dans un bureau de tabac et demanda à téléphoner. Pendant qu'il cherchait le numéro dans l'annuaire, il demanda aussi des cigarettes, un paquet de Viceroy, et quelque chose pour la gorge, quelque chose de fort. Puis il composa le numéro. Il attendit quelques instants, les yeux au plafond. Soudain il sursauta et pressa le combiné contre son oreille avant de raccrocher brutalement. Il poussa un yes bien appuyé, comme quelqu'un qui est parvenu à ses fins, et fit non de la main lorsque l'employé lui demanda s'il avait dit quelque chose. Il paya les cigarettes et les pastilles, mais précisa qu'il ne devait rien pour l'appel téléphonique car la ligne était occupée. Puis il sortit et remonta lentement Vitastígur.

Il s'arrêta au coin de Grettisgata, sortit une cigarette de la poche de son anorak et l'alluma. Il regarda à droite et à gauche, pointant son index dans les deux directions tour à tour, comme s'il s'indiquait à lui-même le chemin à prendre ou s'il se demandait quelle était la bonne

direction. Un gros camion qui remontait Vitastígur donna un violent coup de frein, en arrivant au coin de Grettisgata, pour laisser passer une petite voiture blanche qui roulait manifestement beaucoup trop vite pour l'état de la chaussée. Le chauffeur du camion regarda s'éloigner le petit véhicule blanc comme si c'était une balle sur un court de tennis. Le verglas posa problème lorsqu'il essaya de repartir, les roues patinèrent pendant un certain temps ; il se laissa alors glisser en marche arrière dans Vitastígur jusqu'à un emplacement libre devant la blanchisserie.

Il était presque six heures. Un homme entre deux âges remontait la rue en courant. Il venait de Laugavegur. Il tenait à la main un sac plastique blanc plein à craquer qui ballottait au rythme de la course. L'homme s'arrêta brusquement juste après la blanchisserie, fit volte-face et disparut dans le renforcement. Tant d'inconnus disparaissent ainsi. Des gens que l'on ne s'attend jamais à revoir de sa vie.

Un air froid et vivifiant afflue par la fenêtre béante de la cuisine. Je repense involontairement aux spéculations d'Ármann sur les hauts et les bas de la température du globe ; dans un instant je me trouverai à égale distance des grands antagonistes (c'est plus ou moins comme ça qu'il les appelait, je crois) : le froid venant de la fenêtre et l'eau que je vais faire bouillir pour mon nescafé. Je remplis d'eau froide ma plus petite casserole et j'allume la plaque. J'ignore pourquoi je remplis cette casserole pour faire seulement une petite tasse de café. Regarder bouillir une petite quantité d'eau cause un certain malaise. Peut-être la peur, plus ou moins consciente, d'oublier la casserole sur la plaque brûlante : l'eau s'évaporerait et l'intérieur de la casserole noircirait.

Les dernières notes de *Lonely Fire* s'éteignent. Avant de rentrer dans la chambre pour répondre au message de Vigdis, je retourne le disque et je hausse un peu le son. Je me rends compte qu'il est maintenant un peu fort, et qu'en outre ce n'est pas à proprement parler de la musique douce, mais je me dis qu'après tout ce n'est pas une mauvaise chose que Bella sache que je suis de retour. Cela lui causera une grande satisfaction, s'il est vrai, comme Tómas me l'a rapporté tout à l'heure, qu'il lui est impossible d'imaginer meilleur voisin que moi.

Apparemment, je suis entouré de gens âgés. Bella doit approcher les quatre-vingts ans, Tómas en a peut-être soixante-cinq, et la petite maison à côté est habitée par un couple âgé et leur fils qui n'est plus tout jeune. La description de l'appartement que j'avais lue dans le journal immobilier n'était pas d'une honnêteté exemplaire –

particulièrement en ce qui concernait le nombre de mètres carrés et l'état des lieux – mais au moins un détail était tout à fait exact : le quartier était tranquille.

*Deuxième partie*

**L'ALLOCATION JOURNALIÈRE**

Je viens de commencer mon message à Vigdis quand on frappe à la porte. Je me lève, on frappe à nouveau, plus rapidement cette fois, ce qui m'incite à jeter un coup d'œil par la fenêtre du living avant d'ouvrir. Pendant que j'écarte légèrement le rideau, on frappe encore une fois, avec une telle vigueur que je prends soin de ne pas être vu en regardant par la fente étroite. Je vois alors devant la porte d'entrée un homme en anorak de nylon bleu, encapuchonné, probablement le même qui est déjà venu ce midi, selon le dire de Tómas. Il tient un sac de plastique blanc à la main, ce qui me confirme dans ce soupçon.

Il continue à frapper, les coups sont plus espacés mais plus forts, et je me risque à m'approcher un petit peu plus de la fenêtre dans l'espoir de voir son visage. À cet instant il recule de quelques pas en levant les yeux, comme s'il s'attendait à ce que je l'observe d'une fenêtre de l'étage. Je ne parviens pas à bien voir son visage à cause du capuchon, mais ses mouvements – sa façon de soulever son corps et de le laisser retomber à chaque pas, pour ainsi dire – provoquent un déclic.

Je l'ai reconnu.

Je referme précipitamment le rideau et recule de quelques pas.

Est-ce que c'est possible ? me dis-je à mi-voix. Lui ? Est-ce que c'est réellement possible ?

Selon mes derniers renseignements, confirmés par son père il y a quelques mois, Hávardur Knútsson était interné dans une institution suédoise et devait y rester pendant au moins trois ans. Et cela faisait seulement un an qu'il était dans ce que son père Knútur appelait ce "prétendu foyer".

Lui ? Est-ce que c'est réellement possible ? Je me répète cette question et je me refuse à y croire. C'est un peu comme si j'avais vu un revenant. L'idée m'effleure que Hávardur est mort dans cette institution et que son fantôme vient frapper exprès à la porte de tous ceux qui ne le laisseraient jamais entrer en chair et en os. Mais les coups assénés sur la porte sont trop réels pour que je puisse espérer une seconde qu'il s'agit seulement d'un spectre, qui s'évanouirait dès que j'ouvrirais la porte. J'essaie de me persuader que mon interprétation de ses gestes était une méprise, une illusion alarmiste ; que l'homme qui frappe à ma porte n'a rien à voir avec celui que j'ai cru reconnaître. Mais je n'arrive pas à me convaincre. Cette démarche particulière appartient à un seul homme au monde : c'est bel et bien Hávardur.

Il s'empare à nouveau de la poignée, frappe à plusieurs reprises et m'appelle par mon nom ; il ne fait aucun doute pour lui que je suis chez moi. Je crois deviner que son prochain geste sera de regarder par la fente de la boîte aux lettres, je décide donc de prendre les devants et de traverser la pièce sur la pointe des pieds pour me cacher dans les toilettes. Bien que, logiquement, il ne puisse pas me voir derrière les épais rideaux du living, je m'y sens complètement à découvert. En allant vers les toilettes, je vois la vapeur s'échapper de la casserole sur la cuisinière électrique : l'eau du nescafé commence à bouillir. Si Hávardur a regardé par la fenêtre de la cuisine à midi, il y a des chances pour qu'il le fasse aussi maintenant. Les coups ont cessé pour l'instant, cela peut signifier qu'il est parti, cela peut aussi signifier qu'il se trouve devant la cuisine et qu'il se demande comment faire pour passer par la fenêtre. La musique dont je viens d'augmenter le volume – un peu trop peut-être – n'a plus les sonorités agréables qu'elle avait tout à l'heure.

C'est sur une vitre qu'il frappe maintenant. Je n'ai nul besoin de me demander si c'est sur la fenêtre de la cuisine ou celle du living. S'il y a une chose dont je suis absolument certain, c'est que Hávardur est devant la fenêtre de la cuisine, qu'il a aperçu la casserole et se

demande tranquillement quelle décision prendre : rendre service à un vieux camarade en retirant la casserole de la plaque chauffante, ou bien en rester là et partir. À la seconde même où je me demande ce que je ferais à sa place, un bruit m'apprend qu'il est arrivé à la même conclusion que moi. Il vient de repousser la barre de verrouillage, il va donc essayer de forcer la fenêtre. Je ne fais ni une ni deux, je bondis de la porte des toilettes à celle de la chambre qui se trouve juste en face. Je sais que j'ai pris un risque, et il n'est pas exclu que Hávardur m'ait vu : de la moitié droite de la fenêtre de la cuisine on voit très bien le couloir entre les toilettes et la chambre. Je jette un coup d'œil aussi discret que possible dans l'encadrement de la porte pour voir s'il a réussi à entrer, ou si telle est réellement son intention.

Je le vois nettement maintenant, pour la première fois : il a retiré son capuchon et engagé sa tête dans l'ouverture de la fenêtre. Je remarque que sa chevelure est plus fournie que la dernière fois que je l'ai vu, il y a cinq ans. Il vient de saisir d'une main l'étagère au-dessus de l'évier, il va donc s'en servir comme d'un point d'appui pour hisser son corps à travers l'étroit encadrement. Je n'ose pas regarder davantage : il peut relever la tête à tout moment et je n'aurais pas le temps de reculer. De plus, il ne faut pas que je reste près de la porte. En évitant l'angle de vision de la fenêtre de la cuisine – sauf peut-être pendant une ou deux secondes – je m'éloigne progressivement de l'encadrement. Je m'arrête au milieu de la chambre, près du lit, et je tends l'oreille pour deviner ce qui se passe dans la cuisine. Je l'entends grogner sous l'effort, j' imagine qu'il s'est cogné contre un loquet, qu'il a déchiré son anorak ou son pantalon. Tout à coup il se met à jurer, il lance un “merde” et le reste est inaudible à cause de la musique.

Sans réfléchir, je m'agenouille et je pose la tête sur le plancher pour regarder sous le lit. J'en retire le coffre en bois qui contient les jouets de mon fils Halldór. Puis je m'étends de tout mon long sur le tapis moelleux, je me glisse sous le lit et je tire le drap jusqu'au sol pour me dissimuler du côté de l'entrée de la chambre, qui n'a pas de porte, et

aussi du côté de la fenêtre qui donne sur le jardin de derrière plongé dans l'obscurité.

Je n'arrive toujours pas à croire que Hávardur est en train de pénétrer dans ma cuisine. Il est en soi inouï qu'il ait le culot de venir me voir – et pourquoi diable justement aujourd'hui ? Je croyais que Hávardur Knútsson avait été évacué de ma vie : une fois de plus, j'apprends à mes dépens qu'il est absurde de croire quoi que ce soit dans la vie.

À travers le mur sonore de la guitare de Big Fun, j'entends quelque chose de lourd tomber par terre, deux bruits sourds suivis du claquement de la fenêtre qui se referme violemment. Je m'attends à ce qu'elle se casse, mais aucun bruit de verre brisé n'a suivi.

Le doute n'est plus permis, Hávardur est dans la place. Il est haletant, et il voit quelque chose – je n'ai aucune idée de ce que ça peut être – qui le fait s'écrier avec réprobation :

“Qu'est-ce que c'est que ce truc !”

Puis il entre dans le living, à ce qu'il me semble. Je n'ai pas vu ses chaussures quand je l'épiais par la fenêtre. Elles font un bruit de claquettes sur les lames du parquet. Si je connais bien le personnage, ce sont des souliers vernis effilés ; je crois bien que même l'hiver islandais ne pourrait avoir la moindre influence sur le goût de Hávardur Knútsson en matière de chaussures.

“Quel béton !” s'écrie-t-il avec indignation. Une seconde plus tard la musique a cessé. “Pas étonnant qu'Emil ne reste pas chez lui !”

Je répète mentalement ses paroles. Quel béton. Pas étonnant que je ne reste pas chez moi.

“Béton” est un des premiers mots qui viennent à l'esprit en relation avec Hávardur : le béton au sens littéral du terme. Je ne sais que penser de cette visite inattendue, ni à quoi je dois m'attendre. Mon dernier contact avec Hávardur remonte à cinq ans, dans la cuisine de Brooke Road, à Stoke Newington, lorsque je lui donnai quatre cents livres pour qu'il s'en aille. Qu'il parte le plus loin possible, pas

seulement hors de Londres, et qu'il aille de préférence dans un autre pays. Il demanda alors – avec un rictus qui devait beaucoup à deux ou trois pintes de Special Brew avant le déjeuner – si je pouvais lui donner quatre cents livres de plus, auquel cas je ne le reverrais plus jamais.

C'est ce que j'aurais dû faire. Bien qu'il soit impossible de faire confiance à Hávardur dans la plupart des cas, je pense qu'il aurait peut-être tenu cette promesse pour quatre cents livres. En tout cas, il a tenu parole pour ce qui se produirait dans le cas contraire.

Il revient dans la cuisine. Je n'entends plus l'eau bouillir, il a dû la retirer de la plaque. Je suppose qu'il a éteint la cuisinière, mais rien n'est moins sûr. Il est plus probable qu'il s'est contenté d'enlever la casserole.

“Hello ! crie Hávardur. Hello, Emil ?” Il est dans le living. Je l’entends pousser les bouteilles sur la table. Il en ouvre une, le whisky probablement. “Y a quelqu’un ?” appelle-t-il. J’entends le bruit sec du capuchon de bouteille qu’on descelle. Puis le bruit métallique lorsqu’on le dévisse. Ces sons me parviennent avec une grande netteté car ce n’est pas un véritable mur qui sépare la chambre du living, c’est une simple cloison à travers laquelle on entend presque tout.

“Pas mal”, dit-il.

Il est en train de renifler le goulot. J’attends qu’il boive une gorgée, je vais entendre le whisky quinze ans d’âge clapoter dans sa bouteille ; mais non, rien de la sorte. Au lieu de cela, il repose brutalement la bouteille sur la table, et quelques secondes plus tard ses semelles résonnent dans le couloir.

“Tu es là, Emil ?” dit-il, comme s’il savait parfaitement que je me suis caché et que j’attends le moment propice pour lui faire une surprise.

Je soulève le drap bleu d’un ou deux centimètres. Mon cœur cesse de battre quand je vois Hávardur s’arrêter entre la porte des toilettes et celle de la chambre. Je ne peux pas voir s’il regarde dans ma direction, mais je l’entends siffloter quelques notes, il doit hésiter sur la direction à prendre. Puis il devient silencieux, va dans les toilettes et s’arrête devant le lavabo, sans doute pour se regarder dans la glace.

“Il ne peut pas être bien loin, dit Hávardur à son reflet. Emil S. Halldórsson, le millionnaire.”

Comment diable sait-il que j'ai gagné à la loterie ? À qui a-t-il parlé ? Qui le lui a dit ? C'est pour ça qu'il est venu. Ça ne peut tout de même pas être une pure coïncidence, qu'il m'appelle "le millionnaire".

"Qu'est-ce que c'est que ça ?" s'étonne-t-il. Je l'entends dévisser un bouchon, c'est probablement mon after-shave, il se tapote les joues ou le cou. "*Après-rasage*", il prononce ces mots d'abord avec un accent français affecté, puis à l'anglaise. Et il repose le flacon violemment sur la table près du lavabo.

Je ne me trompais pas au sujet des chaussures. Elles sont semblables à celles qu'il portait il y a cinq ans ; des souliers vernis pointus qui ont visiblement fait beaucoup de chemin, peut-être les mêmes souliers qu'il avait achetés à notre arrivée à Londres, il y a cinq ans. Son pantalon, par contre, a l'air plutôt neuf : un pantalon de tergal gris foncé qui s'abaisse un peu sur les chaussures au moment où il ouvre sa braguette devant la cuvette. Je ne l'ai jamais vu porter un pantalon comme celui-là.

Il se remet à siffler pendant qu'il urine. Je tourne la tête et la presse contre le tapis avec toute la force que ma situation me permet.

L'air est irrespirable sous ce lit. Quand j'ai acheté cet appartement, j'ai fait poncer les murs qui étaient recouverts d'une sorte de crépi ; une fine poussière s'est alors déposée sur le tapis, et je crois bien qu'elle y est encore. J'ai l'impression que ma tête est en train de se remplir de cette poussière bien tassée, comme si j'avais besoin de ça en ce moment.

En levant un peu plus le drap, je vois que Håvardur n'a pas enlevé son anorak qui a tout l'air d'être déchiré juste au-dessus de la poche inférieure droite, peut-être à cause du passage forcé à travers la fenêtre. Lorsqu'il écarte le pan de l'anorak sur le côté – probablement pour le mettre à bonne distance du jet d'urine – je découvre qu'il porte un costume, et une chemise gris clair très bien assortie, je dois l'avouer. Je le soupçonne immédiatement de faire des achats à droite

et à gauche dans les magasins de Reykjavík, à crédit, et de compter sur moi – qu’il suppose plein aux as ces temps-ci – pour l’aider à payer les ardoises. Il arrête de siffler un court instant pour lâcher un pet et un soupir de satisfaction. Lorsqu’il reprend son sifflotement, je crois reconnaître la habanera de *Carmen*.

Il est clair qu’il a déjà ingurgité une bonne quantité de liquide. Il referme sa braguette et, sans se laver les mains, il agrippe le chambranle de la porte pour se ruer dans le couloir. Je ne me rappelle pas l’avoir jamais vu faire des mouvements aussi rapides ; il est donc sûrement pressé, et je conçois le faible espoir qu’il ne va pas s’éterniser ici, qu’il va peut-être se contenter de faire main basse sur quelques provisions et s’éclipser avant mon retour de la boutique ou de l’endroit où il pense que je suis allé momentanément. Cet espoir s’écroule aussitôt ; il s’arrête brusquement dans le couloir et fait son apparition dans la chambre – en sortant des toilettes il a certainement entrevu dans la chambre quelque chose qui a attiré son attention –, et il va directement vers mon ordinateur dans le coin de la chambre, au chevet de mon lit et par conséquent juste à côté de mes pieds.

Il s’assied devant l’ordinateur ; j’entends les craquements de ma vieille chaise en bois et le froissement de l’anorak en nylon. Je me tiens coi et ne me risque pas à lever le drap. Hávardur frappe une touche du clavier et se lève de la chaise, à ce qu’il me semble. Il enlève son anorak, le jette sur le lit et se rassied.

“« Ma chère Vigdis »”, lit-il sur l’écran, et il continue en baissant la voix : “« Me voici enfin revenu de Londres. Comment vas-tu ? Est-ce qu’il y a beaucoup de travail à l’hôtel ? L’autre jour tu m’as dit que tu devrais assister à une réunion aujourd’hui, c’est pourquoi je me contente de t’envoyer ce message. J’ai fait un excellent voyage. Je suis allé voir Jónas, qui était en fait jusqu’au cou dans ses examens. Et puis je suis allé à des concerts, au Vortex et au Pizza Express... » Au Pizza Express ! C’est cette fichue boîte de jazz où il essayait toujours de m’entraîner ! Quel pédé, cet Emil !”

Ce qu'il dit là n'est pas exact ; je me souviens de lui avoir proposé une fois de m'accompagner à un concert de jazz à Londres, mais c'était au Pizza on the Park, pas au Pizza Express. Il continue à lire :

“« Comme tu t'en doutes, je me suis fait une petite provision de musique et de livres et cetera... »” Hávardur s'arrête au milieu de ma lettre inachevée pour se demander qui est cette Vigdis. Puis il reprend sa lecture à voix basse, pousse un grognement de dédain et s'arrête à nouveau quand il bute sur l'expression “régler ses comptes avec soi-même”. Il la répète en ajoutant un point d'interrogation. “Qu'est-ce qu'il peut bien vouloir dire : régler ses comptes avec soi-même ?” Puis il ajoute, imitant la voix éraillée d'un vieillard ronchon : “Emil et Vigdis. C'est qui que tu baisses ces temps-ci, Emil ?” Il passe aussitôt au timbre hésitant d'un bambin qui ânonne un exercice de lecture : “Emil aime bien baiser Vigdis. Vigdis dit toujours oui quand Emil veut aller au lit. Elle veut qu'Emil soit content, et Emil est toujours content parce que Vigdis est gentille avec Emil. Mais le petit Emil est triste parce qu'il était à l'étranger, il n'y avait pas de Vigdis là-bas. Vigdis manque beaucoup à Emil, il lui a écrit une lettre.”

Comment se fait-il que je connaisse cet individu ? Rien dans ma vie ni dans ma personnalité ne peut expliquer pourquoi Hávardur et moi devions nous rencontrer. En entendant ce soliloque, je suis disposé à croire que les responsables de l'institution suédoise où il était relégué n'ont eu d'autre recours que de se débarrasser de lui, même s'il n'avait purgé qu'un tiers de sa peine. Je n'ai aucun mal à comprendre leur décision. Il est par contre impardonnable – si les choses se sont passées ainsi, contre toute probabilité – que ces responsables n'aient pas jugé bon de nous prévenir à temps, moi et d'autres personnes qui connaissent Hávardur, pour nous permettre de prendre des dispositions avant son retour en Islande.

Subitement la lettre à Vigdis perd tout son intérêt, il se lève et retourne dans le living. Je ne l'ai pas entendu reprendre son anorak. Dès que j'ai l'assurance qu'il est de l'autre côté de la cloison, je tends la main de sous le lit et je tâtonne jusqu'à ce que mes doigts

rencontrent le nylon. Je le lâche aussitôt, de peur de faire tomber l'anorak sur le plancher.

C'est au moment même où je me dis qu'il ne devrait pas tarder à partir que la vérité m'apparaît dans toute son évidence : il va m'attendre. Il vient de loin, il est manifestement au courant de l'argent que j'ai gagné, et il a l'intention de me faire regretter de ne pas avoir accepté son offre dans la cuisine de Brooke Road. Il savait parfaitement à l'époque que ces quatre cents livres étaient en ma possession – ou plutôt ces huit cents livres –, et il ne faisait pour lui aucun doute que j'aurais pu aisément m'en passer.

Il s'attaque au whisky. Je l'entends dévisser le bouchon et prendre un verre dans l'armoire. Il prend son temps pour choisir le bon verre, et il recommence à siffler la habanera. Le tintement me donne à croire que c'est un verre Iittala bleu-gris qu'il vient de choisir. Il y verse suffisamment d'alcool pour me confirmer qu'il ne va pas quitter les lieux dans quelques minutes. Sombre certitude renforcée par le pschitt d'une bière qu'on ouvre – si elle ne vient pas de son sac plastique, c'est la quatrième de mon pack – et le bruit de ses pas dans le living.

Je l'entends passer en revue les CD sur la table ; peu après s'élèvent les premières notes du *Mysterious Traveller* de Weather Report. Bien que je ne sois pas du tout d'humeur à rire, je ne peux m'empêcher de trouver amusant qu'il choisisse justement cette musique – c'est même un peu trop approprié.

“Qu'est-ce que c'est que ça !” s'exclame-t-il. C'est la musique qui le surprend ainsi, agréablement cette fois-ci. Il aime découvrir des choses étranges, cela lui permet de se sentir plus normal et lui donne plus de latitude pour se comporter comme il l'entend.

Ce que j'ai rapporté de mon voyage l'intéresse vivement, je l'entends lire les titres des vidéos et empiler les CD comme des cartes. Les rayures qu'il occasionne ainsi me font frémir.

“Mais où il est cet Emil ? dit-il. Ça colle pas de mettre de l'eau sur le feu et d'aller droit au bistrot ! Non, Emil, ça se fait pas.”

Je voudrais tant pouvoir lui répondre, mais il est exclu que je quitte ma cachette. Je ne suis pas revenu en Islande pour rencontrer Hávardur Knútsson.

Nous nous connaissions depuis moins d'un mois quand nous sommes partis ensemble pour Londres. Et c'est en réalité par pur hasard que Hávardur – que je ne connaissais pratiquement pas – m'a accompagné. Je venais de commencer à travailler dans une quincaillerie quand un ami de mon père, ancien footballeur professionnel et copropriétaire d'une savonnerie en Angleterre, me proposa d'habiter pendant un mois et demi dans un appartement qu'il possédait à Londres, je devais seulement m'occuper de quelques animaux qui s'y trouvaient : un chat, un lapin, un cobaye et un iguane d'un âge respectable, don d'un collègue footballeur mexicain. La fille de ce monsieur vivait dans la maison, qui se trouvait à Stoke Newington dans le nord de Londres, mais elle allait bientôt partir en voyage sur le continent ; quelqu'un devait donc prendre soin des animaux pendant son absence. La fille, Margrét Ósk – que l'on appelait toujours Ósk –, avait étudié le violon plusieurs années à Londres, je l'avais d'ailleurs vue jouer à Reykjavík dans un quintette à cordes quelques années auparavant. J'avais rencontré Örn, son père, quelques semaines seulement avant mon départ pour Londres avec Hávardur. Il était invité chez mes parents, et mon père avait insisté pour que nous nous rencontrions car nous étions l'un et l'autre grands amateurs de livres portant entre autres sur les désastres maritimes, l'alpinisme et les explorations, aussi étrange que cela puisse paraître maintenant. Nous nous étions très bien entendus et nous avions échangé une multitude de références bibliographiques sur nos sujets favoris. Quand il découvrit que je ne faisais rien de bien spécial à cette époque-là, il me proposa d'habiter dans sa maison de Londres

pendant l'absence de sa fille. Il voulait en outre me donner ce qu'il avait appelé – en plaisantant, je pense – une allocation journalière, pendant la durée du séjour. Il ajouta que je pouvais emmener quelqu'un avec moi, il paierait alors pour les deux.

Je n'examinai pas très longtemps une proposition aussi tentante, je crois même me souvenir que je lui ai téléphoné dès le lendemain pour lui rappeler sa promesse. Je comptais partir seul à l'origine, mais je parlai de ce voyage à mes collègues au travail et Hávardur manifesta un très vif intérêt, particulièrement après que j'eus laissé échapper que je pouvais emmener quelqu'un avec moi. J'avais fait sa connaissance au magasin, donc depuis peu de temps. Nous n'avions pas grand-chose en commun – ce dont je me réjouissais en fait – et cependant je trouvais un certain plaisir à parler avec lui, en particulier de musique et de goûts musicaux ; des sujets qu'il est bien entendu impossible de discuter de manière rationnelle. Il faut dire aussi qu'à cette époque-là j'étais plus réceptif envers les personnages excentriques, voire douteux, et Hávardur m'intriguait indéniablement à cet égard.

Je ne sais plus si je donnai tout de suite mon accord ou si je pris le temps de réfléchir à la question. Il vint avec moi à Londres, c'est ce qui importe. Il devait rester trois semaines seulement, or un mois entier s'était écoulé quand je le flanquai à la porte, n'ayant pas d'autre recours.

Il était devenu clair que le Hávardur avec qui je cohabitais à Stoke Newington n'était pas le Hávardur intéressant dont j'avais fait la connaissance à la quincaillerie. Et il ne fait aucun doute maintenant, cinq ans plus tard, que le Hávardur qui est passé à travers la fenêtre de ma cuisine il y a quelques minutes est pratiquement le même avec lequel j'ai habité dans la maison de Brooke Road. C'est ça qui m'effraie véritablement. Je ne sais pas quoi faire ; je m'apprêtais à passer un bon moment, j'étais revenu chez moi et j'allais écouter la musique que je venais d'acquérir, me détendre devant un bon verre et bavarder avec des amis (qui seraient eux aussi, je pense, très contents

de me revoir). Sans oublier que j'attends la visite d'une femme dont je suis clairement tombé amoureux.

Je décide de donner une demi-heure à Hávardur. Une heure maximum. Je n'ai aucunement l'intention de croupir plus longtemps sous ce lit ; j'ai déjà l'impression que ça commence à bétonner dans ma tête.

Le téléphone sonne et je ne me rappelle pas où je l'ai posé la dernière fois. L'appareil lui-même est sur la table de la cuisine, mais lorsque le combiné est ailleurs il est souvent difficile de repérer d'où vient la sonnerie, d'autant plus que l'appareil lui-même sonne également. J'entends Hávardur se lever, se cogner contre la table, je crois – le fait est que je suis angoissé par tous les sons qui accompagnent ses mouvements – et il finit par trouver le téléphone à la troisième sonnerie.

“Allô, dit-il. Oui, vous êtes bien chez Emil. Si, si. Non, il s'est juste absenté un instant, je crois qu'il est parti faire une course. Si, si, il est arrivé, je pense qu'il est allé acheter du lait pour le café, ou quelque chose comme ça. Moi ? Je m'appelle Hávardur.” Il ne dit rien pendant un moment, sans doute attentif à ce que dit son interlocuteur, puis il continue : “Je le lui dirai, je lui dirai que vous avez téléphoné. Non, je ne suis pas un camarade de classe, on a travaillé ensemble. Très bien, je le lui dirai. Si, si, il est arrivé il y a une demi-heure, peut-être une heure. Il va bientôt être de retour, sans aucun doute. Oui, d'accord, je le lui dirai.”

Il dit au revoir et raccroche.

C'est incroyable comme il est capable d'être avenant au téléphone. Ce n'est sans doute pas Gréta qui a appelé, elle ne lui aurait pas demandé s'il était un ancien camarade de classe ; c'était plus vraisemblablement maman. Ce que Hávardur confirme aussitôt :

“Maman chérie demande si son petit garçon est bien rentré.”

Je ne perçois aucun sarcasme dans sa voix, on dirait plutôt – aussi étrange que cela puisse paraître – qu’il trouve tout à fait naturel qu’une mère se tienne au courant des allées et venues de son fils.

Merci en tout cas de me faire savoir que c’était maman, me dis-je en aparté. Je me demande par la même occasion pourquoi diable on laisse les autres s’approcher au lieu de les maintenir à distance. On compatit avec un pauvre type qui est employé dans la même entreprise, on lui propose un séjour à l’étranger, avec le gîte et le couvert, et on n’a droit en échange qu’à de l’ingratitude et à de la grossièreté – à se faire littéralement marcher dessus. Il ne manque plus, pour que je ressente carrément sa présence physique, que Håvardur se couche sur mon lit, non pas pour y dormir, mais pour que les ressorts de cette ruine de canapé convertible puissent s’enfoncer dans mon dos.

Toute l’absurdité de ma situation me saute d’un coup aux yeux, et je continue à réfléchir sur les ennuis que l’on s’attire en faisant la connaissance de certaines personnes. On ne devrait pas laisser les gens s’immiscer ainsi. L’épisode d’Ármann Valur suffit amplement pour m’en convaincre : au lieu de m’en tenir à ce que j’avais l’intention de faire, je me suis apitoyé et j’ai bavardé avec lui (pour qu’il ne s’ennuie pas, bien entendu), à la suite de quoi je l’ai aimablement désencombré de son plateau et ses lunettes ont atterri chez moi : je sais maintenant que je ne pourrai jamais me débarrasser de lui.

Comme la vie serait agréable, en ce moment même, si les choses étaient comme elles devraient être, si cet individu ne se trouvait pas de l’autre côté de la cloison, cet individu qui est pour moi synonyme d’emmerdements et de catastrophes imminentes, ce taré incurable qui est entré chez moi par la fenêtre et a pris toutes ses aises dans mon living. Rien qu’en la mettant, il a réussi à avilir à mes oreilles la musique que j’ai ramenée de Londres.

Involontairement, j'en veux à mon voisin Tómas de m'avoir signalé que quelqu'un avait frappé à ma porte ; j'ai le sentiment que c'est en partie de sa faute si Hávardur est venu, d'abord à midi puis quelques heures plus tard, comme s'il savait précisément quand j'allais revenir. Qui sait si Tómas ne s'est pas renseigné sur l'heure de l'atterrissage, qu'il aura ensuite indiquée à Hávardur ? Quand j'y repense, son visage avait une expression singulière quand il me parlait du visiteur inconnu. Il est vrai que je ne le connais guère, ce voisin qui attend en ce moment chez lui le repas préparé par sa femme, et qui est à des lieues de soupçonner que je me suis assigné moi-même à résidence. Plus qu'à résidence : je me suis interné sous mon lit.

Hávardur a éteint la musique, je l'entends ouvrir le carton de cigarettes que j'ai acheté à l'aéroport. Après avoir été étrangement silencieux pendant quelques minutes, il pousse un juron en craquant une allumette : il s'est brûlé.

Je crois qu'après avoir réussi à allumer sa cigarette il s'est octroyé une bonne rasade de whisky ; il émet un "ah" profond, celui qui sort parfois quand une boisson forte vous brûle la gorge.

"Hinrik !" dit-il tout à coup, comme si ce nom avait jailli à l'improviste de son gosier.

J'essaie de me rappeler si je connais un quelconque Hinrik. Comme s'il répondait à mes pensées, Hávardur continue – de cette voix forte qui est la sienne quand il s'adresse à lui-même :

"Hinrik, *my friend* de Breidholt. Et si on l'appelait ?"

Je ne me rappelle aucun Hinrik de Breidholt, et rien d'étonnant à cela : le seul que j'aie jamais vu, parmi les connaissances de Hávardur, est le type qui travaillait avec nous à la quincaillerie, un maigrichon qui portait un tout autre nom. Un de ses bras était paralysé et sa tête était surmontée d'une épaisse tignasse brune manifestement destinée à cacher – sans aucun succès – une paire d'oreilles étrangement démesurées. Le fondement apparent de sa relation avec Hávardur était que celui-ci le défendait contre les

brimades de deux collègues plus âgés, et se réservait en retour le droit de le taquiner en ma présence.

Le soutien qu'il apportait à ce garçon compensait indéniablement, jusqu'à un certain point, les anomalies criantes que je remarquai d'emblée dans le comportement de Håvardur. Rien en revanche ne peut excuser l'idée que je le soupçonne de caresser dans sa tête en cet instant : il a l'intention d'inviter quelqu'un chez moi.

“Oui, bonjour madame, c'est moi, Håvardur, l'ami de Hinrik, vous vous souvenez...”

Il est dans la cuisine maintenant, je crois. “Il est rentré ? Je peux lui parler un instant ?” Et il ajoute vivement, avant que la femme ne lâche le combiné : “Oh, et puis merci de m'avoir permis d'utiliser les toilettes tout à l'heure, sans ça j'aurais peut-être pissé dans le taxi.”

Quelle qu'en soit la raison, je suis furieux d'entendre comment il parle à cette femme, je suis sur le point de m'extraire de sous le lit et de me jeter sur lui pour lui arracher le téléphone des mains. Mais je n'en fais rien, bien entendu. Je ne vois vraiment pas de quelle manière je pourrais lui faire quitter les lieux sans problème. En dehors du fait que, il faut bien l'avouer, ce type me fait peur. Ce qu'il a fait, ce qui l'a fait interner pour finir dans une institution, ou un foyer, en Suède suscite toujours en moi le même malaise, et j'admets volontiers que je n'ai pas une foi suffisante dans la médecine ou l'humanité en général pour imaginer qu'il soit possible de guérir un être aussi détraqué que Håvardur.

On m'a rapporté qu'il a été poursuivi pour agression aggravée envers une jeune fille peu de temps après son retour de Londres, puis soumis à un interrogatoire concernant une autre agression du même type, et relâché faute de preuves. Par contre, il y a environ un an et demi, après son arrivée en Suède, il a été condamné pour avoir agressé sexuellement une quinquagénaire au domicile de cette dernière, à Göteborg. Je ne connais pas les détails de cette histoire, j'ignore s'il y a eu viol ou tentative de viol ; je sais seulement que

moins on en sait sur Hávardur, moins on risque d'être entraîné dans des emmerdes. Ce n'est pas que je craigne qu'il porte la main sur moi, c'est tout simplement que l'expérience m'a démontré que rares sont les jours sans qu'il commette un méfait ou un autre.

Le jour de notre départ pour l'Angleterre, alors que nous étions encore à l'aéroport, Hávardur accusa la serveuse du bar d'avoir pris son paquet de cigarettes pendant qu'il était aux toilettes. Le résultat fut qu'on refusa de lui servir d'autres boissons et il dut, comme il dit, "se rabattre sur sa réserve détaxée". De plus, il acheta une seconde cartouche de cigarettes pour compenser la perte du paquet qui, ainsi que je tentai de le lui expliquer à plusieurs reprises, avait été escamoté par les jeunes Allemands qui occupaient une table voisine.

"Salut, Rikki, dit-il quand Hinrik est au bout du fil. De retour ? Oui, bien sûr que je suis de retour. Non, je sais. Je te raconterai ça plus tard, il faut qu'on se rencontre. Comment ? Oui, je suis venu aujourd'hui, comme ça, et tu n'étais pas là. Tu étais au travail ! Tu travailles maintenant ! Tu viens de rentrer, tu dis ? Et puis ? Tu joues ce soir ? Un nouveau groupe ? Ah bon ? Avec les mêmes, alors ? Elle m'a dit, ta femme, que tu jouais seulement le week-end maintenant. C'est vrai ? Ce soir ? Il faut que j'y aille. Onze heures ? Si tard que ça ? Et où ? Oui, où c'est ? OK, c'est bon. Écoute, tu sais ce qui m'est arrivé aujourd'hui ? J'étais dans un bar, dans Austurstraeti, et il y avait des connards qui me sont tombés dessus pour me faire les poches, et alors qu'est-ce que tu crois que j'ai fait ? Parti ? Non, Hinrik, je me barre pas quand on me cherche. Je suis sorti du bar avec onze billets de mille, et en les laissant tous sur le carreau, ces petits messieurs. Onze mille couronnes, qu'il y a laissées. Comment ça, stupide ? Mais non, Rikki, ça fait seulement partie de la démerde ordinaire. J'accepte pas les conneries des gens, leur argent à la rigueur. Mais dis-moi, est-ce que tu connaîtrais par hasard un type qui s'appelle, attends une seconde, comment il s'appelle déjà, Gísli quelque chose..."

Il entre précipitamment dans la chambre, arrache son anorak du lit

et se laisse tomber sur la chaise devant l'ordinateur.

“Zut alors, je viens de m'apercevoir que j'ai pas son permis de conduire, je le lui ai laissé, à ce pauvre con”, dit-il au téléphone en projetant ses jambes sur le lit. Les ressorts fatigués se mettent à grincer, c'est comme si un éléphant s'était assis sur le bord du lit.

“En tout cas c'était un Norvégien de mes deux. Gísli quelque chose, Nor quelque chose. À moitié norvégien, à tous les coups. À moitié humain seulement, quoi. Qu'est-ce que tu dis ? Où je *suis* ? Je suis chez un vieil ami à moi, Emil. Tu te souviens, c'est avec lui que je suis allé en Angleterre : Emil Halldórsson. Il est un peu chochette sur les bords, mais sympa quand même, acceptable, quoi. Si tu voyais toute la musique qu'il a chez lui, tu y trouverais sûrement quelque chose pour toi. Plein de trucs bizarres, un béton pas possible quand je suis arrivé, y a qu'en enfer qu'on joue des choses comme ça. Viens donc ici jeter un œil, c'est dans Grettisgata, plutôt vers le haut. Oui, pourquoi pas ? J'étais persuadé que tu étais chez toi tout à l'heure, je croyais que tu jouais le soir et que tu glandais chez toi dans la journée. Hein ? Non, non, je suis seul en ce moment, je ne sais pas ce qui est arrivé à Emil. Je viens juste d'arriver, il avait mis de l'eau à bouillir, donc il ne doit pas être bien loin. Oui, pourquoi pas ? Tu viens ce soir ? Avant d'aller jouer ? Bonne idée de boire un coup juste avant, non ?”

Il indique à Hinrik le numéro de ma maison et lui dit au revoir en anglais. Il retire ses jambes, donne un violent coup de pied au lit qui tremble et chancelle, puis il bondit de la chaise. Je m'attends presque à être écrasé d'une seconde à l'autre, quand il se jettera sur le lit et le fracassera. Il s'en abstient et sort de la chambre. Je l'ai entendu emporter son anorak et, après un moment passé dans l'expectative, un vacarme tonitruant déferle subitement des haut-parleurs : il a mis du rock, et à fond. Il se dépêche de baisser le son. La musique disparaît un bref instant, puis le volume remonte sensiblement. Ce que Hávardur écoute ainsi, c'est Elvis Presley : *Hound Dog*.

Il m'a traité de chochette. Et il a invité un de ses amis chez moi, un musicien ringard de Breidholt.

C'est comme si Hávardur savait que je suis dans la pièce voisine et s'amusait à remuer le couteau dans les plaies qu'il m'a déjà infligées – autrefois comme aujourd'hui –, lorsque tout à coup il se met à entonner avec Elvis :

*“You ain’t never caught a rabbit and you ain’t no friend of mine<sup>[3]</sup>.”*

L'allocution journalière que Örn, l'ami de papa, nous donnait pour garder la maison et les animaux aurait suffi à assurer le boire et le manger pour tous les deux si nous n'avions pas dépensé sans compter pendant les premiers jours à Londres ; j'accumulais les livres et les disques, tandis que Hávardur s'achetait vêtements et chaussures (celles qu'il porte en ce moment, me semble-t-il) ainsi qu'un ukulélé aussi splendide que coûteux. Je n'étais pas avec lui quand il s'égara dans Denmark Street où il fit l'acquisition de cette guitare hawaïenne – j'étais probablement non loin de là, en train de feuilleter des livres chez Waterstone's – mais j'étais présent lorsqu'il essaya de jouer de cet instrument, je crois bien pour la première et la dernière fois. Pour une raison ou pour une autre, il avait décidé qu'il était particulièrement approprié de jouer de l'ukulélé pour l'iguane, il avait même parlé d'une certaine "ambiance Galapagos", mais les sons qu'il en arracha furent aussi déchirants que le sort du grand lézard vert mexicain trois semaines plus tard.

En dépit de notre empressement à dépenser l'argent alloué par Örn, nous n'étions pas du tout sur la paille. Hávardur disposait de son dernier salaire de la quincaillerie, et je possédais une somme coquette que j'avais compté utiliser à Reykjavík pour l'achat d'une voiture. Hávardur réussit cependant à dépenser tout son argent – ainsi qu'une partie du mien – en découvrant pendant sa dernière semaine à Londres que par le truchement de certains bureaux – que je croyais être des imprimeries ou quelque chose d'approchant en raison des enseignes affichant *Bookmakers* – il était possible de parier, entre

autres, sur des chevaux ou des chiens. Je fus assez innocent pour lui prêter deux cents livres après que des lévriers eurent détalé avec son dernier penny, et deux jours plus tard il me demandait quatre cents livres, en plus des quatre cents que je lui donnais pour qu'il débarrasse le plancher.

Ce n'était pas à cause de l'argent que je lui demandais – lui ordonnais, en fait – de déguerpier. L'argent que l'on perd fait partie de ces choses qu'il est toujours possible de retrouver plus tard.

Il n'a manifestement pas la patience d'écouter jusqu'à la fin une chanson aussi courte que *Hound Dog*. Dès les premières notes du solo de la guitare il éteint la musique et va, je crois, se reverser du whisky dans la cuisine. Après quoi il consacre plusieurs minutes au choix d'une nouvelle musique, en sifflotant un air complètement faux ; comme je n'ai à vrai dire rien d'autre à faire, j'essaie de deviner, en me basant sur ce sifflotement, quel genre de musique il envisage maintenant d'écouter. Je croise les doigts dans l'espoir qu'il ne touchera pas à la platine vinyle. J'entends encore le son abominable que fit l'aiguille du phono de Brooke Road lorsqu'il la retira de l'impeccable vinyle des *Pêcheurs de perles* de Bizet qui appartenait à Ósk, la fille de Örn.

Après quelques mesures de *Computerwelt* de Kraftwerk, le téléphone sonne et Hávardur baisse le son des Allemands énigmatiques avant de répondre.

“Vous êtes bien chez Emil, répond-il comme s'il assurait le rôle de mon secrétaire. Emil ? Non, il n'est pas... Ármann ? Ármann Valur ? Des lunettes ? Il vient de téléphoner ? Il y a un instant ? Ben, il a dû s'absenter un moment, je pense qu'il va revenir sous peu. Si, si, on sera là. Non, pas besoin de sonner. Comment ? Oui, c'est là. C'est en retrait, un jardin avec une clôture blanche, c'est au fond. Dans une demi-heure ? Un quart d'heure ? Les lunettes ? Une seconde, je vais voir.”

Je l'entends écarter les CD sur la table ; puis il augmente le volume de l'ampli et va aussitôt après dans le couloir, près de la porte de la

chambre, sans doute pour s'éloigner de la musique.

“Allô, oui, il y a des lunettes sur la table, elles sont... oui, c'est ça. Plutôt épais, oui. OK, à tout à l'heure donc.”

Il éteint le téléphone, pénètre dans la salle de bains et imite le rythme de la batterie – ou plutôt de la boîte à rythmes – qui résonne dans le living. Je lève imperceptiblement le drap. Bien que je ne voie pas s'il a une cigarette à la main, je sens une légère odeur de fumée. Il reste immobile un moment ; il semble tendre le cou vers le miroir au-dessus du lavabo ; pendant quelques instants, il tape du pied sur le sol, mais le rythme n'est pas celui de la musique.

Bien qu'il soit chez moi depuis vingt minutes ou une demi-heure, je ressens toujours le même sentiment d'étrangeté ; je n'arrive pas à y croire, je me dis que c'est probablement un cauchemar. Probablement, oui, mais sans plus. Si peu probablement, en fait, que c'en est impossible. Autrement dit, c'est bel et bien la réalité. C'est la réalité avec un article défini ; je n'ai jamais connu de réalité aussi définie.

Ce que Håvardur va faire maintenant va donner à la réalité – du moins à la réalité que je perçois dans l'espace des deux mètres et demi qui nous séparent – une signification encore plus intense, bien que j'ignore si la réalité peut vraiment avoir une quelconque signification. En levant le drap un tout petit peu plus, je le vois enlever sa veste, poser sa cigarette allumée sur le rebord du lavabo et commencer à défaire sa ceinture. Ensuite il laisse tomber son pantalon, lève sa chemise et baisse son slip blanc. Je ne vois pas son visage – il faudrait pour cela que je me risque à lever le drap plus haut – mais j'ai en revanche une vue de profil de son pénis (si tant est qu'il soit possible de parler du profil d'un pénis) : plutôt épais sans être vraiment gros, mais étrangement basané comme s'il avait pris des bains de soleil séparément. Håvardur le soulève, le sort et l'agite de haut en bas jusqu'à ce qu'il commence à raidir. Les battements de mon cœur s'accélérent. J'ai l'impression de commettre une indiscretion, mais je

sais par ailleurs que si je laisse retomber le drap Hávardur risque de le remarquer. Je me trouve donc plus ou moins contraint à regarder. Lorsque le membre commence à se dresser, Hávardur cesse aussitôt de jouer avec, laisse retomber sa chemise et tourne le dos à la porte pour lever le couvercle des wc. Avant qu'il ne s'assoie, je suis frappé par la pâleur des jambes, qui contraste de façon notable avec le hâle du pénis.

Pendant qu'il s'assied, j'en profite pour ramener doucement le drap au niveau du tapis. Je pourrais voir son visage, maintenant qu'il occupe le siège des toilettes, mais il y a aussi un risque accru que son regard s'oriente vers l'intérieur de la chambre ; de plus, ce que j'ai aperçu de sa vie privée me suffit amplement, du moins pour l'instant.

Impossible bien entendu d'échapper aux sons qui accompagnent son activité. Bien que les choses se passent sans encombre, il prend tout son temps, et on est arrivé au milieu du morceau suivant quand j'entends Hávardur se lever et tirer la chasse. C'est alors que, tout à coup, commence à me parvenir l'odeur des wc ; quand elle s'intensifie – je suis tenté de dire de manière inquiétante – je me souviens de cette phrase lue dans *Herzog* : “*Do you think I could give myself to a man whose shit smells like that ?*”<sup>[4]</sup>

Alors que Hávardur se reculotte tranquillement, je ressens une démangeaison soudaine dans le nez, il est clair que je vais devoir éternuer tôt ou tard. Je prie Dieu de faire en sorte que Hávardur ouvre le robinet ou fasse quelque chose de bruyant ; ma prière semble avoir été entendue, car une seconde plus tard une trombe d'eau s'échappe du robinet. J'enfouis mon visage dans mes mains et j'étouffe l'éternuement de mon mieux. Je m'attends, avec quelque anxiété, à ce que Hávardur ferme le robinet et vienne inspecter la chambre. Rien : l'eau continue à couler dans le lavabo et j'entends Hávardur pousser de profonds soupirs ; des soupirs qui deviennent très vite un halètement saccadé. En soulevant le drap d'un centimètre ou deux – suffisamment pour voir Hávardur jusqu'à la taille – je découvre qu'il presse les cuisses contre le lavabo et que sa main droite

va et vient de bas en haut : il est en train de se masturber. Non content de souiller mon lavabo, il faut qu'il y mêle le nom de Vigdis ; il l'appelle entre deux halètements, lui demande de "venir ici", il va lui montrer quelque chose, il faut qu'elle se penche, et tout d'un coup – comme s'il n'avait pas lui-même prévu la chose – il éjacule ; il se redresse et se presse encore plus fort contre le lavabo. Comparé aux grognements de tout à l'heure, le son qui accompagne son éjaculation est un peu étranglé, comme si l'orgasme l'avait déçu ; comme si Vigdis n'avait pas fait ce qu'il lui disait.

Je refuse d'imaginer comment il va nettoyer le théâtre de sa performance, à supposer qu'il le fasse. Je couche ma joue contre le tapis et je ferme les yeux ; j'ai l'impression d'avoir moi aussi fourni un gros effort. L'eau continue à couler dans le lavabo. Quand il ferme finalement le robinet, Hávardur va dans le living et remet le premier air du disque. Presque aussitôt il se met à chanter – parler, plus exactement – pour accompagner la musique de la chaîne hi-fi :

*"Interpol und Deutsche Bank. FBI und Scotland Yard<sup>[5]</sup>."*

Je l'entends remplir un verre et craquer une allumette. Il continue de débiter les paroles de la chanson :

*"Nummern... Zahlen... Handel... Leute<sup>[6]</sup>."*

Lorsque Hávardur se porte un toast en espagnol – il se félicite sans doute de son exploit dans la salle de bains –, cela me rappelle un petit bar espagnol dans une ruelle qui donnait sur Oxford Street. C'était le jour où il acheta son ukulélé. Je m'en souviens très bien, car c'est pratiquement la seule fois que j'ai pu avoir une conversation sensée avec Hávardur. Il me parla de ses parents qui avaient un sérieux problème de boisson. Ils avaient estimé qu'ils n'étaient pas capables de s'occuper de leur petit garçon, si bien que celui-ci fut élevé tant bien que mal par sa grand-mère qui habitait la maison voisine. Ce retour sur le passé me donna l'impression d'avoir affaire à un individu sensible et sincère ; je suppose maintenant qu'il avait dû se sentir particulièrement bien dans sa peau ce jour-là, et éprouver une réelle gratitude de se trouver, en ma compagnie, dans un pays étranger. Il m'expliqua, je ne me souviens plus en quels termes exactement, qu'en Islande les gens ne le comprenaient pas – il avait parfois l'impression de ne pas vivre dans le même monde que la majorité des Islandais –, et il ajouta aussitôt que c'était un vrai plaisir d'être en Angleterre et d'y parler une langue que personne ne comprenait.

Personne sauf moi, bien entendu.

Je lui répondis que je comprenais ce qu'il voulait dire et, comme nous riions à l'idée que s'il se mettait à parler anglais en Islande il se trouverait peut-être quelqu'un pour le comprendre, je voyais en lui un compagnon agréable qui désirait profiter au maximum de son séjour à Londres.

Par la suite – dès le lendemain en fait – ce fut comme si quelque chose s’était détraqué dans la vie émotionnelle et intellectuelle de Hávardur, qui s’éloigna chaque jour davantage du comportement équilibré qui avait semblé être le sien cet après-midi-là. Il est sans doute paradoxal de parler d’équilibre mental au sujet de quelqu’un qui, à peine arrivé dans un pays étranger, dépense une bonne partie de son argent pour acheter un instrument de musique dont il ignorait jusqu’à l’existence auparavant ; mais si l’on prend en considération sa façon d’agir pendant le reste de son séjour à Londres, c’était assurément avec un homme relativement sain d’esprit que je bavardais dans ce bar sympathique. Même si ce fut là qu’il décida de s’appeler Howard tant qu’il serait en Angleterre et qu’il me présenterait dorénavant sous le nom d’Email. Emil était un nom trop Scandinave pour les îles Britanniques.

C’est aussi dans ce bar espagnol que Hávardur expliqua à deux employés de banque autochtones les raisons de notre présence dans leur pays. Il venait de me raconter son enfance et, lorsqu’il sortit son instrument neuf pour l’examiner, les deux hommes assis à la table voisine voulurent absolument savoir quel type de guitare cela pouvait être. L’un d’eux pensait que c’était un jouet, et Hávardur lui dit que c’était un ukulélé ; ni l’un ni l’autre n’en avait jamais entendu parler. La bière et le brandy espagnol recommandé par le garçon nous avaient rendus loquaces, et nous étions plus que disposés à bavarder avec ces types en costume-cravate. Hávardur n’en savait pas plus sur l’ukulélé que ce que le commerçant lui avait dit, que c’était une guitare spéciale à Hawaï mais originaire du Portugal ; lorsqu’il leur apprit qu’Elvis tenait à la main une guitare similaire sur la pochette de son album *Blue Hawaiï*, les deux Anglais s’en souvinrent et trouvèrent ça formidable. Puis ils voulurent savoir d’où nous venions, de Hollande ou d’Allemagne peut-être ? Leur intérêt ne faiblit pas quand ils surent que nous venions d’Islande, ils voulurent savoir ce que nous faisions à Londres puisque nous n’étions pas des touristes ordinaires, ainsi que Hávardur l’avait précisé.

“*We are taking care of some animals*<sup>[7]</sup>”, dit-il, et la curiosité des employés de banque redoubla. Il leur parla alors des animaux : il y avait le chat Ratty, nommé ainsi quand il était chaton par Örn qui trouvait qu’il ressemblait plus à un rat qu’à un chat ; le cobaye albinos Moby, qui devait ce nom respectable à la baleine blanche du livre favori de son propriétaire ; le lapin Dick arriva dans la maison un jour après Moby, il parut donc logique de lui donner ce nom (même si c’était une femelle) ; et pour couronner la ménagerie : l’iguane Achab, lézard préhistorique âgé de dix-neuf ans, doyen des animaux de la planète et ainsi de suite. Appelé Achab en raison de la profondeur de son regard qui rappelait à Örn celui du capitaine du *Pequod*, il possédait à coup sûr la même sagesse, et la même expérience.

Örn nous avait raconté tout cela le jour de notre arrivée pendant la demi-heure que dura notre rencontre. Il nous avait montré l’appartement, donné des indications sommaires sur le fonctionnement des appareils domestiques et fixé les limites dans lesquelles nous pouvions faire comme chez nous. Puis il s’était précipité à l’aéroport, dans un avion en partance pour l’Amérique du Sud où il allait passer tout l’été pour ses affaires.

“*You are some noble Icelanders*<sup>[8]</sup>” C’est ce qu’avait dit, je crois, un des deux employés de banque, avec une gentille ironie qui ne m’avait pas échappé et ne m’avait pas du tout vexé, car elle était tout à fait compréhensible. Je trouverais moi-même assez comique de rencontrer à Reykjavík deux étrangers qui seraient venus en Islande dans le seul but de donner à manger à des chats, hamsters et autres perroquets.

Avant de partir, les Anglais voulurent savoir comment nous nous appelions. Le nouveau nom de Hávardur ne les surprit pas outre mesure – ils semblaient trouver normal qu’un Islandais porte un nom anglais – mais quand ils entendirent Hávardur prononcer le mien ils demandèrent, interloqués, si je m’appelais réellement Email. Ayant réussi à les persuader que c’était la vérité, nous étions très satisfaits de nous quand les employés de banque eurent quitté le bar.

Je me sentais à l'aise ce soir-là, et le séjour à Brooke Road s'annonçait bien dans mon esprit quand nous prîmes le dernier bus numéro soixante-treize pour rentrer à Stoke Newington. Cela ne devait pas durer longtemps. Je crois que mes premiers doutes naquirent quand je me réveillai le lendemain juste avant midi, un peu fatigué des libations de la veille. Hávardur avait déjà avalé deux ou trois Spécial Brew pour se mettre en forme et m'annonça, très fier de lui, qu'il avait versé de la bière dans l'écuelle de Ratty.

Le fait que j'ai été spectateur, ou du moins auditeur, de l'activité intime de Hávardur, ou qui pour être plus exact aurait été intime s'il avait fermé la porte derrière lui, rend encore plus problématique ma sortie de sous le lit. Hávardur a beau être du genre à ne rien cacher, généralement parlant, et à n'avoir aucune pudeur quant à ses instincts, je ne peux pas apparaître tout à coup dans le living, ce serait tout simplement avouer que je l'ai regardé quand il déféquait et, pire encore, quand il se masturbait. Le plus embarrassant, c'est qu'il a utilisé Vigdis, en la nommant à voix haute, pour s'exciter au-dessus du lavabo. Je n'ai pas seulement été témoin de sa plus secrète intimité, j'ai également confirmé ce qu'il disait à son copain de Breidholt : je suis "un peu chochette".

Bref, c'est moi le coupable, en admettant qu'on puisse parler de culpabilité dans le contexte de ce qui vient de se passer ici. Quels que soient les délits commis par Hávardur dans le passé – leur nombre n'est certainement pas négligeable –, son entrée dans mon appartement (s'il est possible d'utiliser ce terme) est loin de constituer un acte criminel. Et éteindre une plaque de cuisinière laissée allumée par un vieux camarade qui n'est manifestement pas chez lui peut même être considéré comme une bonne action.

On frappe à la porte. La musique a été changée encore une fois ; maintenant c'est un disque de l'étagère du bas, un CD de King Tubby que j'ai acheté à Londres il y a cinq ans. Hávardur est dans la cuisine, je l'entends se verser encore une bière. Je crois savoir qui attend dans le froid devant la porte, et je me dis que cette fois il est inutile de

compter sur la Providence. Hávardur va demander à Ármann d'entrer et celui-ci ne se fera pas prier. Il frappe encore une fois et Hávardur va lui ouvrir.

“Bonsoir”, dit le nouveau maître des lieux.

Je n'entends pas la réponse du visiteur, mais Hávardur lui dit de bien vouloir entrer, il va chercher les lunettes dans le living. J'entends la voix d'Ármann qui crie, alors que ce n'est pas nécessaire, car la musique n'est pas si bruyante que ça :

“Il n'est pas revenu, Emil ?

— Non”, répond Hávardur. Je l'entends remuer quelque chose sur la table du living. “Un instant, ajoute-t-il en éteignant la musique. Tu ne veux pas attendre un peu, jusqu'à ce qu'il revienne ?

— Ma foi, je ne sais pas, dit Ármann, comme s'il avait quelque chose d'important à faire chez lui, et devait réfléchir avant d'accepter.

— Prends donc un siège, dit Hávardur. Tu prendras bien une bière, par exemple ?”

La porte d'entrée se referme et j'entends Ármann retirer ses chaussures.

“Une bière, pourquoi pas ?”

Je ne peux certainement pas prétendre que cela m'enchanté qu'Ármann Valur soit sur le point de prendre un verre dans mon living, mais je suis par ailleurs soulagé que ce soit lui le visiteur, et non pas cet ami que Hávardur a invité expressément. Tout en sachant parfaitement que celui-là va venir plus tard, c'est juste une question de temps. De même que le moment où Gréta téléphonera, ou Vigdis ou Saebjörn, ou Jaime.

“Je t'apporte une bière, alors ? dit Hávardur. Je suis sûr qu'il en reste une.

— Il n'aurait pas du vin rouge, par hasard ?” demande Ármann.

Mes yeux se ferment intérieurement, et je fais un signe de croix intérieurement. Non content de se faire offrir à boire, il faut aussi qu'il fasse le difficile sur le choix des boissons.

“Je ne crois pas, dit Hávardur. J’ai l’impression qu’il n’a acheté que de la bière dans le magasin hors taxes, et du whisky bien sûr et... quoi d’autre ? Du Martini. Ah oui, il y a aussi cette belle bouteille de cognac, du Rémy Martini par-dessus le marché.

— Rémy Martin”, corrige Ármann, en roulant les *r* d’une manière si caricaturale que Hávardur ne peut s’empêcher de le taquiner. Je ne pensais pas qu’il l’aurait remarqué.

“Oui, c’est tout à fait exact !” dit-il. Il se met alors à imiter la prononciation d’Ármann, sans trop se moquer cependant. “Tu veux du cognac, alors ?

— Un petit verre, oui, volontiers. Je dois dire que je suis un peu pressé, mais je vais l’attendre un instant, j’aimerais bien le remercier d’avoir sauvé mes lunettes.”

Je ne peux m’empêcher de sourire. Quelle raison Ármann a-t-il d’être pressé ? Est-ce que je mérite réellement des compliments pour avoir gâché son retour ?

“Au fait, je n’y avais pas pensé, mais je devrais peut-être faire du café ?” On dirait que Hávardur s’est transformé en un clin d’œil en ménagère accomplie. “La question est de savoir s’il y en a chez notre ami Emil.

— Pardon ?” demande Ármann. Hávardur répète qu’il va faire du café pour accompagner le cognac.

Je n’entends pas Ármann refuser le café ; j’essaie de deviner ce qu’il est en train de faire, mais je n’entends pas un son. Hávardur, par contre, a commencé à chercher le café dans les placards ; au moment même où je me souviens d’en avoir acheté juste avant mon départ, Hávardur le trouve et l’annonce à Ármann.

“Sers-toi sans demander, hein, pour le cognac”, dit-il. Ce que je perçois de la réponse d’Ármann m’apprend qu’il est maintenant dans la cuisine.

“Il faut des verres convenables pour boire cet alcool, non ? Est-ce que tu sais si Emil possède des verres à cognac ?

— Je ne sais pas. Moi, c'est le whisky", dit Hávardur. Je l'entends ouvrir le robinet et commencer à préparer le café. "Il a sûrement des choses comme ça, c'est un homme raffiné, notre ami Emil."

Quelqu'un ouvre la bouteille de Rémy Martin.

"Et il est juste parti faire un tour, comme ça ? demande Ármann.

— Sans doute, il n'était pas là quand je suis arrivé. Et il n'a pas dû aller bien loin, il y avait de l'eau en train de bouillir sur la cuisinière.

— Et la porte était ouverte ?

— Non, pas vraiment, la porte était fermée, j'ai été obligé de passer par la fenêtre, je pouvais pas laisser l'eau bouillir comme ça.

— C'est vraiment curieux", dit Ármann. Je l'entends se verser à boire, ils ont certainement trouvé les verres à cognac que je range dans le placard du bas.

"Comment est-ce que vous vous connaissez ? demande Hávardur.

— Nous ne nous connaissons pas très bien. Cela se résume au fait que j'étais assis à côté de lui dans l'avion de Londres aujourd'hui. Ou bien lui à côté de moi.

— Vous ne voyagiez pas ensemble, alors ?

— C'est-à-dire que nous étions ensemble dans l'avion. Moi à côté de lui et lui à côté de moi.

— Et quand est-ce qu'il a téléphoné ?

— Ça ne fait pas plus de... voyons... disons trois quarts d'heure, une heure. Probablement dès qu'il est arrivé. Il a seulement laissé un message sur mon répondeur, je n'étais pas encore rentré. Je croyais, évidemment, que mes lunettes étaient restées dans l'avion, et je suis resté à l'aéroport plus longtemps que prévu."

Hávardur propose à Ármann d'attendre le café dans le living, ça va demander un certain temps.

"C'est quoi ton métier ? demande-t-il de but en blanc une fois qu'ils sont assis.

— Disons que je m'occupe plus ou moins de linguistique", répond Ármann.

Je suis sûr qu'il est tout à fait disposé à orienter la discussion sur ce sujet en buvant son verre, mais il semble bien que Hávardur ne va pas lui en donner l'occasion, du moins pas pour le moment.

“Hé, si on mettait un peu de musique ? C'est pas la musique qui manque chez le *señor* Emilio.”

Je n'entends pas Ármann répondre à cette question, j'imagine qu'il préfère le silence à tout ce que son hôte est susceptible de lui faire entendre. De fait, le silence règne pendant une minute, puis Ármann pose une question :

“Comment t'appelles-tu, déjà ? Je crois avoir oublié de te le demander.”

Hávardur répond et enchaîne allègrement : “Un peu de classique ? Et si on mettait un peu de classique en route, hein ?”

La réponse d'Ármann me parvient trop indistinctement, mais il hausse la voix pour demander : “Tu t'appelles donc Hávardur ? C'est bien ça ?

— Mon nom est Hávardur. Hávardur Knútsson.

— Ah oui ? Knútsson ? C'est un nom intéressant.”

Je me souviens qu'Ármann a gratifié mon nom d'une bénédiction similaire. Hávardur est probablement occupé à sélectionner un disque ou à le placer dans l'appareil, car je ne l'entends plus du tout. Tout à coup, il propose à Ármann un cigare – un des cigares que je viens d'acheter dans la zone hors taxes, sans aucun doute. Je me demande si le moment n'est pas venu pour Ármann de proposer un Opal à son nouvel ami. Non, je suppose qu'il a fini le paquet qu'il avait dans l'avion et qu'il n'a pas pu se réapprovisionner dans le magasin hors taxes, à cause de la disparition de ses lunettes.

Il décline l'offre ; il a arrêté de fumer depuis longtemps.

La machine à café se fait entendre. Je rage intérieurement de ne pas pouvoir profiter des bonnes choses dont ils se régalaient de l'autre côté. Quand la musique démarre – un morceau classique que je ne

reconnais pas tout de suite – j’entends Hávardur entrer dans la cuisine en lançant à Ármann :

“C’est du Mozart, pas vrai ? J’ai choisi un de ces disques marqués Deutsche Grammophon. C’est bien ce bon vieux Mozart ?

— Non, cher ami”, répond Ármann. Il hausse la voix pour que Hávardur puisse l’entendre de la cuisine. “Ce n’est pas Mozart.” Il est possible qu’il ait tendu la main vers le boîtier du CD ; mais ce qu’il dit ensuite donne à croire qu’il a quelque savoir en matière de musique, contrairement à ce que j’avais pensé dans l’avion. “C’est Mahler. C’est d’ailleurs une œuvre assez remarquable, composée par Mahler à l’âge de seize ans. Pratiquement la seule œuvre de musique de chambre de Mahler qui soit parvenue jusqu’à nous.

— *Jawohl*, commente Hávardur, surtout pour lui-même. De la musique de chambre, ouais.” Le voici tout à coup dans le couloir. “Tu reprendras bien une petite goutte de cognac ?” demande-t-il. Une fois de plus, je suis surpris par le vernis de politesse et de savoir-vivre dont il use parfois pour dissimuler sa vraie nature.

“Par ici la goutte, par ici”, mugit Ármann, qui commence à accuser l’effet de l’alcool et semble prêt à toute éventualité.

Je me sens emporté par une nouvelle vague de désespoir et tenaillé par l’éternelle question : qu’est-ce que j’ai fait pour mériter ça ? La première explication qui me vient à l’esprit est que je suis en train d’expié la chance injustifiée que j’ai eue de gagner un million à la loterie, ainsi que ma décision insensée de gaspiller un bon quart de cette somme en allant à l’étranger acheter des livres, des disques et des vidéos, au lieu d’investir cet argent dans quelque chose de raisonnable et de constructif ; quelque chose de concret, pas quelque chose qui vous entre dans le crâne et ne va pas plus loin.

Quelqu’un baisse légèrement le volume de cette musique chargée d’émotion – je me souviens maintenant, grâce à Ármann, qu’il s’agit du *Quatuor pour piano* de Mahler. Hávardur est revenu dans le living et déclare :

“Ça c’est de l’ambiance de chambre, non ? Dommage qu’Emil soit pas là, sûr qu’il aimerait ça.

— Ce n’est pas mal, répond Ármann. Ce n’est pas mal.

— Attends un peu, je vais te montrer quelque chose”, interrompt Hávardur. Je l’entends se saisir d’un sac plastique. “Je vais te montrer quelque chose de très spécial, quelque chose que je vais donner à mon ami Emil.”

Le bruissement du plastique s’intensifie. Ármann émet des sons que l’on associe généralement à la souffrance, ou à une douleur. J’ai compris qu’ils sont causés par le cognac que je destinais à Vigdis.

“Qu’est-ce que c’est ? demande Ármann, curieux.

— C’est un baleinier”, dit Hávardur avec fierté.

Il me faut un certain temps pour deviner ce que Hávardur est en train de lui montrer. C’est le splendide modèle réduit du baleinier *Essex*, le navire envoyé par le fond au début du dix-neuvième siècle par un cachalot qui servit de modèle à Melville pour son *Moby Dick*. Cette maquette appartenait à Örn, l’ami de papa qui habitait à Brooke Road, jusqu’à ce que Hávardur le dérobe, ainsi qu’une édition originale de *Moby Dick* de 1851.

“Ah bon, un baleinier ?” Il est clair qu’Ármann a du mal à suivre.  
“Tu veux dire que ce bateau est un baleinier ?

— C’est tout de même pas un hors-bord, rétorque Harvard comme si l’autre essayait de mettre sa parole en doute.

— Non, ce n’est pas une vedette rapide, cela ne fait aucun doute.

— Et c’est pas un sous-marin, dit Hávardur en riant.

— Non, non, c’est un baleinier, répond Ármann. Je le vois bien maintenant, c’est un baleinier.”

Inutile de préciser que le vol de ces objets irremplaçables rendit extrêmement pénibles les trois semaines que je passai à Brooke Road après le départ de Hávardur. Après avoir envisagé de broder une histoire de cambriolage, j’y renonçai à la dernière minute. Je racontai à Ósk lorsqu’elle fut de retour, puis à Örn au téléphone, ce qui s’était passé : mon camarade – celui-là même qui avait causé la mort de l’iguane et des rongeurs – avait disparu un jour, sans que je pusse l’en empêcher, en emportant les précieux objets. Comme il fallait s’y

attendre, Ósk prit la nouvelle plutôt mal, tandis que son père, qui se trouvait à San José, au Costa Rica, lorsque je lui téléphonai, exprima plus de stupéfaction que de colère. Il prit même la chose avec une sérénité surprenante. Loin d'exiger que je parte à la recherche de Hávardur, il me conseilla avec insistance de l'éviter autant que possible. Moins nous en savions au sujet de ce pitoyable individu, mieux cela valait pour nous. Il ne voulut rien entendre lorsque je lui proposai un dédommagement symbolique pour ses pièces de collection et, lorsque nous nous revîmes deux ans plus tard chez mon père, il me proposa d'utiliser sa maison quand je voulais ; sa fille n'y habitait plus et lui-même n'y passait que de temps à autre. Ce que j'appréciai le plus dans sa généreuse attitude, c'est qu'il me demanda de ne rien dire à mon père : c'était un incident que nous devions oublier tous les deux, et Ósk aussi bien évidemment.

J'ai bel et bien entendu, il y a un instant, que Hávardur est venu ici dans le but de me donner le bateau, et je me demande aussitôt si le livre se trouve aussi dans le sac plastique. Je trouve maintenant que cela vaut la peine d'être tapi sous le lit, comme si mon auto-séquestration avait acquis une finalité imprévue. Il n'est pas sûr cependant que Hávardur laisse le navire derrière lui si je n'apparais pas ; je suis même convaincu qu'il veut me remettre ces objets en mains propres.

“On a voulu me l'acheter pour deux cent cinquante mille couronnes. Une antiquaire à qui j'ai parlé aujourd'hui, dit Hávardur. Au fait, on dit bien *antiquaire* ? Non ? C'est bien “antiquaire” ?

— Je croyais que tu devais le donner à Emil, répond Ármann qui manifeste aussi peu d'intérêt pour le navire que pour le mot “antiquaire”.

— C'est ce que j'ai l'intention de faire. Tu ne crois tout de même pas que je vais le bazarder pour deux cent cinquante mille couronnes ! Ah non, mon bonhomme, ce bateau n'est pas à vendre, c'est un oncle à Emil qui me l'a prêté en Angleterre il y a des années,

et maintenant je vais le lui rendre. Et puis il y a aussi ce livre-là : *Moby Dick*, édition originale. Mille huit cent cinquante et un.”

Nouveaux bruissements du sac plastique. Malgré la joie de savoir que le livre accompagne le navire, je trouve quasi impardonnable de le trimballer dans un sac plastique – un sac que je n’ai aucune peine à imaginer usé et déchiré.

“Voilà qui est remarquable, dit Ármann et il demande à voir ce livre.

— Il faut le manier avec précaution”, prévient Hávardur. J’ai du mal à m’empêcher de rire. Sa recommandation, sur le ton qu’on adopte envers un enfant, est tout à fait pertinente quand on pense au rude traitement qu’Ármann a fait subir à son livre de poche dans l’avion. Je revois la femme assise de l’autre côté d’Ármann, de quelle manière elle feuilletait son magazine, comme si c’était un joyau inestimable.

“Et tu vas donner ça aussi à Emil ? demande Ármann quelque peu étonné, presque interloqué. L’édition originale de *Moby Dick* ?

— Je la lui rends, c’est tout, rectifie Hávardur. Je l’ai empruntée à son oncle et je pense qu’il est temps de la rendre. Je l’ai gardée pendant au moins cinq ans.

— Cinq ans, ce n’est peut-être pas tant que ça pour un livre aussi vieux, dit Ármann en riant.

— Pas pour un livre comme ça, peut-être pas, répond Hávardur, mais pour moi oui. Ces cinq années-là en tout cas, elles ont mis du temps à passer.”

J’ai bien entendu : il y a du remords dans sa voix, ou du moins une trace de remords.

“En tout cas, tu as eu le temps de le lire, je suppose”, dit Ármann d’un ton enjoué. Il est probablement en train d’examiner le livre.

“Moi ? dit Hávardur, laissant entendre qu’il n’est pas de ceux qui lisent ce genre de livre. Dis, Ármann, et si on mettait quelque chose de plus vivant comme musique ?”

Je commençais à me demander pendant combien de temps Hávardur allait supporter le disque de la Deutsche Grammophon, tout en attendant avec impatience les œuvres d'Alban Berg qui font suite : une musique qui aurait certainement peu de chances de trouver grâce à ses oreilles sensibles. On entend en ce moment les petites pièces pour violoncelle et piano d'Anton Webern, qui sont, j'en suis sûr, du goût d'Ármann. D'ailleurs, s'il répond à Hávardur qu'il ne fera pas d'objection s'il change de musique, il s'empresse aussitôt d'ajouter que celle-ci est vraiment très belle, c'est une œuvre qu'il n'a pas entendue depuis très longtemps.

“Mais tu aimes bien Elvis, non ? demande Hávardur qui semble bien décidé à mettre plus d'animation dans la conversation et dans la musique.

— Ce serait trop dire, répond Ármann, toujours plongé dans le vieux livre.

— On va pas le mettre trop fort”, dit Hávardur en éjectant Anton Webern. Le disque d'Elvis était à portée de sa main, car le premier morceau démarre quelques secondes plus tard seulement : c'est *Heartbreak Hotel*. Hávardur tient sa promesse et baisse le volume. Subitement il s'exclame :

“Hé, je vais mettre *Hound Dog*. Tu la connais cette chanson, bien sûr ?”

Ármann ne daigne même pas répondre. Je ne peux m'empêcher de penser que cet intérêt pour la chanson du chien de chasse est probablement lié au souvenir de la mort prématurée des rongeurs Moby et Dick. Il interrompt *Heartbreak Hotel* et je commence aussitôt à fredonner *Hound Dog* dans ma tête. Le volume est augmenté dès le début et Ármann dit quelque chose que je ne comprends pas ; il est clair cependant qu'il est loin d'être enchanté, et que tout n'est pas vraiment à son goût en cet instant.

La peur de l'obscurité est un des traits du caractère de Hávardur que je découvris pendant notre séjour à Brooke Road. Je m'aperçus très vite qu'il était mal à l'aise s'il se retrouvait seul après la tombée de la nuit, et je l'amenai à reconnaître cette faiblesse un soir, alors qu'il venait de me dire, pour la seconde fois, qu'il entendait toujours des pas derrière lui dans l'escalier qui menait à l'étage. Autant il pouvait être exubérant pendant la journée, surtout s'il avait beaucoup bu – ce qui était le plus souvent le cas –, autant il pouvait être calme le soir venu, parfois même il semblait se déplacer avec appréhension à l'intérieur de l'appartement. Je suggérai pour le taquiner qu'il avait lu trop d'histoires de fantômes anglais, mais j'eus bientôt l'impression qu'autre chose – quelque chose de plus profond – le tourmentait. Je pensai que c'était un événement survenu dans son enfance, que je commençais à imaginer plutôt glauque et triste : un petit Hávardur, dos voûté et buste creux, au milieu des meubles et des bibelots vieillots de sa grand-mère, tandis que la maman et le papa s'alcoolisaient dans la maison voisine.

Hávardur n'aimait pas beaucoup le chat de Brooke Road, surtout après que le félin eut sauté sur lui un soir, alors qu'il était assis sur le sofa et que nous regardions la télévision. De saisissement, il laissa tomber sa cigarette allumée entre ses cuisses – elle laissa une vilaine trace sur le sofa – et renversa du pied le verre de bière plein qu'il avait posé sur le sol. Par contre, il aimait bien les autres animaux, surtout le lapin Dick et le cobaye blanc Moby ; la façon dont sa relation avec eux prit fin est d'autant plus affligeante. Il est vrai qu'il

maugréait continuellement au sujet des noms que Örn leur avait donnés, il déclarait ne pas comprendre ce qu'il y avait de drôle à donner les noms d'une baleine à des rongeurs innocents ; sans compter que Dick était de loin le nom le plus idiot que l'on pouvait donner à une lapine. Il n'avait rien à redire sur le nom du chat, qu'il trouvait sans doute approprié.

Je n'étais pas encore revenu de la supérette quand l'accident eut lieu avec Moby et Dick. Nous étions allés vers midi dans un des pubs du quartier – notre pub favori, situé dans la principale rue commerçante, et dont tous les murs étaient couverts de livres. Hávardur était rentré avant moi, ça l'ennuyait de faire les courses pour le repas du soir. Une coïncidence malheureuse – si l'on pense à ce qui se passa pendant que j'étais dans le magasin – fit que j'achetai de la nourriture pour rongeurs ce jour-là. Un paquet de granulés survitaminés.

J'avais remis à Hávardur les clés de la maison, et je dus sonner plusieurs fois avant qu'il ne réagît. Lorsqu'il entendit enfin la sonnerie, il apparut hors d'haleine à la porte et me fit signe, l'air désespéré, de le suivre dans le jardin derrière la maison. Je me souviens qu'à cet instant j'étais convaincu qu'il avait cassé un pot de fleurs, cela avait failli arriver bien des fois quand il jouait au basket-ball dans le jardin. J'avais toujours eu l'impression que son dribble rendait nerveux le lapin et le cobaye. Mais cette fois c'étaient eux – c'est-à-dire Moby et Dick – qui rendaient la vie dure à Hávardur (aussi bizarre que cela puisse paraître maintenant). Lorsque je débouchai dans le jardin, mes deux sacs de provisions à la main, je les découvris inertes, comme s'ils étaient gelés, sur les dalles sales et humides. Ils étaient tout gris, et dans un état déplorable.

Je revois Hávardur s'agenouiller devant les animaux en gémissant : “Je ne sais pas comment ça s'est fait.” Pour ma part, une simple déduction me renseigne exactement sur ce qui s'était passé. Je croyais que le sac de ciment dont Örn aurait dû, de son propre aveu, se débarrasser depuis longtemps était fermé. Quand je posai la question

à Hávardur, il répondit qu'il n'avait pas ouvert le sac, et que soit Moby, soit Dick devait l'avoir ouvert tout seul. De toute façon, les deux animaux étaient déjà à l'intérieur, le museau frémissant de curiosité dans le ciment gris, quand Hávardur avait jeté un coup d'œil par la fenêtre de la cuisine juste après son retour. Il s'était alors rué dans le jardin et avait extirpé les deux animaux du sac. Il essaya d'abord de les épousseter, et comprit vite qu'il ne parviendrait jamais à les nettoyer de cette manière. Il avait alors tiré le tuyau enroulé dans le coin près de la porte de la cuisine et ouvert le robinet. Pendant qu'il aspergeait les petites bêtes, il n'avait pas douté une seule seconde de la justesse de ce qu'il faisait. Il avait essayé de réduire la force du jet en obstruant l'orifice du tuyau avec son pouce, de manière à élargir l'angle d'arrosage. Mais après avoir lâché le tuyau pour se pencher sur les animaux, il avait soupçonné assez vite – au bout de deux ou trois minutes peut-être – qu'il y avait quelque chose qui clochait. Un sentiment qui lui était certainement familier : il y a toujours eu quelque chose qui clochait dans la vie de Hávardur,

Bien entendu, il n'avait certes pas chronométré, précisa-t-il, mais il pensait que le ciment avait mis environ quatre ou cinq minutes à durcir sur le poil doux des petits rongeurs. Il était par contre plus difficile de déterminer à quel moment ils avaient rendu l'âme. Je me souviens d'avoir tout de suite pensé qu'ils avaient été emmurés vivants comme le fantôme de Canterville. Cet incident indéniablement tragicomique, qui me revient en mémoire en cet instant – pendant que Hávardur en personne, dans mon living, est en train de régaler Ármann Valur de mes achats hors taxes –, me rappelle, pour la deuxième fois dans la même journée, cette phrase : *ce qui ne vous tue pas ne peut que vous endurcir*.

Une formule qui a certainement une grande pertinence dans certains cas, mais dont il faudrait changer l'ordre des mots pour l'adapter à cette situation.

Lorsque nous essayâmes d'encaisser ce qui s'était passé et d'examiner notre situation, Hávardur suggéra d'acheter un nouveau

cobaye et un nouveau lapin. Dans une ville aussi grande que Londres, il devait être possible de trouver un autre cobaye albinos et un autre lapin brun clair, et il n'était pas sûr du tout que Ósk et Örn verraient la différence. Pour une raison ou pour une autre, cette idée m'inspira quelque répugnance. J'appréhendais le jour où Ósk, revenant dans l'appartement, verrait que le lapin et le cobaye dans le jardin n'étaient pas les mêmes que lorsqu'elle était partie en vacances. Hávardur et moi, nous nous serions comportés comme si de rien n'était. "C'est Moby ?" aurait demandé Ósk, stupéfaite, et nous aurions confirmé avec l'aplomb nécessaire, comme si une telle question nous semblait un peu étrange. "Mais Moby avait l'oreille déchirée", aurait-elle peut-être dit ensuite, et nous aurions fait mine de n'y rien comprendre : l'oreille avait dû se cicatriser pendant qu'elle était sur le continent. Elle avait été longtemps absente, mine de rien. Dans la même foulée, elle aurait été étonnée de la couleur d'un Dick plus foncé que dans son souvenir, et il lui semblait bien qu'elle, c'est-à-dire Dick, avait perdu du poids, est-ce qu'elle avait eu assez à manger ? Après avoir débattu le sujet des singulières transformations qui peuvent affecter les animaux – et que nous ne pouvions évidemment pas voir nous-mêmes –, nous nous serions assis devant une tasse de thé ou de café, et les soupçons de Ósk auraient continué à planer, comme quelque chose qui était hors de portée de l'entendement humain, voire de surnaturel.

Ce fut bien entendu à moi qu'il incombait d'expliquer ce qui s'était passé quand Ósk revint de voyage environ quatre semaines plus tard. Hávardur était parti depuis longtemps, après avoir aggravé mes soucis en provoquant un autre accident (si on pouvait parler d'accident) et, ce qui était plus grave, emporté le baleinier et le livre. Ce qui s'était passé avec Moby et Dick aurait pu arriver à n'importe qui – ou presque –, et je pris la décision de dire à Ósk, et plus tard à Örn, toute la vérité sur cet accident. Hávardur avait simplement voulu secourir les malheureux animaux, j'aurais moi-même eu le même réflexe et eu recours au tuyau d'arrosage. Par contre, raconter ce qui était arrivé à

Achab s'annonçait autrement plus angoissant que la perte des rongeurs, qui, après tout, étaient plus faciles à remplacer.

Je m'arrête un instant sur le mot "surnaturel". Je suis en ce moment allongé sous mon lit, en train de me remémorer la mort de plusieurs animaux pour la garde desquels nous étions rémunérés, un camarade et moi, il y a cinq ans de cela. Ce même camarade – que je croyais rayé de ma vie et qui était, m'avait-on dit, soumis à l'étroite surveillance d'une institution étrangère – se trouve tout à coup de l'autre côté de la cloison qui sépare ma chambre du living. Pour me persécuter. Est-ce que mon imagination me joue des tours ? Est-ce que j'ai perdu la raison ? Est-ce que mes facultés mentales se dégradent, comme je m'imaginais que c'était le cas pour Ármann Valur il y a quelques heures ? Est-ce qu'il s'agit de la même impression éprouvée tout à l'heure, quand je ne me sentais pas chez moi, comme si ce n'était pas mon appartement à moi ?

Peut-être que l'excentrique, là-haut, est en train de se jouer de moi ?

Il me suffit de secouer la tête pour me débarrasser de ces divagations. Même pas, car la sonnerie du téléphone vient de les dissiper.

"Ce téléphone ne nous fichera jamais la paix ! mugit Hávardur. Ça va finir par mal finir !"

C'est exactement ce que je commence à craindre.

Je n'ai aucun mal à entendre ce que Hávardur dit au téléphone. Le volume d'Elvis a baissé avant qu'il ne réponde et il se trouve maintenant à moins d'un mètre du lit. Je croyais qu'il allait entrer dans la chambre ou dans les toilettes, mais il s'est arrêté dans le couloir, et d'où je suis j'aperçois ses chaussures.

“Non, il n'est pas à la maison, pas en ce moment. Je pense qu'il va revenir d'un instant à l'autre. Gréta ? De la part de Gréta ? Entendu.”

Je ne m'attendais pas à ce qu'elle téléphone si tôt. Comme ma montre est de l'autre côté, je n'ai pas une notion précise du temps qui passe, mais j'estime qu'il n'est pas plus de sept heures et demie ou huit heures, vu qu'il était six heures quand je suis arrivé en taxi.

“Si, continue Hávardur. Je suis... des vieux camarades en tout cas. Où ça ? Non, je ne suis pas sûr, il vient de rentrer de l'étranger et puis il est ressorti aussitôt. Moi je suis arrivé juste après, c'était ouvert. Ah bon ? Il n'est donc pas allé chez toi ? Ce soir ? Le rencontrer ce soir ? C'est pas toi Vigdis ? Non, bien sûr. Hein ? Vigdis ? Non, je croyais seulement que... Non, tu t'appelles Gréta, je me souviens maintenant. Moi c'est Hávardur.”

Quel crétin. Je n'arrive pas à décider s'il a fait exprès de mentionner Vigdis. Mais il est probablement intrigué, et très certainement excité, par l'idée que je pourrais avoir une liaison avec deux femmes en même temps.

“Bon, je lui dirai alors que tu as téléphoné. Tu vas venir ? Comment ? Quand elle sera endormie ? Oui, c'est ça. Il sera sûrement

revenu, Emil, c'est pas le genre de type à partir comme ça. OK, c'est entendu."

Il conclut par un "bye-bye" efféminé caricatural. Je pense – ou du moins je l'espère sincèrement – que Gréta avait déjà raccroché. Non pas parce qu'elle aurait pu croire que son interlocuteur était gay – un malentendu qui ne me gênerait aucunement – mais parce que ce salut avait quelque chose de ridiculement déplaisant. Nul autre que Hávardur n'oserait s'adresser à des inconnus de cette manière.

S'il ne fait aucun doute que je désire la revoir, la dernière chose que je souhaite en revanche est qu'elle vienne chez moi pour la première fois dans des conditions qui me paraissent désormais inéluctables. Il est clair qu'elle compte venir quand sa fille sera endormie – ce n'est certainement pas sa mère qu'elle va bercer –, ce qui veut dire qu'elle pourrait très bien arriver ici dans moins d'une heure.

"Hé, il faut boire plus que ça, crie Hávardur de la cuisine où il a probablement posé le téléphone.

— *Trinken und trinken ?*" répond Ármann. Il est maintenant encore plus évident que tout à l'heure qu'il apprécie à sa juste valeur mon hospitalité indirecte. On commence également à percevoir l'effet de l'alcool sur son élocution.

"C'est bien du cognac que tu bois ? dit Hávardur qui s'affaire toujours dans la cuisine.

— Il en reste encore", dit Ármann en riant, avant de poursuivre en haussant la voix : "Il faut que je te raconte ce qu'il m'a dit, le barman de l'hôtel où j'étais à Londres.

— Ah oui, vous étiez ensemble à Londres, toi et Emil.

— Nous sommes revenus dans le même avion, en fait. Mais il m'a raconté une histoire intéressante, le barman de l'hôtel Cumberland où j'étais descendu. Il m'a dit pourquoi il a été amené à... en fait carrément pourquoi il avait pris la décision de devenir alcoolique.

— En fait carrément ?” Hávardur est revenu dans le living et, à l’instant même où Ármann s’apprête à reprendre le fil de son histoire, le téléphone sonne de nouveau. Hávardur soupire. “On n’a jamais la paix avec tous ces gens qui téléphonent, répète-t-il.

— C’est peut-être Emil”, dit Ármann.

Mais ce n’est pas moi qui réponds quand Hávardur se présente.

“Bonsoir, dit-il pompeusement. *This is Howard Knútsson speaking.* Emil ? Non, il n’est pas là, Emil. À qui ai-je donc l’honneur ? Qui je suis, *moi* ? Hé ho, c’est *moi* qui ai demandé le premier.”

Ármann ne peut pas s’empêcher de rire, ou plutôt de glousser, ravi par l’humour de Hávardur.

“Comment ? Rhaïmé ? Tu peux répéter ? Un ami d’Emil ? Comment ? Rhaïmé ?”

C’est Jaime, mon ami chilien.

“Comment, quand ça ? J’en ai pas la moindre idée, je suis venu voir Emil et... Qui je suis, *moi* ? Hávardur. Hávardur Knútsson. Si, il est de retour, mais il est reparti. Il faut que tu viennes voir, il va pas tarder, ça m’étonnerait. Si, si, je serai là. OK, c’est bon. Rhaïmé, c’est bien ça ? OK *Sir*. Je lui dirai.

— Qui diable était-il, celui-là ? demande Ármann quand Hávardur éteint le téléphone en maugréant contre Jaime.

— Un ami de notre hôte, dit-il avec indifférence. Un dénommé Jaime, je ne sais pas d’où il téléphonait, m’étonnerait pas que ça soit des confins de la galaxie.”

Il ne fait aucun doute que Hávardur écorchait délibérément le nom de Jaime au téléphone, car il vient de le prononcer quasiment comme Jaime lui-même.

Ármann, lui, connaît ce nom-là.

“James ? Allons-nous avoir un visiteur du nom de James ?

— C’était Jaime. On dirait en tout cas qu’on va encore avoir des visiteurs”, répond Hávardur d’un ton las. Peut-être est-il réellement fatigué, qui sait ?

“Jaime, vois-tu, est la version espagnole du nom anglais James, continue Ármann.

— Ah bon ?

— Et c’était un ami d’Emil ? Il n’a pas dit d’où il venait ?

— *From outerspace*”, dit Hávardur. Sa voix dénote que l’irritation s’ajoute à la fatigue. “C’est l’impression que j’ai eue en tout cas.

— James l’extraterrestre ?” Ármann s’anime de plus en plus, il rit et demande de quelle planète.

Comme aucune réponse ne lui parvient de Hávardur – qui doit être dans la cuisine car je crois avoir entendu ouvrir le frigo –, Ármann l’interpelle du living :

“Écoute, j’allais te raconter l’histoire du barman du Cumberland !”

Hávardur ne réagit toujours pas. Ármann va dans la cuisine.

“Il s’appelait Nicholas Blair. Je m’en souviens maintenant, c’était Nicholas.

— Si on parlait d’autre chose que de ces abrutis d’Anglais ?” lâche Hávardur. Cela n’a aucun effet sur le récit d’Ármann.

“C’est comme si, bizarrement, certaines personnes décidaient un beau jour de devenir des buveurs invétérés. Même si, généralement parlant, les gens ont du mal à prendre des décisions. Le dénommé Nicholas, lui, avait été encouragé d’une manière assez singulière à téter la bouteille. Il se trouvait que...”

Le récit d’Ármann m’échappe à ce moment, à cause du fracas qui le recouvre. C’est un paquet de glaçons – du moins je le suppose – que Hávardur a retiré du congélateur et flanqué sur la table de la cuisine. Il se met ensuite à broyer la glace.

“Alors il verse de l’eau dans les trois verres et...”

— Tu veux pas de glace dans ton cognac ? interrompt Hávardur.

— Pas dans le cognac, Hávardur, reproche Ármann avant de continuer. Après avoir versé l’eau dans tous les verres il prend un petit récipient – probablement une éprouvette de laboratoire – qui contient de l’alcool. Il en verse dans un des verres, puis il saisit un

autre tube du même genre, et dit à ses élèves que celui-là contient de la nicotine.

— De la nicotine dans un verre ? demande Hávardur, incrédule.

— Oui, de la nicotine sous forme liquide, c'est comme si tu avais de la morphine, ou bien, comment est-ce que ça s'appelle déjà, de l'huile de haschisch.

— De l'huile de hasch ?” Hávardur semble aussitôt accorder un peu plus d'intérêt à cette histoire.

“Oui, quel que soit le nom qu'on lui donne. Bref, il verse la nicotine dans le verre numéro deux et insiste bien sur le fait que le troisième tube ne contient que de l'eau pure. On peut bien entendu se demander comment il avait pu se procurer de l'eau pure en Angleterre, surtout à cette époque-là.

— À cette époque-là ? C'était à quelle époque ? demande Hávardur.

— Dans les années cinquante, je suppose ; il n'était plus très jeune, Nicholas.

— Ton ami Nicholas, il était dans la classe alors ?

— Oui.

— Et maintenant il est barman dans cet hôtel ?

— Je te l'ai déjà dit, oui, dit Ármann que les questions de Hávardur commencent à agacer. Une fois qu'il a pollué l'eau d'une éprouvette avec l'alcool et l'autre avec la nicotine, il sort de son cartable une petite boîte qui contient des insectes. Il en attrape un et le laisse tomber dans l'eau alcoolisée. Que se passe-t-il alors, à ton avis ?

— La bestiole est bourrée”, dit gaiement Hávardur. Au moins, Ármann a réussi à le dérider.

“Oui, il est possible qu'elle soit ivre au début, mais pas longtemps. Car elle meurt.”

Hávardur se marre.

“Après avoir expliqué aux élèves que c'est ainsi que l'alcool affecte... euh, je ne sais pas ce qu'il a dit exactement... que l'alcool affecte les insectes qui boivent... alors...”

Hávardur éclate de rire. Je l'entends verser quelque chose sur les glaçons de son verre.

“Alors il attrape un autre insecte, de la même espèce que le premier, et...”

— À sa santé ! interrompt Hávardur.

— C'est ça, à sa santé”, acquiesce Ármann. Il poursuit son récit en allant chercher son verre dans le living : “Donc il met le pauvre insecte dans le tube d'eau nicotinisée et il se passe évidemment la même chose que lorsqu'il a...”

— Noyé l'autre bestiole ! complète Hávardur en riant.

— En tout cas la petite bête connaît le même sort ; elle meurt empoisonnée par la nicotine. Il ne reste plus alors que le troisième test, qui consiste bien entendu à mettre le troisième insecte dans le tube d'eau pure.

— Ármann, je crois que ton pote t'a fait marcher, interrompt Hávardur.

— Non, non, le dernier a simplement barboté dans l'eau, en pleine forme, et c'est ainsi que la démonstration a pris fin. Ceux qui ont baigné dans l'alcool et la nicotine n'avaient aucune chance, tandis que celui qui était dans l'eau était encore en vie quand le professeur l'a repêché. Probablement pour le tuer juste après, d'ailleurs.

— C'est ça qu'il a eu comme récompense, le prix de la sagesse, dit Hávardur avec mépris. La mort.

— C'est en tout cas après cela que mon ami Nicholas a décidé très jeune de fumer et de boire ; l'idée d'avoir de petites bêtes en train de barboter dans ses viscères lui était insupportable.

— Il faut soigner le mal par le mal, pas vrai ?” entonne Hávardur. Je n'ai aucun mal à imaginer à quel point il trouve ce Nicholas sympathique.

“C'est le cœur du problème, approuve Ármann. Répondre à la force par la force !

— Acier contre acier, renchérit Hávardur.

— Œil pour œil”, dit Ármann en pouffant comme un gamin.

On dirait qu’un lourd fardeau a été enlevé de ses épaules, maintenant qu’il a réussi à terminer cette histoire. Il lui aura fallu une demi-journée pour me la raconter, bien qu’il n’en soit lui-même, évidemment, nullement conscient.

Je n'ai jamais éprouvé beaucoup de sympathie à l'égard du lézard – le vénérable lézard vert, ou iguane, que Örn gardait dans son cabinet de travail à l'étage. Il nous avait demandé de ne pas l'en laisser sortir – il avait tendance à grignoter ce qu'il trouvait sur le plancher – et nous avait spécialement recommandé de ne pas le laisser entrer dans la cuisine : la salmonelle était un risque constant avec ce genre d'animal. Il ajouta qu'à cause de cet inconvénient nous devions nous laver consciencieusement les mains après avoir touché le reptile. Je ne doute pas une seconde que c'est parce que Örn nous avait expressément demandé de ne pas l'amener dans la cuisine que Hávardur, précisément, l'a amené dans la cuisine.

Ce jour-là – l'avant-dernier jour de Hávardur dans la maison – nous descendîmes en bus dans Hottentote Court Road vers midi. Hávardur, plus ou moins fauché après des mises substantielles chez le bookmaker le week-end précédent, avait emporté son ukulélé dans le but de le revendre au commerçant auquel il l'avait acheté, ou dans un autre magasin de Denmark Street. Je lui avais suggéré pour rire de descendre dans une station de métro et d'y gratter sa petite guitare pour récolter quelques pièces ; je dus littéralement le retenir quand il prit cette idée au sérieux. Finalement il ne put faire ni l'un ni l'autre – ni vendre l'instrument ni s'en servir pour gagner de l'argent – car il l'oublia dans le bus quand nous descendîmes dans Hottentote Court Road, tout près du cinéma Odeon.

*Choir au départ est présage de bon voyage.* Le dicton aurait pu s'appliquer avec bonheur à tout autre que Hávardur. Mais comme

c'était justement Hávardur qui était en cause, la perte de l'instrument venait de donner le ton pour tout ce qui nous attendait ce jour-là.

Pendant que j'allais au Virgin Megastore chercher deux CD que j'avais commandés la semaine précédente, Hávardur attendait dans un bar au coin d'Oxford Street pour se consoler de sa déplorable étourderie. En outre, l'effet des deux bières qu'il avait bues dans la matinée avait certainement commencé à se dissiper après quarante minutes de bus.

Je passai plus de temps que prévu dans le magasin de disques. Quand j'entrai dans le bar où Hávardur m'attendait, il était en compagnie d'un type d'un certain âge vêtu d'un imperméable miteux, assis à une table étroite, contre le mur opposé au bar. Il y avait devant eux quatre verres vides qui avaient contenu de la Guinness, et deux autres, plus petits, vides également. Hávardur nous présenta, l'autre était un ancien champion d'échecs d'une certaine notoriété. Il ajouta que je devrais offrir la prochaine tournée car il n'avait plus d'argent. Il avait dû payer pour son ami, lequel ne me parut pas avoir besoin de boire davantage. Je ne tenais pas du tout à me joindre à eux, et je fis comprendre à Hávardur – dans cette langue que nul ne comprend, et surtout pas celui qui ne doit pas la comprendre – que je n'étais pas descendu en ville dans le seul but de boire, et que j'avais l'intention d'aller dans d'autres magasins. Je lui donnai un billet de dix livres, et quelques pièces pour le bus du retour. Je partis ensuite dans Shaftesbury Avenue et bus une bière, tout seul, avant de pénétrer dans *Ray's Jazz Shop*.

Assis devant ma bière fraîche, j'éprouvai une indicible tristesse à l'idée que j'avais laissé Hávardur en compagnie d'un ivrogne sans le sou qui ne présentait à première vue aucun intérêt, sauf ce qui comptait aux yeux de Hávardur : c'était un étranger. Hávardur prenait un grand plaisir à parler avec les autochtones, surtout s'ils n'étaient pas d'origine anglaise. Ils étaient probablement, lui et le silencieux joueur d'échecs, en train d'avalier une bière de plus, ou bien – ce qui me semblait plus plausible (ils ne disposaient après tout que de dix

livres) – ils s'étaient acheté quelques bières en boîte, plus alcoolisées, qu'ils buvaient en fumant quelque part au soleil. Bien contents, Hávardur en tout cas, d'être débarrassés de ce type ennuyeux qui n'était même pas capable de se relaxer devant un verre.

J'avais toujours su que Hávardur et moi ne serions jamais de grands amis, mais il s'était créé entre nous pendant ce séjour à Londres un abîme à jamais infranchissable. J'étais un individu sain d'esprit qui avait des sujets d'intérêt et des velléités constructives – même s'il ne s'agissait que d'une belle collection de disques et de livres. Hávardur, lui, ne paraissait intéressé que par ce qui était interdit ou avait une forte teneur en alcool.

Si j'achetai un pack de bières à son intention un peu plus tard, avant de rentrer à la maison, ce fut certainement pour l'aider – disons subconsciemment – à s'endormir plus tôt ce soir-là. Ce fut le cas. Je reconnais que ce qui me poussa à entrer dans le magasin d'alcool sur le chemin du retour est l'acquisition de deux CD dans Shaftesbury Avenue – des disques que j'avais longtemps cherchés. Emporté par une joie enfantine, je pensai qu'il fallait fêter ça de retour à la maison. En plus du pack pour Hávardur, je m'achetai une flasque de whisky et quelques bouteilles de bière. Ce fut un autre style de réjouissances que je découvris en poussant la porte de Brooke Road. Hávardur avait invité son compagnon de beuverie. Les rideaux étaient tirés et il n'y avait pas de musique, pas même le son de la télé. Un lourd nuage de tabagie et de détresse muette planait au-dessus d'eux.

Cinq minutes me suffirent pour me débarrasser de l'invité. Hávardur commença par protester, puis il se rendit compte qu'il valait mieux le laisser partir : le pauvre type était de toute façon, après tout ce que Hávardur lui avait fait boire, trop affaibli pour opposer une quelconque résistance. Je dus le soutenir jusqu'au vestibule, et je lui donnai deux livres pour qu'il s'en aille. Et une bouteille de bière, si je me souviens bien.

Je ne fis aucun reproche à Hávardur, même lorsque je m'aperçus qu'ils avaient bu toute une bouteille de porto que je gardais dans la cuisine. Je suppose que c'est parce que j'avais déjà décidé de lui demander de partir.

Après avoir dissimulé la flasque de whisky et une bonne partie de la bière, je m'assis en compagnie de Hávardur et lui donnai deux Special Brew en spécifiant qu'il n'en aurait pas d'autres, qu'il avait assez bu comme ça. Je pensais par ailleurs lui avoir déjà bien fait comprendre que son comportement était inacceptable : nous étions à Londres en tant qu'employés – nous recevions une allocation journalière pour laquelle nous devons fournir un travail – et à présent la moitié des animaux qui nous avaient été confiés n'étaient plus en vie. Je m'étais isolé dans le living pour écouter mes nouveaux disques, pensant que Hávardur était allé se coucher – la bière finie, il était monté à l'étage –, lorsque, subitement, au milieu du solo de basse de Peter Kowald, un hurlement se fit entendre. Je bondis du sofa et me ruai dans la cuisine.

Si le whisky avait commencé à m'enivrer (je l'avais emporté en douce dans le living), je crois que j'ai été dégrisé sur-le-champ à la vue de ce qui s'était passé dans la cuisine. Hávardur, debout au milieu de la pièce, tenait à la main un couperet sanglant. Sur la table attenante à l'évier gisait le corps sans vie de l'iguane. Bien qu'ayant remarqué qu'il était nettement moins long que d'habitude, je ne compris pleinement ce qui avait eu lieu que lorsque je m'approchai et vis la tête au fond de l'évier. Je crois que je n'oublierai jamais l'expression de Hávardur lorsqu'il détacha ses yeux du carnage, posa son couteau et me regarda droit dans les yeux, comme s'il m'incombait de le protéger contre les forces maléfiques qui hantaient sa vie.

Je n'avais pas eu l'intention de lui donner de mon whisky, mais quand je vis dans quel état il était je lui demandai carrément de prendre une gorgée, et je dus moi-même m'octroyer quelques bonnes rasades et allumer une cigarette pour m'aider à affronter calmement

les derniers événements survenus dans cette singulière maisonnée de Stoke Newington.

J'étais en fait trop abasourdi pour être en colère. Avant de nettoyer le gâchis dans la cuisine, nous nous assîmes dans le salon. Afin d'obtenir de Hávardur des éclaircissements sur son acte, je fis de mon mieux pour rester calme. De toute façon il n'y avait aucune raison de s'exciter.

Comme je l'avais supposé, il était monté se coucher, mais il n'avait pas réussi à s'endormir à cause de ma musique dans le salon. Comme il devenait nerveux, il avait eu l'idée d'aller voir Achab dans le cabinet de travail. Il avait alors commencé à se sentir mal à l'aise dans l'obscurité. Comme il se sentait mieux au rez-de-chaussée après la tombée de la nuit, ce que j'avais remarqué, il était descendu à la cuisine en emportant l'iguane. Il voulait avoir de la compagnie (aussi étrange que cela puisse paraître dans ce contexte), le chat ne pouvait qu'aggraver sa crainte de l'obscurité, et moi-même j'étais plongé dans cette musique incompréhensible. Achab était le seul avec qui il était possible de parler.

Comme il n'y avait rien à boire dans le réfrigérateur, il en avait été réduit à boire de l'eau. Il avait posé Achab à droite de l'évier et, en attendant que l'eau du robinet refroidisse, il avait commencé à le caresser, comme il l'avait souvent fait auparavant. Cette fois, malencontreusement, Achab n'avait pas aimé être caressé. Subitement – “c'était comme si j'avais été frappé par un éclair” – l'iguane le mordit. Hávardur, dont le flot sanguin saturé d'alcool ne pouvait guère tempérer le comportement névrotique, réagit en saisissant le couperet qui pendait au-dessus de l'évier. Il avait frappé avant même de s'en rendre compte.

Avec le recul du temps, je pense maintenant que je ne mesurai pas la gravité de la situation avant le lendemain. J'essayai ce soir-là, avant qu'il ne s'endorme, de faire comprendre à Hávardur qu'il ne pouvait pas rester dans cette maison. Les bavures qu'il avait

accumulées étaient disproportionnées par rapport à la petite responsabilité que l'on nous avait confiée, et ainsi de suite. Je me souviens que lorsque je tentai de lui faire comprendre notre situation – ma situation, pour être plus précis – j'eus l'impression que tout cela était irréel. Comme si nous étions à bord d'un navire à la dérive, le capitaine Achab étant mort, et, comme l'équipage ne parvenait pas à se mettre d'accord sur la direction à prendre, il fallait que la moitié de l'équipage – c'est-à-dire la moitié qui avait éliminé le capitaine – débarque à la première occasion. Certes Håvardur était désolé, mais j'ignore s'il était pleinement conscient de la gravité de la situation. Je suppose qu'il s'était endormi sans se faire trop de souci, sans compter que l'alcool qu'il avait ingurgité pendant la journée aurait incontestablement suffi à assommer un animal autrement plus volumineux que lui. Lorsque je finis moi-même par m'endormir aux premières lueurs de l'aube, j'avais décidé de le mettre à la porte dès le lendemain.

Il était debout depuis deux ou trois heures quand je me réveillai, vers midi. Il avait manifestement fouillé la maison de fond en comble, et avait fini par découvrir les bières que j'avais cachées dans le placard de l'aspirateur, à l'intérieur d'un seau et sous une serpillière malodorante. Il venait de finir la troisième quand je le vis dans la cuisine. Le chat s'y trouvait également ; ramassé sur son écuelle, il dévorait sa pâtée avec la même application que Håvardur mettait à avaler sa bière. Je croyais l'avoir préparé la veille à ce que j'allais lui dire, mais il le prit plutôt mal : il se sentait offensé, c'était un malheureux accident, et quant à l'autre accident, celui du cobaye et du lapin, il avait eu lieu tout simplement parce qu'il avait essayé de leur venir en aide. Je répliquai que je n'avais aucune intention de discuter, et, quand je lui donnai quatre cents livres en lui disant de partir, son attitude changea immédiatement. Il voulut voir cependant jusqu'où il pouvait aller. Lorsqu'il me demanda de doubler la somme, contre la promesse de ne plus jamais revenir, il imaginait déjà les plaisirs que cet argent allait lui procurer. Il avait le sourire de celui

qui est en position de force dans des transactions commerciales de première importance.

Je n'avais pas vu cela sous ce jour auparavant, mais je comprends maintenant que c'est en guise de dédommagement, après que j'eus refusé sa proposition, qu'il avait emporté le modèle de l'*Essex* et l'édition originale de *Moby Dick*. Ce qui échappe à mon entendement, c'est comment il a réussi à conserver ces objets inestimables pendant cinq années. Peut-être l'expérience de l'ukulélé l'a-t-elle incité à être plus soigneux, et après tout il n'est pas impossible qu'il ait fait quelque progrès depuis cette époque, bien que la conversation qui se déroule en ce moment de l'autre côté de la cloison n'en soit pas une indication convaincante.

“Dis-moi, Ármann, tu as fait des études d’islandais, pas vrai ? Qu’est-ce que ça veut dire : « recevoir à *domicile* » ?” Sur ce, Hávardur lâche un pet et s’excuse en riant.

“Recevoir à *domicile*, dis-tu ?” Ármann a clairement besoin d’un instant de réflexion.

“Je me demandais, si quelqu’un reçoit des gens chez lui, dans son domicile, et si moi je reçois ici chez Emil et que j’y invite des gens, ça peut pas être « une réception à *domicile* », pas vrai ? Ça doit être autre chose, non ?

— Euh...” Il me semble qu’Ármann boit une rasade, peut-être pour se rafraîchir la mémoire. Puis il se racle la gorge et hasarde une explication : “Recevoir à son domicile signifie bien sûr que l’on reçoit chez soi, comme c’est le cas dans la plupart des invitations, et je suppose qu’une réception à *domicile* pourrait signifier une réception donnée par des dignitaires dans leur résidence et non pas dans un lieu officiel, ou bien...”

— Je commençais à m’imaginer qu’on était dans une réception à *domicile*, interrompt Hávardur. Et qu’une réception à *domicile* était peut-être une réception donnée par le maître des lieux – comme Emil maintenant – mais où il serait pas invité lui-même ; lui, il serait *sur le pavé*.

— Tu es un sacré blagueur”, dit Ármann en riant. À cet instant le téléphone sonne et Hávardur répond :

“Allô ? Qui c’est ?” Silence. “Je m’appelle Hávardur. Tu t’appelles Vigdis ? Emil est pas là. Non, il est pas revenu. Si, il est de retour,

mais il est pas... revenu chez lui.”

Ármann glousse.

“Ben, difficile à dire, Vigdis, peut-être qu’il a dû aller quelque part en vitesse et... euh, j’ai l’impression qu’il compte revenir un peu plus tard que prévu.”

Ármann glousse à nouveau, ravi par l’éloquence de Hávardur.

“Non, on se connaît, c’est tout, continue Hávardur. Non, je reviens tout juste de l’étranger, comme Emil, et je passais pas loin de chez lui. Tu es à Akureyri, c’est bien ça ? Non, je... Si, Emil me l’a dit. Il m’a dit que tu étais à Akureyri. Ah bon ? Comment, il faut que... oui, je lui dis de téléphoner. Dès qu’il arrive. OK ? Si, je lui dirai. *Goodbye* ”

“C’était Vigdis, annonce-t-il à Ármann. *The other woman*”, ajoute-t-il sur un ton à moitié insinuant.

À peine a-t-il dit ces mots que le téléphone se remet à sonner. Il a encore l’appareil en main, car il presse le bouton dès la première sonnerie. Il semble pourtant attendre un instant avant de répondre. Il se racle la gorge et dit d’une voix rauque et virile :

“*Guten Tag.*”

Puis il se tait, plus longuement qu’à l’ordinaire quand il est au téléphone. Je suppose que son interlocuteur doit lui expliquer quelque chose, ou bien qu’il met un certain temps à se présenter.

“Dans peu de temps ? demande Hávardur dès qu’il en a l’occasion. Elle est endormie ? Ah oui ? Et tu n’es pas très loin ? Oui, il devrait rentrer d’un moment à l’autre. Si, si, en tout cas... oui, oui, nous serons là. Eh bien, *welcome señora.*”

En d’autres mots, c’est Gréta. Elle a endormi sa fille, probablement pris une douche, et s’apprête à venir ici bien avant mon retour supposé. Je m’étonne qu’Ármann n’ait pas demandé qui a téléphoné, et aussi que Hávardur ne le lui ait pas dit. Nul doute qu’il considère Gréta comme une sorte d’invitée-surprise : il va avoir le plaisir de présenter à Ármann une visiteuse imprévue.

Il est manifeste qu'Ármann pensait à tout autre chose pendant que Hávardur parlait avec Gréta. Dès que la conversation a pris fin, il lui demande de jeter un coup d'œil à quelque chose et commente :

“Elle n'est pas mal du tout, cette moustache.”

J'essaie de deviner de quelle moustache il est question. Il parle certainement d'une photo sur un CD, un livre ou une vidéo. Quand Hávardur répond qu'un type comme ça ne peut pas faire de musique acceptable, je suis quasiment sûr que le moustachu n'est autre que Joe Zawinul.

“On continue avec Elvis, non ? suggère Hávardur.

— C'est toi qui décides, dit Ármann. Je n'envisageais pas d'écouter cette musique, c'est juste ce visage qui a attiré mon attention.” La photo n'a pas fini de l'intriguer car il déclare :

“Il n'y a rien de plus laid qu'un bel homme.

— Hein ? s'étonne Hávardur. Rien de plus laid qu'un bel homme ? C'est un bel homme, ça ?

— Je ne parlais pas forcément de celui-ci”, précise Ármann. Le pianiste autrichien m'apparaît subitement sous un éclairage nouveau et inattendu : il est devenu une référence en matière de beauté masculine.

“Comment est-ce qu'un bel homme peut être moche ?” Hávardur est en train de tripoter le lecteur de CD. “Je suis moche, *moi* ? Est-ce que tu dirais que je suis moche, par exemple ?

— Je ne suis pas en train de décider qui est beau et qui ne l'est pas. Ce que je veux dire, c'est que...

— Je te pose la question, moi, interrompt Hávardur. Est-ce que tu trouves que je suis moche ?”

Ármann hésite quelques instants avant de se prononcer : “Je pense que tu t'harmonises fort bien avec toi-même.

— M'harmonise !” Hávardur est sidéré par ce verdict. Moi-même, je me demande ce qu'il signifie exactement. “C'est pas une réponse, ça,

Ármann ! Ou alors c'est peut-être une *réponse harmonique* ? un nouveau concept linguistique ?”

Je dois reconnaître que je suis parfois étonné par le vocabulaire de Hávardur. Il est possible que la piètre opinion que j'ai de lui m'amène à sous-estimer cette facette du personnage. Savoir s'exprimer n'est pas, bien entendu, le privilège de ceux qui pensent “juste”. Ce savoir-faire aurait même plutôt servi à entraver le cours de la justice, qui est la vertu dont je me considère sans hésitation comme le porte-parole, en tout cas si je me compare à un individu douteux, alcoolique, joueur invétéré et cambrioleur – de fraîche date – comme Hávardur Knútsson (bien qu'il n'ait encore rien volé depuis son effraction).

“Ce que j'ai voulu dire, explique Ármann, c'est que la beauté de ceux qui sont beaux, c'est-à-dire des hommes les plus beaux, se retourne souvent contre eux.

— C'est de moi que tu parles, alors ! s'exclame Hávardur.

— Il serait peut-être plus juste de dire que leur beauté les isole, rectifie Ármann. Non seulement leur beauté est vénérée par les autres, mais en plus ils s'enlisent eux-mêmes dans leur propre admiration. Ils croient que cette beauté leur ouvrira la voie vers un petit paradis, or subitement, en une fraction de seconde, alors qu'ils sont en train de servir un jeune client dans le magasin de vêtements, ils s'aperçoivent qu'ils sont arrivés en fin de course : ils n'iront pas plus loin que ça, servir des adolescents fauchés dans un quelconque magasin de vêtements.

— Non, Ármann, là je crois que tu vas trop loin. En quoi c'est moche de travailler dans un magasin de vêtements ? Aujourd'hui par exemple, je me suis acheté ce costume et le type qui me l'a vendu n'avait rien de bien impressionnant ; c'était pas vraiment le genre Monsieur Univers.

— C'est un beau costume, indéniablement, mais je pense que tu ne me comprends pas parfaitement, répond Ármann. Dis-moi plutôt, mon cher... Hávardur, c'est bien ça ? Excuse-moi, j'ai parfois du mal à

garder les noms en mémoire, dit-il. C'est bien Hávardur, n'est-ce pas ?”

Je n'entends pas de réponse, et je n'arrive pas à deviner ce que Hávardur est en train de faire à cet instant précis.

“En d'autres domaines, je crois bien être doté de ce qu'il est convenu d'appeler une mémoire d'éléphant, continue Ármann. Je me rappelle la date de naissance de tous les grands rois et présidents, et aussi bien sûr celle de leur mort. Je me rappelle même quand ton ami Elvis Presley est mort.

— À propos d'éléphants ! interrompt Hávardur. Tu connais l'histoire de l'éléphant qui écrase la termitière ? C'est un éléphant, énorme, qui avance le long du fleuve...

— Où cela a-t-il lieu ? interrompt Ármann, comme si c'était un détail essentiel.

— Aucune importance, dit Hávardur. Disons que c'est en Inde. Alors tout d'un coup, quand l'éléphant va boire de l'eau de la rivière, il écrase une petite termitière, et bien sûr c'est la catastrophe chez les termites : la moitié sont morts et ceux qui ne meurent pas, ils s'enfuient comme si leur vie était en jeu.

— Elle l'est certainement, coupe Ármann.

— Alors, pendant que l'éléphant est en train de boire, un des termites grimpe le long de son pied...

— De sa patte, corrige Ármann.

— ... et ses copains... les copains du termite qui a eu le courage de grimper sur l'éléphant, ils le regardent faire jusqu'à ce qu'il arrive jusqu'à son cou. Tu t'imagines, un termite, c'est pas plus gros que ça.”

Je vois très bien Hávardur indiquer la taille entre le pouce et l'index.

“Et alors, quand le termite est arrivé sur le cou de l'éléphant, continue-t-il, un de ses copains restés tout en bas, fou de rage, se met à crier : Étrangle, Emil ! Étrangle !

— Hein ? s'écrie Ármann.

— Étrangle, Emil ! Étrangle !” répète Hávardur.

J’ignore pourquoi le nom d’Emil est lié à cette histoire, mais ce n’est pas une addition récente, car le termite portait déjà ce nom la première fois que j’ai entendu cette blague, à l’école primaire. Par ailleurs, je pense que c’est en raison de l’alcool qu’il a ingurgité qu’Ármann met plusieurs secondes à se représenter Emil le termite, héros tragicomique, sur la large encolure de l’éléphant (s’il est possible de parler de l’encolure ou du cou d’un éléphant). Finalement, et progressivement, Ármann se met à rire. Il pousse des cris aigus, comme ceux d’une vieille boîte à rire fatiguée, avec des accès subits comme lorsqu’on jette de l’huile sur le feu, ou qu’on met de nouvelles piles dans la boîte à rire. Il s’esclaffe, et entre deux éclats de rire il répète sans arrêt les derniers mots de l’histoire. Je commence à me demander s’il n’est pas tout simplement en train de perdre la raison, si son équilibre mental n’a pas été sérieusement perturbé par cette blague incendiaire, auquel cas Hávardur – pour la première fois de sa vie peut-être – serait contraint de faire face aux conséquences de ses actes. À vrai dire, Hávardur ne semble pas en mesure d’endosser quelque responsabilité en ce moment : au lieu de rire avec Ármann, il imite la voix du père dans la série télévisée *Les Farces d’Emil* : il crie “Emil !” de la même manière que le papa criait après son fils quand ce dernier avait fait une bêtise et courait se cacher dans la remise. Hávardur ne pousse pas ce cri une fois seulement, il le répète avec frénésie comme si c’était une question de vie ou de mort.

Je ne sais pas si je dois en rire ou m’en inquiéter. Si quelqu’un les voyait dans le living en ce moment, il ne douterait pas une seconde que ces deux-là sont fous à lier.

“Dis-moi, tu crois que je peux en prendre un ?” demande Ármann une fois qu’il a plus ou moins réussi à maîtriser son fou rire. Hávardur cesse abruptement de hurler mon nom et lui répond par l’affirmative. Qu’il prenne un cigare s’il a envie d’un cigare.

“Emil le termite”, glousse Ármann. La petite bestiole indienne continue de gigoter dans son esprit.

“À sa santé, dit Hávardur.

— À sa santé”, dit Ármann.

Ils trinquent. On entend un froissement de cellophane, bientôt submergé par les premières notes de *Flaming Star* d’Elvis Presley. À travers la musique et la cloison me parvient le grognement de plaisir que pousse Ármann en exhalant la première bouffée du cigare.

*Troisième partie*

## **LA RÉCOMPENSE DU MONDE**

Dès qu'on frappe à la porte, Ármann (à moins que ce ne soit Hávardur) se lève et baisse le volume de la musique.

“Ah, c'est peut-être le maître des lieux ? dit Ármann avec enthousiasme.

— Non, Ármann, c'est *l'autre* femme, rectifie Hávardur.

— L'autre femme ?” interroge Ármann sans obtenir de réponse, car Hávardur a déjà ouvert la porte.

“Entre donc”, dit-il. Je m'imagine Gréta dans l'entrée : son corps svelte, des vêtements plus foncés que ceux qu'elle portait dans l'avion, et peut-être un bonnet pour protéger du gel les cheveux qu'elle vient de laver. Sa fille dort maintenant chez grand-mère, dans son petit lit moelleux. Maintenant que maman est de retour, elle attend avec impatience de se réveiller demain matin pour pouvoir jouer avec ce qu'elle lui a rapporté de Londres.

Gréta a eu froid en venant ici, elle s'ébroue et commente brièvement les hivers de cette île de glace, c'est exactement ce que je dis moi-même dans les mêmes circonstances. Cela me réchauffe le cœur, par contre, lorsqu'elle demande si je suis de retour, je crois même entendre une pointe d'inquiétude dans sa voix. Elle a certainement senti dans la navette que j'avais un grand désir de la revoir et, bien que Hávardur lui ait dit que je suis reparti aussitôt arrivé, elle est naturellement étonnée que je ne sois pas là pour la recevoir. Et celui qui l'accueille à ma place est de tous les hommes le dernier dont je souhaiterais que mon amie fasse la connaissance. Je suis donc très choqué quand elle demande à Hávardur s'ils ne se sont pas déjà rencontrés.

“Je ne pense pas, répond-il.

— J’ai vraiment l’impression de t’avoir déjà vu quelque part”, répète-t-elle. J’implore la Providence qu’elle fasse en sorte qu’ils ne se connaissent pas. Qu’elle connaisse plutôt Ármann. Je grommelle en silence, le nez sur le tapis. Elle l’a certainement vu dans l’avion et va se souvenir de lui, on remarque des gens comme Ármann, forcément. Mais surtout qu’elle ne connaisse pas Hávardur, surtout pas.

Il semble de plus en plus probable que Gréta a rencontré Hávardur à un moment ou un autre, car elle réitère sa question. Hávardur se contente de répondre que c’est tout à fait possible, cependant il ne s’en souvient pas.

“Je peux te débarrasser de ton manteau ?” s’enquiert-il. Je présume qu’il le pose sur une chaise de la cuisine, car il ne vient pas l’apporter dans la chambre.

Ármann salue Gréta, elle est donc entrée dans le living. “Bonjour”, dit-il, et il lui demande aussitôt si elle est mon amie. Avant qu’elle ne puisse répondre, il l’informe d’une traite qu’il s’appelle Ármann Valur, qu’ils se sont vus aujourd’hui, que j’ai emporté ses lunettes par mégarde dans l’avion à bord duquel nous nous trouvions tous les trois, et que lui-même est arrivé ici tout à l’heure afin de les récupérer.

“Nous étions donc dans le même avion, dit Gréta gaiement en reniflant. Au fait, moi c’est Gréta.

— Enchanté, Gréta. Je m’appelle Ármann Valur”, répète Ármann, avant d’enchaîner : “Vous étiez vraiment dans le même avion, Emil et toi ?

— Toi et moi, nous étions dans le même avion. Si tu étais dans le même avion qu’Emil, ça veut dire que nous avons tous voyagé ensemble”, répond Gréta. Quelle belle voix. Chaleureuse et malicieuse à la fois, très différente de la voix de Vigdis, par exemple, qui est menue et circonspecte.

“Mais tu n’étais pas avec Emil, pas vraiment ? poursuit Ármann incrédule.

— Pas dans ce sens-là, non, répond Gréta, manifestement amusée par ce malentendu. Ou plutôt si, j'étais avec lui aujourd'hui dans le même vol, et avec toi aussi.

— On va peut-être voir arriver d'autres passagers du même vol", ironise Hávardur, avant de demander à Gréta ce qu'elle désire, s'il peut lui offrir quelque chose à boire. Elle répond que pour sa part elle a apporté du vin rouge, mais qu'elle accepterait volontiers quelque chose de fort pour commencer, quelque chose qui vous met de la chaleur dans le corps, du cognac par exemple s'il y en a.

"*No problemo*", répond Hávardur. Nul doute que les mots "qui vous met de la chaleur dans le corps" font naître certaines images scabreuses dans son esprit pendant qu'il saisit la bouteille de cognac.

"Dis-moi, Gréta, poursuit Ármann sur un ton subitement solennel, est-ce que tu reviens de Londres aujourd'hui ?"

Gréta rit de bon cœur. Je rirais volontiers avec elle si je le pouvais.

"Bravo, Ármann !" s'exclame Hávardur dans la cuisine. Je perçois, quand Gréta prend ensuite la parole, qu'elle trouve déplacé de se moquer davantage d'Ármann. Sans doute parce qu'il est plus âgé et qu'elle ne le connaît pas.

"Oui, tout à fait, je reviens de Londres", dit-elle, sur un ton sérieux cette fois : elle fait savoir à Ármann qu'il a raison.

"Ce qui signifie que nous revenons tous de Londres, dit Ármann, pour qui la situation est enfin devenue claire.

— Une fois j'étais à Londres avec Emil", leur annonce Hávardur. Je le supplie de ne pas en dire plus. Mais Hávardur ne peut évidemment pas entendre quelqu'un qui parle en silence et qui est, de plus, allongé sous un lit dans la pièce voisine. Moi, en revanche, je l'entends très bien entrer dans le living (sans doute avec le verre de cognac pour Gréta) et se mettre à parler précisément de ce que je viens de lui demander – sur le mode muet – de passer sous silence.

"On avait la garde de toute une maison à Londres, dit-il comme quelqu'un qui s'attend à captiver son auditoire. Et pas seulement de

toute une maison ; il y avait aussi quatre petites bêtes.”

Pourquoi diable est-ce que je n’interviens pas ? Est-ce que j’ai perdu la raison ? Qu’est-ce qui peut justifier que je sois allongé sous mon propre lit tandis que ces deux hommes (le premier, libéré ou fugitif, débarque d’un asile psychiatrique suédois tandis que le second, venu chercher ses lunettes, aurait dû repartir depuis longtemps) se comportent comme s’ils étaient chez eux ; je dirais même plus, tout semble indiquer qu’ils *sont* chez eux, dans mon appartement à moi. C’est trop tard maintenant, je ne peux que laisser les choses suivre leur cours. Maintenant que Gréta est ici présente – la femme aimée à distance pendant plus de quinze ans et retrouvée par un merveilleux hasard qui l’amène ce soir chez moi –, jamais je ne pourrai ramper de sous mon lit et apparaître aux yeux de tous comme le misérable pleutre que je suis devenu aujourd’hui par la force des événements, aujourd’hui qui promettait d’être un des plus beaux jours de ma vie.

“Tu n’étais donc pas dans notre avion ? demande Gréta en riant.

— Je me suis simplement promené dans Reykjavík, répond Hávardur. Mais en fait je viens d’arriver de Suède.

— De Lund, peut-être ? demande Ármann.

— Lund !” Le nom est comme recraché par Hávardur. “Qu’est-ce que j’irais foutre à Lund !

— Lund est en Suède. Tu as dit que tu étais en Suède.”

Je suis incapable de dire si Ármann est en train de taquiner Hávardur – peut-être une petite vengeance à la suite du “Bravo, Ármann” de tout à l’heure. Quoi qu’il en soit, il n’est plus question des voyages de Hávardur, ni en Suède ni à Londres. Gréta parle de villes suédoises qui portent des noms amusants, l’un d’eux me parvient très indistinctement. Lorsque Ármann en ajoute quelques autres et mentionne un colloque auquel il a participé à Uppsala, Gréta se montre intéressée, et la conversation s’est en quelque sorte trop éloignée de Hávardur pour qu’il puisse la rabaisser à son niveau. Il ne dit rien pendant un certain temps et, bien que je sache pertinemment

quelles quantités d'alcool il est capable d'avalier, je me mets à espérer qu'il commence à fatiguer.

“Et toi, camarade Hávardur, c'est pour étudier que tu es allé en *Sverige* ?” demande tout à coup Ármann. Gréta vient de dire qu'elle a dans le passé suivi un stage d'arts plastiques sur une île suédoise.

“Me voilà devenu *camarade*, maintenant, s'insurge Hávardur qui se sent un peu mis à l'écart. Non, camarade Ármann, les hommes comme moi n'ont pas besoin de faire d'études.”

L'idée commence à poindre que Gréta pourrait me venir en aide, bien que je ne voie pas exactement de quelle manière. Si je pouvais lui révéler ma présence sans lui causer de choc, elle trouverait éventuellement un expédient pour se débarrasser d'Ármann et Hávardur. Si elle allait aux toilettes, il ne serait pas impossible d'attirer son attention par un faible sifflement. Je suis tout à fait conscient du risque encouru – elle pourrait prendre peur et hurler – mais si ça marchait je pourrais lui demander de me donner un crayon et une feuille de papier pour lui transmettre un message lorsqu'elle ressortirait des toilettes. Il n'est pas exclu non plus que je puisse moi-même sortir brièvement de ma cachette pour me procurer de quoi écrire. Je pourrais par la suite attirer l'attention de Gréta quand elle se rendrait tôt ou tard aux toilettes, et lui donner des directives sur la meilleure manière de débayer le terrain.

Quand je repense à la partie de Hjálmholt il y a quinze ans, lorsque Gréta s'est éclipée avec le garçon dans la chambre d'enfant, je me mets une fois de plus à la place de ce garçon de mon âge dont j'ai toujours envié la bonne fortune ce soir-là, même si je soupçonne qu'il était trop saoul pour s'en souvenir vraiment. Il est même possible qu'il ne se soit rien passé : qu'il ait été trop saoul pour répondre aux attentes de la super-blonde (c'est ainsi qu'elle m'était apparue) et qu'elle ait elle-même ébouriffé ses cheveux et fait monter le sang à ses joues pour donner à croire qu'il s'était passé des choses sous ou sur le petit duvet moelleux. Je me suis parfois demandé pourquoi ce n'est pas moi qui ai eu droit à cette demi-heure avec elle dans la chambre d'enfant. Aujourd'hui en revanche, après avoir enfin fait sa connaissance, je suis heureux de ne pas l'avoir rencontrée plus tôt. Si cela s'était produit, elle ne serait pas dans mon appartement en ce moment ; nous nous serions probablement salués dans l'avion, nous aurions peut-être bavardé un moment (sans aucune allusion à la première rencontre) et nous nous serions dit au revoir sans nous donner rendez-vous dans la soirée. C'est du moins ainsi que je me l'imagine.

On peut aussi se demander si, au contraire, il n'aurait pas été plus agréable de conserver le souvenir d'une merveilleuse demi-heure au lit avec cette fille. Au lieu de cela, elle vient expressément me rendre visite tandis que je suis caché sous un lit, dans une chambre qui, il est vrai, est aussi une chambre d'enfant quelques semaines par an.

“Emil n’a pas dit quand il reviendrait ?” demande Gréta. Ármann vient de déclarer qu’il a un peu faim, et de suggérer aux autres qu’ils se mettent quelque chose sous la dent.

“Je n’ai aucune nouvelle de lui”, répond Hávardur, puis il ajoute qu’il a dû se passer quelque chose qui m’a forcé à quitter précipitamment les lieux.

“Tu as bien dit tout à l’heure qu’il allait revenir d’un moment à l’autre ?

— C’est ce que je croyais, oui.

— Ça doit faire maintenant pas mal de temps qu’il est arrivé ici. C’est vrai qu’il a dit qu’il devait s’arrêter en route quand il a pris un taxi. Mais il était décidé à se reposer une fois rentré chez lui.

— Il m’a téléphoné, en tout cas”, dit Ármann de son côté. Je l’entends se lever avec quelque peine. “Il a laissé un message sur mon répondeur au sujet de mes lunettes.”

Je suis en train d’essayer de m’allonger sur le côté – je commence à en avoir assez d’être à plat ventre – quand Ármann arrive dans le couloir, soufflant et haletant comme après une longue marche. Je me remets sur le ventre et soulève un peu le drap pour voir le grammairien entrer dans les toilettes. Il a emporté son cigare allumé (sans doute la cause de cette laborieuse respiration) et le pose, encore fumant, sur le rebord du lavabo avant de prendre ses dispositions pour uriner. Gréta et Hávardur continuent à se demander où je suis parti. Elle avance l’idée que je suis allé chez mes parents, lui écarte cette hypothèse en mentionnant le coup de téléphone de maman.

“Il a dû se passer quelque chose, dit Gréta. Je trouve plutôt bizarre qu’il ne m’ait pas avertie, nous avions décidé de nous retrouver chez lui.

— Je suis bien d’accord, dit Hávardur. Je croyais qu’il serait chez lui, c’est pas tous les jours que je suis en Islande, *moi*.

— Il va sûrement revenir, dit Gréta, forçant sa voix pour en exclure toute trace d’inquiétude. Il n’a pas pu aller bien loin.”

Je suis ici, Gréta. Je murmure ces mots en silence, sans avoir véritablement besoin de murmurer, car Ármann fait un tel bruit en pissant qu'il serait impossible d'entendre quoi que ce soit parler. Je résiste à la tentation de le regarder, laisse retomber le drap avec précaution et décide d'attendre qu'Ármann ait quitté la salle de bains pour changer de position. Tout à coup il pousse un "Merde !" retentissant, et je relève le drap pour voir ce qui se passe. Ayant d'abord supposé qu'il s'est brûlé contre le cigare incandescent, quelques instants me suffisent pour être sûr qu'il a pissé à côté de la cuvette ; les yeux baissés sur son pantalon, il l'essuie d'une main tandis qu'il tient son pénis de l'autre. Je soulève le drap un peu plus : le visage grimaçant, Ármann fulmine entre ses dents.

"Qu'est-ce qui se passe ? crie Hávardur de l'autre côté de la cloison.

— Il y a une fichue flaque par terre, répond Ármann, comme si les toilettes n'étaient pas à la hauteur de ses exigences en matière d'hygiène.

— Faut faire gaffe à pas pisser à côté", lance Hávardur. Je suis content que cette pique d'humour douteux ne fasse pas rire Gréta. "Tu vas pas oublier de tirer la chasse, j'espère ?" insiste-t-il, comme s'il essayait à tout prix de faire rire Gréta, mais soit elle contient son hilarité, soit – ce que je suis plus enclin à croire – elle n'est pas amusée par les saillies de Hávardur.

Ármann a décidé d'ignorer les braillements de Hávardur, à moins qu'il ne soit trop occupé à essuyer son pantalon et ses chaussures avec ma serviette. En tout cas il ne répond pas. Après avoir tiré la chasse et remis la serviette à côté du lavabo, il appelle les autres pour demander, une fois de plus, si le moment n'est pas venu de manger un morceau. Je suis assailli par le sentiment que ce sont ces gens-là – c'est-à-dire Hávardur, Ármann et Gréta – qui sont les occupants de cet appartement, et que je suis tout au plus une sorte d'insecte, un acarien qui est tombé du drap sur le tapis et qui sera évacué un de ces jours, la prochaine fois que Gréta dira à Hávardur de passer

l'aspirateur. Je ressens une furieuse envie de me traîner hors de ma cachette et d'attraper Ármann par le pied quand il sortira des toilettes – il est clair que cette situation impossible qui est la mienne devient à nouveau intolérable – mais Ármann n'a pas fini d'utiliser ma salle de bains. Au lieu de se laver les mains, il examine son visage dans le miroir, et je comprends qu'il est en train de presser un bouton sur une aile de son nez.

La suggestion d'Ármann est restée sans écho. J'entends Hávardur parler de musique, je me doute qu'il profite de l'absence momentanée d'Ármann pour mettre un disque à son goût. Et pour faire les yeux doux à la visiteuse, bien entendu.

“Ça m'est égal”, dit Gréta. Il apparaît – contre toute attente de ma part – que Hávardur lui a proposé d'écouter des valses viennoises ; probablement mon disque de János Ferencsik. J'étais persuadé qu'il allait continuer à mettre Elvis Presley : ce nouveau choix est peut-être à mettre sur le compte de la présence de Gréta.

“C'est peut-être un peu trop fort”, dit-il. Sans que j'aie entendu Gréta acquiescer, il baisse tellement le volume que la musique devient presque inaudible.

Je n'arrive pas à voir si Ármann a quelque succès avec le bouton de son nez. Tout à coup, il se met à siffloter pour accompagner *Le Beau Danube bleu* en brandissant un peigne – qu'il a certainement sorti de sa poche, car je n'utilise pas de peigne – qu'il passe à travers ses cheveux jaunâtres du haut du front jusqu'à la nuque. Comme il semble avoir du mal à les faire tenir comme il l'entend, il les mouille avec l'eau du robinet et la seconde tentative est plus satisfaisante. Puis il glisse le peigne dans une poche de sa veste, montre les dents à son reflet dans le miroir et sort de la salle de bains.

“Ce ne serait pas une mauvaise chose que d'avoir un de ces plateaux-repas comme on nous a donné dans l'avion, dit-il en revenant dans le living. Qu'en penses-tu, ma chère ?” ajoute-t-il comme s'il s'adressait à son épouse.

Gréta déclare ne pas avoir faim au point d'accepter un repas d'avion, et qu'ils devraient d'abord attendre mon retour avant de penser à se nourrir. Au même instant, il lui vient à l'idée que j'ai peut-être un téléphone portable. Il faut s'en assurer, Emil en a certainement un sur lui. Pendant que Gréta demande au cent dix-huit le numéro du portable d'Emil S. Halldórsson, j'essaie de me souvenir où je l'ai laissé ; je me rappelle l'avoir sorti de la poche de ma veste, mais pas du tout où je l'ai posé. Quelque part dans la cuisine ou le living, sans doute. Lorsque Gréta compose le numéro qu'on lui a donné, la sonnerie de mon téléphone portable retentit dans ma chambre. Je m'en souviens maintenant : je l'ai déposé près de l'ordinateur quand j'ai consulté mon courrier.

“D'où est-ce que ça vient ?” demande Gréta avec excitation, comme si le téléphone lui indiquait l'endroit où je suis.

Ce qui est en fait le cas.

Hávardur repère rapidement la sonnerie, se précipite dans la chambre et saisit le portable.

“Emil à l'appareil”, dit-il d'une voix grave.

Au lieu de lui répondre, Gréta entre dans la chambre et éteint le téléphone sans fil. Heureusement que je n'avais pas gardé mon portable sur moi.

“Je ne trouve pas ça drôle du tout, pour parler franchement, proteste-t-elle. C'est comme s'il lui était arrivé quelque chose.

— Il est pas mal, ce téléphone”, répond Hávardur. J'aimerais pouvoir lui dire que ce téléphone est à lui à condition qu'il déguerpisse sur-le-champ.

“Et son père ? demande Gréta. Est-ce que ses parents vivent ensemble ?

— Je ne sais pas, dit Hávardur. Ah si, j'ai trouvé le numéro de son père aujourd'hui, et c'est sa mère qui a répondu.”

Gréta s'assied sur le pied du lit, juste au-dessus de ma tête, et demande à Hávardur de leur téléphoner pour leur demander si je suis

passé chez eux. Le matelas s'est rapproché désagréablement de ma tête, sans la toucher toutefois. Hávardur lui apprend que ma mère a déjà téléphoné ici. Gréta demande alors si j'ai des amis chez qui j'aurais pu me rendre. "Nous ne pouvons pas rester comme ça chez lui toute la soirée, et vous ne devriez pas boire tout son alcool ; c'est vrai, quoi, il vient juste de rentrer de l'étranger.

— *Nous ?*" Hávardur semble passablement choqué. "Qui ça, *nous* ?

— Je veux dire nous tous, dit Gréta, confuse.

— Je ne connais pas du tout les amis d'Emil, dit Hávardur. Je ne l'ai pas vu depuis longtemps, on ne se connaît pas si bien que ça.

— Mais tu le *connais*, non ?" Elle a l'air de soupçonner quelque chose.

"Bien sûr que je le *connais*. On était ensemble à Londres. On a aussi travaillé ensemble.

— Et il t'attendait aujourd'hui ? Vous vous étiez parlé ?"

Le sifflotement d'Ármann couvre la valse qui joue en sourdine dans le living. J'entends les premières notes de la *Vie d'artiste*.

"En fait, il ne savait pas que j'allais venir. Je suis revenu de Suède à l'improviste, il n'y avait rien de prévu, pas vraiment." Je l'entends appuyer sur le clavier.

"Qu'est-ce que tu fais en Suède ? demande Gréta. Hé, arrête de lire son courrier, ajoute-t-elle d'un ton accusateur.

— Je ne fais pas grand-chose pour le moment. Tu veux dire si je travaille, par exemple ?

— Arrête de lire son courrier, répète-t-elle, exaspérée.

— Je ne regarde pas, je..." La sonnerie de mon portable l'interrompt. La première personne qui me vient à l'esprit est Saebjörn : de tous ceux que je connais, il est le seul qui appelle le portable plutôt que le fixe, même s'il sait que je suis à la maison. "C'est lui cette fois, qui téléphone ! s'écrie Hávardur. Il a vu qu'on a essayé de le joindre d'ici."

Ah oui, vraiment ? me dis-je. Gréta émet les mêmes doutes, et lui demande s'il pense vraiment ce qu'il dit.

“Emil ?” Hávardur semble vraiment croire que c'est moi. “Allô ? Qui c'est ? Saebjörn ? Chez Emil, oui. Chez Mimile. Moi ? Je m'appelle Hávardur.”

Je sens les fesses de Gréta se déplacer sur le lit, puis je l'entends prendre quelque chose dans la boîte à jouets de mon fils Halldór. Je devine qu'elle est en train d'examiner la voiture de pompiers que je lui ai donnée l'été dernier.

“Oui, Saebjörn, c'est ce que je pense, je crois qu'il ne va pas tarder. Oui, oui, c'est entendu...”

Soudain Gréta pousse un petit cri comme si elle s'était piquée sur quelque chose, et pendant une fraction de seconde j'ai cru que c'est moi qui m'étais blessé, que Gréta m'avait enfoncé un ressort dans la nuque en changeant de position sur le lit. Elle s'est sans doute coincé un doigt dans l'échelle des pompiers, ça m'est déjà arrivé.

“Vigdis ? s'étonne Hávardur. Non, c'est pas Vigdis. C'est Gréta, l'amie d'Emil. Hein ? Tu veux lui parler ? Non, très bien. Si, je pense qu'il ne devrait pas tarder. Est-ce que je dois lui dire que tu as téléphoné ? Non, sûrement dans une boutique, mais ça fait déjà un certain temps. Frappe à la porte, on garde la maison en attendant. OK ? D'accord, Saebjörn. Salut, Saebjörn.

— Qui est Vigdis ? demande Gréta.

— Emil connaît une certaine Vigdis, on dirait”, répond Hávardur. Le ciel fasse qu'il n'en dise pas plus à son sujet. “Comment as-tu fait pour te faire mal avec ça ?” demande-t-il. Je ne peux que lui être reconnaissant de changer de sujet de conversation.

“Je me suis coincé le doigt.

— Viens, il faut que je te montre quelque chose de l'autre côté”, dit soudain Hávardur. Je suis certain qu'il va lui montrer le navire et le livre.

Il quitte la table de l'ordinateur et se dirige vers la porte. Je me tiens prêt à saisir cette occasion pour tapoter le pied de Gréta qui est encore assise sur le lit. Mais elle se lève dès que Hávardur a quitté la chambre, et avant que je puisse réagir elle est déjà hors d'atteinte. Tout en pestant contre ma lenteur, je me console en estimant qu'il sera moins risqué d'essayer d'attirer son attention quand elle ira aux toilettes. Ce qui ne devrait pas tarder.

Je repense à notre premier échange de paroles, devant les toilettes de l'avion. Si nous devons faire plus amplement connaissance à l'avenir (c'est-à-dire quand ce cauchemar prendra fin), les toilettes de cet avion resteront liées dans notre souvenir à notre premier échange de paroles.

“Je commençais à croire que vous étiez partis”, dit Ármann quand ils reviennent dans le living. À l'exception d'un sifflotement intermittent accompagnant les valse viennoises, je ne l'entendais plus, et il semble avoir oublié qu'il avait faim.

“Regarde, je vais te montrer quelque chose, dit Hávardur avec empressement. Regarde, elle est belle, hein ?”

— C'est ta fille ? demande Gréta, assez surprise.

— Tu ne la trouves pas mignonne ?

— Si, c'est une très jolie petite fille. Quel âge a-t-elle ?

— Elle a... euh... elle aura huit ans cet été.”

J'ignorais totalement que Hávardur avait un enfant. Je ne suis même pas sûr que je doive me réjouir pour lui, qui sait dans quelles circonstances la pauvre gamine a été conçue ?

“Une très belle fille, Hávardur”, répète Gréta.

Bien qu'elle donne l'impression d'être facilement moqueuse, je crois que Gréta parle sincèrement en ce moment. C'est probablement parce que je lui fais confiance, elle est la seule personne raisonnable dans cet appartement – en dehors de moi, sans doute. Si elle dit que la fille de Hávardur est belle, je crois qu'elle est belle. Ce qui n'empêche pas que j'ai encore du mal à croire qu'il ait une fille.

“Est-ce que je peux la voir, Hávardur ?” demande Ármann que, j’imagine, les enfants ne doivent pas beaucoup intéresser d’ordinaire.

“C’est une bible qu’elle tient à la main ?” demande Ármann. La question semble contrarier Hávardur :

“Oui, qu’est-ce qu’il y a de mal à ça ?

— Absolument rien. La Bible vaut bien les autres livres, dit Ármann, qui ajoute aussitôt qu’elle est vraiment belle, cette petite fille.

— Où est-elle prise, cette photo ? demande Gréta. On dirait que c’est à l’étranger, surtout à cause de ces rideaux derrière elle, si lourds et si sombres. Aux États-Unis, peut-être ?

— Aux États-Unis ?” Hávardur flotte une seconde avant de répondre que la photo a été prise là-bas. La mère de la fillette, avec qui il ne vit plus – rien d’étonnant, me dis-je –, est allée vivre aux États-Unis en emmenant leur fille. Il la voit néanmoins de temps à autre, elle vient régulièrement lui rendre visite, tout récemment en Suède.

Ça, ça m’étonnerait beaucoup.

Il est très étrange que Hávardur ne m’ait jamais parlé de ces liens familiaux. Si la fillette a sept ans et demi, elle devait avoir deux ou trois ans quand nous étions à Londres. Par ailleurs il m’avait dit, je me le rappelle maintenant, qu’il n’avait pas d’enfants et que “les enfants n’avaient rien à faire d’un père comme lui”, plus ou moins en ces termes.

“Eh bien, les amis, mugit Ármann quand Hávardur a fini d’expliquer ses rapports avec sa fille. Les photos ne nourrissent pas

leur homme. Est-ce que l'heure n'est pas venue de manger un morceau ?

— Qu'est-ce qu'il y a, Ármann, tu n'es pas content ? demande Hávardur comme s'il s'adressait à un gamin. Tu as eu du café et du cognac, pas vrai ? Et puis tu as eu un cigare et tu peux en avoir un autre si tu veux. Tu es venu ici seulement pour récupérer tes lunettes. Tu ne crois pas que c'est exagéré de demander aussi à manger ?”

Bien joué, me dis-je, en remerciant silencieusement Hávardur d'avoir remis Ármann à sa place. Dans le but, sans doute, de se faire valoir devant Gréta.

“Mon cher Hávardur, se défend Ármann, je tiens à exprimer ma gratitude pour ton hospitalité...”

— L'hospitalité d'Emil, interrompt Hávardur.

— L'hospitalité de mon ami Emil, certainement”, reprend Ármann. Il est à nouveau interrompu par Hávardur qui cette fois se met à chanter :

*“Où le Seigneur est l'hôte / la grâce descend du ciel...”*

Gréta rit, je pense qu'elle a reconnu le psaume.

“Et je ne demandais pas non plus un repas de gala, cela va sans dire”, parvient à dire Ármann avant le vers suivant :

*“Où le Verbe résonne / règne la paix éternelle.”*

Ce lyrisme religieux ne paraît avoir aucun effet sur Ármann qui est décidé à exposer son point de vue jusqu'au bout : “Je me demandais simplement s'il n'y avait pas dans le congélateur d'Emil quelques morceaux qui nous feraient un fond d'estomac. Ce n'est pas bon de boire à jeun, tu le sais bien, Hávardur.”

Je ne suis pas sûr que Hávardur le sache. À Brooke Road, il buvait deux ou trois grandes Carlsberg Special Brew en guise de petit-déjeuner, et ce n'était généralement qu'en fin de journée qu'il avalait quelque chose de solide, par pure nécessité vitale. Il ne se donne pas la peine de répondre à Ármann et laisse à Gréta le soin de trouver une solution à son problème :

“Il n’y a pas un snack dans le quartier ? demande-t-elle.

— Un snack ?” Il est choqué, il ne s’attendait pas à une réaction de ce genre. “Une restauration rapide ?”

On frappe à la porte.

“Va voir à la fenêtre qui c’est !” lance Hávardur dans un chuchotement, sans doute à l’intention de Gréta. On frappe à nouveau avant qu’ils puissent voir qui c’est.

“J’ai l’impression que ce n’est pas Emil, chuchote Gréta de la même manière que Hávardur.

— Attends un moment, décrète celui-ci. N’ouvre pas tout de suite.”

Je l’entends pénétrer dans le living. Ármann, étonné, lui demande ce qui se passe, Hávardur le fait taire et se rue dans la chambre pour y déposer quelque chose sur le sol, près de la boîte à jouets. On continue à frapper à la porte. Hávardur repart en trombe, je crois même qu’il s’offre une glissade sur le plancher du couloir. Il reprend son souffle avant d’ouvrir.

Celui qui attend à la porte – c’est un homme – dit quelque chose que je ne comprends pas. Hávardur répond :

“Oui, c’est moi.”

L’air frais et vivifiant s’engouffre dans le couloir et me parvient dans la chambre. Je reconnais aussitôt la voix de Jaime, il demande si je suis de retour. Hávardur répond par la négative et le prie d’entrer.

Bien que j’aie raconté à Jaime et Saebjörn ce qui s’était passé à Londres avec Hávardur, j’ignore totalement s’ils ont retenu son nom. J’ai fait la connaissance de Saebjörn peu après l’épisode londonien et de Jaime il y a environ deux ans, de sorte que Hávardur n’a jamais fait l’objet de discussions particulières entre nous.

Jaime salue Gréta et Ármann qui lui rendent la pareille. J’aimerais bien savoir ce que Hávardur s’est empressé de mettre à l’écart dans ma chambre avant d’ouvrir à Jaime. J’essaie en me tortillant de me rapprocher de la boîte à jouets de Halldór et de la tirer doucement vers moi du pied gauche. Chaque mouvement sur le tapis soulève un

peu de poussière qui se dépose sur mon visage comme une couche de ciment.

“C’est toi l’Espagnol ? demande Ármann d’un ton enjoué, comme s’il manquait justement un Espagnol pour que le compte soit bon. Nous, nous sommes des compagnons de voyage d’Emil, il ne manque que notre ami Emil lui-même.

— Vous étiez dans le même avion que lui ? demande Jaime.

— Oui, oui, répond fièrement Ármann. Sauf *lui*, il est vrai”, ajoute-t-il en parlant de Hávardur qui prend la relève :

“Moi, j’arrive de Suède. *You know : Sweden. Volvo. Abba.*

— Tout le monde revient de l’étranger, j’ai l’impression”, dit Jaime – je vois d’ici son sourire de gamin – puis il corrige Ármann : “En fait, je ne suis pas espagnol, je viens du Chili.

— Encore mieux, dit Ármann. Ce n’est pas tous les jours qu’on rencontre... comment dit-on déjà... *un chileno*, c’est bien ça ?

— *Sí : un chileno*. Tu as fait de l’espagnol ?

— Non, pas du tout”, répond Ármann, comme si le compliment de Jaime avait quelque chose d’incriminant.

Derrière la boîte à jouets, je découvre le navire et le livre. Je comprends très vite pourquoi Hávardur n’a pas voulu les laisser dans le living : il ne faut surtout pas que mes amis devinent qui il est, du moins pendant qu’il est le maître des lieux (s’il est possible de l’appeler ainsi). Il suppose, bien entendu, que je leur ai parlé de lui, et il espère que rien ne leur mettra la puce à l’oreille. Je réussis après beaucoup d’efforts à accrocher le livre avec mon pied et à mettre la main dessus. Au prix d’une terrible douleur à la hanche, comme si j’avais froissé un muscle – ce qui ne m’étonnerait nullement après une si longue immobilité. En d’autres circonstances, je hurlerais de douleur, mais grâce à la discipline et à la concentration auxquelles je suis contraint depuis plusieurs heures, je suis capable – d’une manière admirable, à mon avis – de contenir ce hurlement.

C'est un sentiment assez étrange d'avoir à nouveau ce livre en main. Si mes souvenirs sont exacts, Örn avait dû déboursier environ cinq mille livres sterling pour l'acquérir. Et bien qu'il ne m'ait jamais reproché la perte de ce fleuron de sa bibliothèque, j'ai toujours été hanté par l'idée que Hávardur l'avait peut-être vendu pour une bouchée de pain à un quelconque bouquiniste. Je place le volume devant mon visage et je l'ouvre au début de l'histoire :

*Call me Ishmael.*

Si on enlève du nom *Ishmael* les lettres *s*, *h* et *a*, on obtient une anagramme de mon nom : *Imel*. Ces trois mêmes lettres, dans le bon ordre, forment le mot anglais *ash*, la cendre. Cela me fait sourire. Sans accorder à ce jeu de lettres une signification excessive, je pense en premier lieu au mot "incinération", et en second lieu à ce contre quoi je serais presque prêt à échanger cette édition originale de *Moby Dick* : une cigarette. Une des cigarettes blanches, fraîches et odorantes que contient le carton de l'autre côté de la cloison. Je parcours rapidement les premières pages, ce qui me remet en mémoire ma première lecture il y a de nombreuses années ; parvenu à la fin du premier chapitre, mes yeux s'arrêtent d'eux-mêmes sur le mot "horreur". Je lis le paragraphe en entier, et je dois dire qu'il correspond assez bien à ce que je suis en train de vivre en ce moment :

*Sans méconnaître le Bien, je suis prompt à percevoir l'horreur et capable de fraterniser avec elle – si elle me le permet – puisque mieux vaut entretenir des relations amicales avec nos commensaux*<sup>[9]</sup>.

Soudain, on entend un fracas de verre brisé, suivi de jurons proférés par Hávardur. Jaime refuse poliment lorsque ce dernier dit avoir eu l'intention de lui offrir un whisky ; le verre lui a malheureusement échappé des mains.

"Il y a suffisamment de verres", affirme Ármann. Mais Jaime ne veut rien boire, il ne peut pas rester très longtemps, il est venu simplement pour le CD qu'il m'avait demandé d'acheter pour lui. Ce

qu'il dit me surprend : il est exact que j'ai acheté un disque pour lui – j'ai même trouvé exactement celui qu'il voulait, ce qui m'a pris un certain temps – mais je croyais avoir compris que Saebjörn et lui devaient venir ensemble chez moi ce soir pour bavarder devant un verre. Je sais pertinemment que je n'ai pas du tout l'air d'être chez moi, mais je trouve tout de même que Jaime devrait au moins attendre Saebjörn – qui ne saurait tarder.

“Est-ce que tu accepteras un verre de vin rouge ?” demande Gréta. Je fais oui de la tête pour Jaime. J'imagine que Gréta voudrait qu'il reste un peu : d'une certaine façon, ça renforce son espoir de me revoir.

“Un petit, alors, dit Jaime après une seconde d'hésitation.

— Vous autres Chiliens, vous préférez sans doute les vins aux alcools forts ? demande Ármann, ravi que l'étranger reste encore un moment.

— C'est possible, répond Jaime. Vous êtes sûrs qu'Emil était dans l'avion aujourd'hui ?” interroge-t-il ensuite en riant. L'absurdité de cette question me stupéfie : les CD ne sont pas arrivés ici tout seuls.

“Oh oui, répond Ármann. Nous avons tous suivi les voies de Dieu aujourd'hui : Emil, Gréta ici présente et moi-même...

— Minute !” interrompt Gréta. Elle se trouve dans la cuisine, probablement occupée à ouvrir la bouteille de vin. “*Qui* a suivi les voies de Dieu ?

— C'est bien cela, n'est-ce pas ? Nous avons suivi aujourd'hui les insondables voies célestes, au-dessus du monde des humains. Les *voies de Dieu*, comme nos amis prêcheurs les appellent.

— Ne me compte pas dans tout ça, s'il te plaît”, intervient Hávardur. Sa voix trahit une certaine lassitude.

“Par ailleurs, je n'ai jamais compris ce que les voies de Dieu avaient d'insondable, comme ils disent, poursuit Ármann. Ce n'est pas avant de revenir sur terre que nous commençons à nous égarer. Comme aujourd'hui, par exemple : à peine avions-nous atterri à Keflavík que

mes lunettes ont disparu. Ensuite on m'a fait parcourir l'aérogare dans tous les sens jusqu'à ce que je sois totalement perdu, pas le moindre espoir de m'orienter, pas le moindre point de repère.

— Ça avait peut-être un rapport avec l'absence de lunettes, Ármann ?” demande Hávardur. Gréta rit dans la cuisine.

Pratiquement à l'instant où elle tire le bouchon de la bouteille, le téléphone sonne. Il est resté dans la cuisine.

“Je vais répondre”, annonce Gréta. Elle a cependant besoin de l'aide de Jaime pour établir la communication.

“Bonsoir, dit-elle. Oui, chez Emil. Grettisgata, oui. Moi, je m'appelle Gréta. Non, ce sont des amis d'Emil.” Il est clair que la personne au bout du fil – je suppose que c'est maman – entend les voix masculines dans le living. “Si, et il y a aussi quelqu'un qui était dans l'avion avec Emil, je crois qu'il est venu récupérer ses lunettes. Comment ? Moi ? Non, je suis juste son amie. Depuis *quand* ? Comment ça ? Je suis son amie, c'est tout.”

Au ton irrité des derniers mots, je crois deviner à qui elle parle.

“Non, il a visiblement laissé son portable ici, continue Gréta. Non, je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où il se trouve. Oui. Non. Hmm ? Oui, je lui dirai de téléphoner quand il reviendra. À l'hôtel ? Il est au courant ? Très bien. Au revoir.”

“Mince alors ! commente-t-elle en éteignant le téléphone.

— Qui était-ce cette fois ? demande Ármann. Sûrement pas Emil.

— Non, c'était une certaine Vigdis”, répond Gréta.

Elle a dit qu'elle était à l'hôtel. Vigdis, qui n'est plus maintenant qu'*une certaine* Vigdis. Elle téléphonait probablement de la réception, ou bien du téléphone à pièces près de l'entrée, mais je me l'imagine néanmoins dans une chambre de l'hôtel, allongée sur un lit double, le combiné encore en main : elle vient de se faire une idée nette et sans appel de ce que cette Gréta fait chez moi. Peut-être Vigdis est-elle précisément dans la chambre que nous occupions tous les trois l'été dernier, elle, mon fils Halldór et moi ; dans la suite qu'elle nous avait réservée. Elle se dit que je suis un pauvre type, et se demande pourquoi je suis incapable de lui téléphoner moi-même pour lui faire savoir que j'en ai rencontré une autre, et pourquoi elle a dû s'abaisser à téléphoner pour avoir ma nouvelle amie au bout du fil.

Il ne fait aucun doute qu'elle a fait une croix sur les vêtements qu'elle m'avait demandés. Dans son esprit, j'ai dû les acheter pour elle avant de les donner à cette menteuse qui prétend ne pas savoir où je me trouve. Vigdis ne sait naturellement rien de la bouteille de cognac et des chocolats. La bouteille n'est bien entendu plus utilisable comme cadeau, et je me rends compte maintenant qu'il serait absolument nul de lui offrir une boîte de chocolats – j'aurais pu tout aussi bien lui acheter une banane et une bouteille de soda. J'imagine très bien Vigdis en ce moment : allongée sur le lit de la suite, les jambes écartées dans sa jupe noire de femme de chambre, elle maudit les souvenirs que cette chambre a conservés de nous.

On change de musique de l'autre côté. Les valse viennoises font place à Arthur Blythe qui souffle dans son saxo alto au-dessus d'une

curieuse combinaison de tuba et de bongos. C'est Jaime qui l'a choisi. Il augmente sensiblement le volume, et j'entends Hávardur se plaindre. Gréta déclare que le son est super.

L'été dernier, Vigdis nous a invités à passer un week-end à Akureyri, mon fils Halldór et moi. Elle venait alors de commencer à travailler dans cet hôtel. Ce fut une agréable surprise pour tous les deux quand elle vint nous chercher à l'aéroport et nous annonça qu'elle avait réservé cette suite pour nous ; elle l'avait eue à un tarif spécial pour le personnel, semblait-il. J'avais dit à mon fils que Vigdis travaillait dans un hôtel de luxe, mais je ne m'attendais pas à loger ailleurs que dans la chambre qu'elle louait dans le centre-ville.

Ce fut à plus d'un titre un week-end mémorable, surtout pour le petit Halldór. Entre autres choses, nous avons compté toutes les marches de l'escalier qui mène à l'église, obtenant ainsi un autre chiffre que celui qu'on nous avait indiqué comme étant correct ; il y eut aussi la visite de la Maison de Nonni, et une rencontre avec des parents que je n'avais pas vus depuis une bonne dizaine d'années. Ce samedi-là, Vigdis offrit à Halldór un splendide jeu en bois, avec des billes à l'intérieur, si volumineux que je suggérai de le laisser à Grettisgata. Halldór eut cependant le dernier mot et l'emporta au Danemark trois semaines plus tard. Le clou du week-end – du moins pour Halldór – fut une promenade en hors-bord dans le fjord, avec un serveur de l'hôtel, un homme d'une quarantaine d'années. J'appris juste avant Noël qu'il s'était pendu dans la buanderie de l'hôtel ; il avait été trompé par une femme qui travaillait dans cette même buanderie.

Quand j'ai téléphoné à Halldór au Nouvel An pour lui souhaiter une bonne année, je lui ai dit que le monsieur du bateau s'était pendu dans l'hôtel, le même hôtel où nous avions logé. Je sais que je ne lui aurais pas dit ça si j'avais été à jeun, et je le regrettai amèrement quand Anna, sa mère, me téléphona tard le soir du premier janvier pour me reprocher de raconter des histoires de suicide à un gamin de six ans.

Ces trois jours passés dans le Nord créèrent, surtout dans l'esprit de Vigdis, le sentiment quelque peu excessif à mon goût que nous formions désormais une famille. On pouvait voir cependant à tout instant dans les yeux de Halldór qu'il ne ferait jamais tout à fait partie de cette famille. "Il faut qu'on se voie plus souvent", c'est je crois avec ces mots que Vigdis prit congé de nous à l'aéroport. Je pense que Halldór n'avait rien contre, de toute évidence il aimait bien mon amie, mais je n'ai jamais pu décider pour ma part si je désirais approfondir ma relation avec elle. Maintenant qu'une inconnue qui dit être mon amie vient de lui répondre au téléphone, je crains bien que notre liaison ne soit arrivée à sa fin. Nous nous sommes vus plusieurs fois entre le week-end à l'hôtel en juillet et les fêtes de fin d'année, principalement à Reykjavík. Depuis lors, nous ne nous sommes parlé qu'au téléphone, et je commençais, au fond, à espérer que les sentiments que Vigdis avait si clairement laissés paraître pendant notre visite s'étaient attiédies.

Tandis que mon imagination remplace Vigdis par Gréta dans la chambre d'hôtel d'Akureyri, je ne doute pas une seconde que cette dernière savait que celle qui appelait était ma petite amie. Elle a simplement décidé de ne pas s'excuser, pensant que puisque je voulais la rencontrer – même si j'avais déjà une petite amie et si j'étais absent au rendez-vous – elle était pour le moins en droit de se présenter comme étant mon amie, bien plus qu'une autre femme avec laquelle j'étais probablement lié auparavant, et qui appelait du passé auquel elle appartenait. En ce qui me concerne, je ne peux pas nier que Gréta est la femme du présent, surtout depuis que je nous ai déshabillés dans mon esprit, et maintenant que nous nous trouvons tous les deux dans une chambre d'hôtel imaginaire ailleurs qu'à Akureyri, car je viens de nous trouver à Reykjavík un hôtel qui n'a absolument rien à voir avec Vigdis. Nous nous dirigeons vers la salle de bains, où la buée de la douche a rendu le miroir aussi absurde que ma présence sous ce lit, lorsqu'on frappe une fois de plus à la porte.

Ármann en est sûr et certain, c'est moi qui viens de frapper. "Mieux

vaut tard que jamais”, dit-il d’un ton enjoué. Quand il s’aperçoit que c’est quelqu’un d’autre, il complète le dicton : certains ne viennent jamais, tout simplement, ni tôt ni tard.

C’est Jaime qui ouvre à Saebjörn, tandis que quelqu’un d’autre baisse le volume de la musique. Saebjörn demande d’abord à Jaime pourquoi il ne l’a pas contacté avant de venir ici, puis il est stupéfait d’apprendre que je ne suis toujours pas revenu.

“Et qu’est-ce que c’est que tout ça ?” demande-t-il une fois la porte refermée ; je sens arriver avec plaisir l’air frais qu’elle vient de laisser passer. Je suppose qu’il veut parler de ces gens qu’il ne connaît pas, de l’alcool sur les tables et de la tabagie qui doit être maintenant assez conséquente, car l’odeur commence à me parvenir jusqu’ici. “Il y a une partie et Emil n’est même pas là ?

— Excuse-moi, mais qui es-tu ? demande Hávardur, qui n’apprécie pas le ton accusateur de mon ami.

— Qui je suis, *moi* ?

— Oui, qui es-tu ?

— Ça dépend de qui pose la question.

— Tiens donc ! Alors, comme ça, qui tu es, *toi*, dépend de qui je suis, *moi* ?

— Arrêtez ! interrompt Gréta qui veut éviter une scène. Présentez-vous, qu’on en finisse.

— Je m’appelle Hávardur Knútsson, dit Hávardur d’une manière froide et solennelle.

— Moi, c’est Ármann Valur.

— Hávardur ? répète Saebjörn comme si le nom lui rappelait vaguement quelque chose.

— Je m’appelle Gréta.

— C’est sûrement à *toi* que j’ai parlé tout à l’heure, dit Saebjörn en s’adressant à Hávardur. Je m’appelle Saebjörn, j’ai téléphoné tout à l’heure.

— OK, c'était pas si difficile de faire les présentations, répond Hávardur.

— Que se passe-t-il ici ? demande encore Saebjörn. Où est Emil ? Pourquoi est-ce qu'il n'est pas revenu ?

— Si seulement nous le savions, répond Ármann.

— Nous l'attendons, voilà tout", dit Gréta. Hávardur entreprend d'expliquer pourquoi ils sont tous ici.

“Je suis arrivé en fin d'après-midi, probablement vers...

— Comment vous connaissez-vous, Emil et toi ? interrompt Saebjörn.

— Comment nous nous connaissons ? Nous sommes de vieilles connaissances. En tout cas, je suis arrivé en fin d'après-midi, j'ai frappé mais il n'y avait personne. J'ai vu par la fenêtre qu'il y avait de l'eau en train de bouillir sur la cuisinière, alors je suis entré par la fenêtre pour éteindre la plaque.

— C'était quand ? demande Jaime.

— Il devait être cinq ou six heures environ.

— Et il n'est pas revenu depuis ?” demande Saebjörn.

Cette histoire prend de plus en plus des allures d'enquête criminelle. À ceci près que le cadavre est vivant et qu'il suit les progrès de l'enquête depuis la première minute.

“Nous l'attendons, c'est tout, dit Hávardur. J'ai compris évidemment qu'il venait de rentrer de voyage, les valises étaient défaites et j'ai pensé tout naturellement qu'il s'était absenté un instant. En fait, il ne peut pas être bien loin, il y a juste quelque chose qui le retient. Je ne vois rien de bizarre à ça.”

Je me demande si Hávardur a droit à mon admiration pour avoir ainsi expliqué ma situation.

“Mais enfin...” Saebjörn n'est pas satisfait par les explications fournies par mon ami inconnu, mais il n'a aucune raison valable de les mettre en doute. “Est-ce que vous avez cherché à le joindre ailleurs ? Est-ce qu'il a pris son portable ?

— Il l’a laissé ici, répond Gréta. Et le téléphone ici n’a pas arrêté de sonner, c’est bien ça ?” La question est clairement adressée à Hávardur, qui y répond.

“Je pense que tout le monde a essayé de le joindre. Vous deux bien sûr, et puis sa mère et aussi une certaine Vigdis. C’est sa fiancée, cette Vigdis ?

— Si c’est sa fiancée !” Il est clair que Saebjörn nourrit encore des soupçons sur les liens entre Hávardur et moi. “Dis voir, tu connais Emil ou non ? Tu as bien dit que vous étiez de vieux amis ?

— Ça n’a rien à voir avec sa fiancée, réplique Hávardur. Je viens de rentrer de Suède où j’ai habité plusieurs années ; comment est-ce que j’aurais pu savoir le nom de sa fiancée ?”

Je n’arrive pas à me souvenir si j’ai dit ou non à Saebjörn et Jaime que Hávardur était en Suède. De toute façon, ils n’ont manifestement aucune idée de qui il est. Par ailleurs, cela me gêne que l’on appelle Vigdis ma fiancée en présence de Gréta. De mon point de vue – même si cela peut paraître ridicule à cause de ma position – Vigdis et moi ne sommes nullement fiancés, même si elle a désiré voir la chose ainsi.

“OK, OK, dit Saebjörn. Tu admettras que ce n’est pas évident pour moi de trouver ici plein de gens que je ne connais pas. Et pas d’Emil.

— Bien sûr que c’est bizarre, renchérit Hávardur, satisfait qu’on finisse par accepter sa présence dans mes appartements. Tu ne crois pas que pour moi aussi c’est bizarre de ne pas trouver Emil ici ? Juste de l’eau qui bouillait.

— Mais enfin, il vient à peine de débarquer de l’avion, continue Saebjörn, et quand on vient lui rendre visite on ne trouve que ses bagages ! Et puis on a ouvert les bouteilles qu’il a rapportées et... c’est bien à lui, ces bouteilles ?

— Cette bouteille-ci vient de moi”, dit Gréta. Cette bouteille-là mise à part, Saebjörn a tout à fait raison. Ceci dit, l’alcool n’est pas ce qui me manque le plus en ce moment.

“On dirait qu’il a fait une bêtise et qu’il est allé se cacher dans la remise, dit Hávardur en riant, peut-être pour tenter de détendre l’atmosphère. Comme Emil le farceur à la télé.”

Je ne crois pas que Saebjörn trouve cette comparaison très drôle.

“Ou bien comme les termites écrasés par l’éléphant, ajoute Ármann en s’esclaffant.

— Et vous, comment vous connaissez-vous ?” Saebjörn poursuit son interrogation comme s’il voulait balayer ses derniers doutes.

“Nous nous sommes rencontrés sur le chemin du retour, répond Ármann.

— Nous étions dans le même avion aujourd’hui, explique Gréta.

— Si je suis venu ici, en réalité, c’est pour récupérer mes lunettes, ajoute Ármann. Pour une raison ou une autre, Emil a emporté mes lunettes et... mais oui, au fait : il m’a téléphoné dès son arrivée, il est donc sûr et certain qu’il est réellement passé chez lui.

— Qui en a jamais douté ? demande Hávardur, agacé par le grammairien.

— Il t’a donc téléphoné ? demande Saebjörn.

— Dès son arrivée, sans aucun doute”, répond Ármann.

Gréta offre un verre de vin à Saebjörn qui accepte avec quelque réticence. Puis elle prend soudainement Ármann à partie :

“Regarde, tu as mis de la cendre partout sur la table.

— Moi ?” Ármann est désespéré, comme sous le coup d’une grave accusation.

“Tu rates toujours le cendrier, je l’ai remarqué plus d’une fois.”

Je n’arrive pas à décider si Gréta joue la comédie ou si elle tient sérieusement à ce que le coupable essuie la cendre du délit. De toute façon, je ne me fais plus de souci au sujet de mes livres et de mes disques, maintenant que Saebjörn et Jaime sont là.

“Ármann ne fume pas, dit Hávardur. Il m’a dit qu’il ne fumait jamais.

— Il faut nettoyer cette table”, dit Gréta à Ármann, dont je

n'entends pas la réponse car elle est couverte par les commentaires de Jaime et de Saebjörn sur les autres objets qui se trouvent sur la table : les livres, les films et les disques.

Il y a parmi les livres que j'ai achetés à Londres un compte rendu récent de la tragédie du baleinier *Essex*. Je ne m'attends pas à ce que cet ouvrage fasse les frais de la conversation de l'autre côté de la cloison, et encore moins à ce que Hávardur décide de montrer à mes amis le voilier et l'édition originale de *Moby Dick*. Néanmoins, j'estime qu'il n'est pas avisé de garder ce livre plus longtemps sous le lit. Je le referme et le pousse autant que je peux le long de mon corps jusque derrière la boîte à jouets, à côté du baleinier.

“Alors, comme ça, vous êtes tous amateurs de musique ?” demande Hávardur. J’imagine très bien Saebjörn et Jaime : dans le living où il ne doit pas être facile de se soustraire aux personnes présentes, ils ont réussi à s’isoler et échangent des commentaires sur ce que j’ai ramené de Londres. J’aurais cru *a priori* que Saebjörn, ou bien tous les deux, Saebjörn et Jaime, continueraient à me chercher, mais ils ne semblent pas se faire beaucoup de soucis pour l’instant.

“Je vais téléphoner à la mère d’Emil, dit soudainement Saebjörn, comme pour répondre à ma remarque.

— Alors, Emil vous a acheté des disques ? Un chouette type, Emil, on peut compter sur lui.”

Merci, Hávardur. Saebjörn se lève et déclare qu’il va l’interroger, c’est sans doute de maman qu’il parle. Puis il demande le téléphone, et Gréta le trouve pour lui.

“Et qu’est-ce qu’il vous a rapporté cette fois-ci ? poursuit Hávardur, interrompant Jaime qui allait lui répondre. Ármann et moi, tout à l’heure, on a joué... qu’est-ce que c’était déjà, Ármann ? C’est quoi le morceau qu’on a mis tout à l’heure, le classique ?”

Saebjörn vient d’entrer dans la chambre. Il s’assied sur mon lit qui plie sous le poids de cette grande carcasse, sans que les ressorts s’enfoncent dans la mienne cependant. Il se met à feuilleter un livre. Je reconnais aussitôt le son des pages minces de l’annuaire téléphonique. Saebjörn murmure le nom de mon père en tournant les pages, l’une après l’autre. Au moment où je m’apprête à tapoter sur le talon de Saebjörn, Ármann apparaît dans l’encadrement de la porte.

Surpris, il laisse échapper un son assez étrange, puis il s'excuse en expliquant qu'il va aux toilettes. Il est clair qu'il a dépassé sa dose.

“Ármann ! Comment ça s'appelait, le morceau qu'on a mis tout à l'heure, le classique ?” De l'autre côté de la cloison, Hávardur réitère sa question.

“Le classique ? braille Ármann. De quoi parles-tu, mon cher Hávardur ?”

À l'instant où il compose le numéro, Saebjörn se relève et va prendre position à côté des livres, à droite de la fenêtre.

“On a joué tout à l'heure quelque chose que tu as appelé musique de chambre, précise Hávardur.

— Ah oui, Mahler. C'était Mahler. Le *Quatuor pour piano* de Mahler”, dit Ármann. Comme la première fois, il ne ressent pas le besoin de refermer la porte pendant qu'il urine.

“C'est bien ça qu'on a mis. Le *Quatuor pour piano* de Mahler. De la véritable musique de chambre. De la musique de chambre garantie pur son.” Il se met alors à hurler : “T'entends ça, Ármann ? De la musique de chambre garantie pur son !”

Ármann éclate de rire et répète les derniers mots de Hávardur. Un certain sentiment de connivence les unit en cet instant, aucun doute.

“Tu es un grand amateur de chambre, Ármann, pas vrai ?” continue à crier Hávardur.

Je me demande quels individus, hormis ces deux-là, seraient capables d'échanger à travers une cloison de tels beuglements à propos d'un morceau de musique de chambre.

“Un grand amateur de chambre ?” Ármann commence à pisser dans la cuvette. Vu sa condition présente, je doute fort que les résultats soient meilleurs que la première fois. “Vous êtes vraiment charmants”, dit-il, pas assez fort pour être entendu du living : le jet d'urine est trop bruyant.

“Allô ?” Saebjörn a au bout du fil un de mes parents, qui s'avère être ma mère. “Oui, bonjour. Je m'appelle Saebjörn, l'ami d'Emil. Je

voulais seulement savoir si Emil se trouve chez vous. Il n'est pas venu ? Il n'a pas donné de ses nouvelles ? Si, je suis chez lui en ce moment, avec un autre ami d'Emil. On devait se retrouver ici tous les trois ce soir. Comment ? Oui, il y a aussi un vieil ami à lui, Hávardur. Il vous a parlé ? Oui, il est arrivé ici plus tôt, je crois, il a vu par la fenêtre qu'Emil avait mis de l'eau à bouillir et que... non, il n'était pas chez lui... alors il est entré par la fenêtre pour retirer la casserole du feu. Qu'il l'oublie ? Qu'Emil ait pu l'oublier ? Oui, c'est plutôt bizarre. Il avait déjà défait ses valises. C'est comme s'il était sorti tout d'un coup, comme ça.”

Saebjörn écoute maman pendant une minute ou deux, en approuvant de temps à autre. Soudain quelque chose tombe par terre, un livre sans doute. Saebjörn se penche pour le ramasser, le récepteur toujours collé contre l'oreille. “Oui, on ne peut rien faire d'autre”, dit-il en se relevant. La conversation touche à sa fin.

Ármann tire la chasse et part rejoindre les autres sans se laver les mains. Je me prépare à essayer d'entrer en contact avec Saebjörn avant qu'il ne quitte la chambre – je songe même à l'alerter en chuchotant – lorsqu'il s'éloigne brusquement de la bibliothèque. Il a encore maman au bout du fil, il lui apprend qu'il y a deux autres personnes, une jeune femme et un homme un peu plus âgé qui se trouvaient dans le même avion que moi, des gens corrects, et que j'ai apparemment invités à venir chez moi. Puis il va dans la salle de bains et hasarde l'hypothèse que je serais parti rejoindre Vigdis, c'est tout à fait improbable bien sûr, mais il doit y avoir une explication à une aussi longue absence. Rien ne m'indique que maman et lui soient parvenus à une conclusion. Aussitôt après lui avoir dit au revoir, il ouvre le robinet – sans doute pour prendre une gorgée d'eau –, puis il repart dans le living.

Le *Quatuor pour piano* est de retour dans les haut-parleurs, et tout porte à croire qu'Ármann est en train de faire profiter les autres auditeurs de son érudition musicale.

“C’était donc bien soixante-seize ? dit Saebjörn, comme s’il s’était toujours douté de quelque chose à ce sujet et venait d’en obtenir la confirmation.

— Ça change tout, bien entendu, raille Hávardur.

— Dix-huit cent soixante-seize”, confirme Ármann.

Je pense au petit Halldór. En ce moment, il est sur l’île d’Amager, il dort dans son petit lit danois avec ses nounours jumeaux près de l’oreiller. Il ne se doute absolument pas que son père est allongé, éveillé, sous son lit de Grettisgata, paralysé par une peur qu’il ne saurait expliquer à aucun être humain.

Pourquoi tu ne vas pas dire bonjour à tes copains, papa ? Qu’est-ce que tu fais sous le lit ?

Je me repose, Halldór. Rendors-toi. Non, je sais bien que ce n’est pas très confortable. Mais il ne faut pas toujours penser au confort avant tout.

“Il était âgé de seize ans seulement.” Ármann continue à instruire son auditoire.

“Et quel âge tu as, toi ?” demande Hávardur, que l’âge exact d’Ármann n’intéresse sûrement pas le moins du monde. Ce qu’il veut entendre, c’est la preuve qu’après la trentaine la vie n’est que déchéance.

En cet instant, tout le monde a le même âge à mes yeux.

C'est comme si une journée entière s'était écoulée depuis que j'étais dans l'avion, assis à côté d'Ármann. Et pourtant cela ne fait que trois, au maximum quatre heures que je suis rentré chez moi, l'équivalent de quatre CD de moyenne durée. Dans ma position actuelle, j'ai une vue limitée de ce qui se passe du côté de la salle de bains ; en revanche, si je soulève le drap de dix ou vingt centimètres à ma droite, je peux regarder par la fenêtre de la chambre. Les rideaux ne sont qu'à moitié tirés. Malgré les lueurs provenant des maisons avoisinantes et des réverbères, l'obscurité du dehors m'apparaît comme une matière épaisse et visqueuse. Je ne sais pour quelle raison – peut-être une faim naissante – la vue de cette obscurité me rappelle spontanément la soupe de haricots noirs que j'ai commandée par erreur dans un restaurant brésilien de New York il y a quelques années. J'étais avec Anna et ses parents, qui nous avaient invités à y passer un week-end deux semaines après que nous leur eûmes annoncé que nous attendions un enfant. Un week-end désastreux, il faut bien le dire. Le problème n'était pas du tout ses parents, que j'ai toujours trouvés sympathiques. C'est qu'à cette époque Anna et moi n'avions pas un sou, et nous ne nous entendions pas très bien en dépit de – ou peut-être à cause de – sa grossesse. Le détail le plus futile devenait prétexte à un affrontement. Juste avant notre départ, les griffes impatientes de la banque happèrent notre carte Visa, et je trouvai insupportable – tout comme Anna qui ne pouvait pas s'acheter de vêtements – de passer en revue les CD de Tower Records sans pouvoir en acquérir un seul. Enfin, presque. Je réussis à me procurer quelques dollars et à ramener un CD dans ma valise à l'insu d'Anna : il

me le fallait à tout prix, je ne me serais jamais pardonné de l'avoir laissé là où j'avais réussi à le dénicher. Aujourd'hui, ce sont trente-six disques que j'ai ramenés. Plus que toutes les années de ma vie, et sans doute plus que celles qui me restent à vivre.

Si le temps joue quelque rôle, c'est à mon sens un rôle double : il vous prend certaines choses (s'il est possible de dire qu'on m'a pris Halldór et Anna) et il vous donne autre chose à la place (par exemple le gros lot que j'ai gagné), quelque chose qui ne les remplace pas mais vous permet d'oublier momentanément ce que vous avez perdu. Ce sont là des aspects du temps sur lesquels on peut plus ou moins compter, mais il n'en est pas toujours ainsi. Un siècle nouveau vient de faire son apparition, et c'est le siècle qui nous enterrera. J'ai dépassé la trentaine, et en cet instant – il va bientôt être minuit et je reviens de l'étranger aujourd'hui même – je suis allongé sous mon lit tandis que des gens de l'autre côté de la cloison attendent que je réapparaisse, ce qui devrait être une simple question de temps. Mais le temps ne semble pas vouloir répondre à leur attente.

Lorsque je regarde par l'étroite fenêtre de ma chambre, je vois les lumières des réverbères entre les maisons de Laugavegur. Ils me rappellent l'histoire que j'ai lue quelque part sur les débuts de l'éclairage public à Reykjavík. C'était à la fin du dix-neuvième siècle, on avait acheté quelques lampions – des lampes à huile de poisson probablement – et le premier fut placé en bas de Bankastraeti. C'était l'automne, je crois, ou le début de l'hiver – les soirées avaient commencé à s'assombrir. Avant la fin du premier jour de ce premier réverbère, il avait déjà été fracassé avec une pierre. J'imagine sans peine une sorte de Hávardur, un vaurien malpropre en culotte de bure. En descendant Laugavegur, il est intrigué par une lumière dans le bas de la côte. Il presse le pas vers cette lumière et se trouve devant un poteau – le premier réverbère de la petite ville de Reykjavík. Pourquoi diable, se dit-il, est-ce qu'on veut illuminer la ville, ça ne sert à rien d'éclairer ce qui se passe dans l'obscurité. Il regarde autour de lui et aperçoit dans la pénombre une pierre qui semble avoir la

taille requise. Il se penche pour la ramasser, regarde un instant la flamme à l'intérieur de la lampe, puis il recule de quelques pas pour être hors d'atteinte des éclats de verre.

On a mis fin au quatuor et Elvis a pris la relève dans les haut-parleurs. Quelqu'un va aux toilettes, en fermant la porte cette fois-ci. Il me semble que tous les hommes sont présents dans le living : Hávardur parle (d'équipement hi-fi) tandis qu'Ármann offre un cigare à Saebjörn et Jaime, c'est donc Gréta qui est aux toilettes en ce moment. Je laisse retomber le drap et je ferme les yeux. Je la vois baisser sa jupe noire – j'essaie d'ignorer la flaque poisseuse qu'Ármann a laissée sur le sol à côté de la cuvette – puis son slip ; il est noir lui aussi. Est-ce qu'elle va vérifier si l'abattant est propre avant de s'asseoir ? J'essaie en vain d'entendre ce qu'elle fait à l'intérieur de la salle de bains, la musique est décidément trop forte. J'ai tout à coup l'impression que les quatre hommes qui se trouvent de l'autre côté de la cloison sont devenus de très bons amis qui se connaissent très bien et se sont réunis pour parler de ce qu'ils ont en commun, de choses dont on parle seulement entre hommes et pour lesquelles Gréta a donné indirectement le feu vert en se retirant dans les toilettes. À *Suspicious Minds* succède *Don't Cry Daddy*, qui ne fait que renforcer l'atmosphère de détente qui semble régner dans le living. Pendant un bref instant j'éprouve le désir d'être avec eux – *to be on friendly terms with all the inmates of the place one lodges in*<sup>[10]</sup> – mais aussitôt après je m'estime parfaitement heureux d'être tout seul, coupé des autres.

On frappe à la porte. J'entends Gréta tirer la chasse et on frappe à nouveau. Puis on tambourine avec insistance, comme un percussionniste en train de répéter. Saebjörn dit qu'il va répondre et se dirige vers la porte. Ça tambourine encore quand il saisit la poignée.

“C’est bien chez Emil S. Halldórsson ?” demande l’individu sur le seuil. Deux ou trois autres, qui se tiennent probablement derrière lui, se mettent à rire comme s’il avait dit quelque chose de très drôle. D’un rire quelque peu éthylique, j’ai l’impression.

“Qui es-tu ?” demande Saebjörn. Je trouve un peu paradoxal que je sache, moi, qui il est, alors que je ne l’ai jamais vu.

“Je cherche Vardi”, répond l’autre. Les rires, ou plutôt les ricanements, redoublent.

“Il n’y a pas de Vardi ici.

— C’est pas possible ?” dit le visiteur tout étonné, avant de s’exclamer triomphalement : “Et lui, alors, c’est qui ?

— Salut Rikki”, dit Hávardur, qui vient donc d’entrer dans le vestibule. Il est clair qu’il hésite à accueillir son ami chaleureusement.

“Si tu ne le savais pas, explique l’ami, eh bien tu sais maintenant que c’est lui Vardi. Hávardur Knútsson, criminel.” Il accentue fortement la dernière syllabe du mot “criminel”. Je ne doute pas une seconde que ce Hinrik soit un individu douteux, mais il est possible que ce jugement négatif soit un tant soit peu excessif. On ne peut pas condamner quelqu’un uniquement parce qu’il est une connaissance de Hávardur ; après tout, ce fut mon cas à une certaine époque, et je me rends compte que l’on pouvait alors me voir sous cet angle. Par contre, je suis absolument certain que cela déplaît à Hávardur d’être qualifié de criminel en présence de personnes qui ignorent totalement qu’il l’est en réalité.

La porte de la salle de bains s'ouvre. Je tourne aussitôt la tête et je soulève le drap – trop brusquement, j'en suis conscient –, trop tard cependant pour apercevoir Gréta qui est déjà dans le couloir.

“On nous invite pas à entrer ?” demande Hinrik. Un de ses compagnons renchérit sur un ton de marmot pleurnichard : “Ben oui quoi, on nous invite pas à entrer ?

— Qui c'est, ceux-là ?” demande Saebjörn. L'instant d'après, c'est Gréta qui demande ce qui se passe.

“Pas de problème, c'est juste un ami à moi, explique Hávardur, qui doit certainement maudire silencieusement son ami d'avoir entraîné tout l'orchestre avec lui.

— Qu'est-ce qu'il y a, Vardi ?” demande Hinrik. J'imagine très bien Saebjörn bloquant l'encadrement de la porte. “On n'a pas le droit d'entrer ?

— On ne laisse plus entrer personne, dit Saebjörn avec détermination.

— Ils vont pas rester, c'est OK, dit Hávardur. Laisse-moi leur parler.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?” gémit Hinrik. Hávardur lui demande de rester calme.

“Si quelqu'un reste calme, c'est bien moi, Vardi.” J'avoue que plus je l'entends parler, plus j'ai une piètre opinion du personnage.

Gréta signifie à Hávardur qu'elle veut lui parler en privé, et tous deux pénètrent dans la chambre quelques secondes plus tard. Hinrik demande à Saebjörn si c'est lui le dénommé Emil S., et pendant que j'écoute Hávardur et Gréta j'entends Hinrik expliquer à Saebjörn que Hávardur l'a invité aujourd'hui à venir ici dans la soirée.

“Tu n'invites plus personne ici, compris ?” dit Gréta à Hávardur, furieuse, en prenant soin cependant de ne pas être entendue des autres. Elle lui demande de comprendre que cet appartement n'est pas une boîte de nuit et que par ailleurs je ne suis pas présent, et que c'est moi qui habite ici et pas eux. Hávardur comprend vite qu'elle a raison ; il marmonne d'abord une vague objection puis il acquiesce : il

va dire deux mots à Hinrik, il est comme il est ce gars-là, qu'elle ne s'inquiète pas. La porte d'entrée est toujours ouverte et je commence à avoir froid, j'entends même Gréta frissonner quand elle quitte la chambre.

“Qu'est-ce qu'il se passe ?” répète Hinrik devant la porte. Hávardur lui répond qu'il ne se passe rien, mais qu'il ne peut pas les laisser entrer, il y a eu une complication. L'autre ne paraît pas disposé à accepter d'être refoulé de la sorte.

“On a fait tout ce chemin depuis Breidholt, Vardi, dit-il d'un ton accusateur. Il fait moins quarante dehors, et on se les gèle.”

J'imagine assez bien comment ils sont vêtus, rien d'étonnant à ce qu'ils aient envie d'entrer.

“Vous allez jouer maintenant, c'est bien ça ? dit Hávardur. Je vous rejoins plus tard.

— On t'a pas vu pendant des années, et voilà qu'on nous laisse pas entrer. Qui c'est au fait, le pédé qui habite ici ?

— On se verra tout à l'heure, Rikki. *Sorry*. Je vous rejoins plus tard.

— OK ? dit Saebjörn qui s'apprête à refermer la porte.

— C'est pas OK du tout”, s'insurge Hinrik. Il répète qu'ils n'ont pas fait tout ce chemin pour qu'on les envoie bouler. Saebjörn lui ferme la porte au nez au milieu de sa phrase. La tambourinade reprend aussitôt et j'entends fuser les cris de protestation au-dehors, malgré la musique et bien que la porte soit fermée. Un orchestre au complet, qui fait du tapage nocturne par un froid de canard dans un quartier résidentiel. L'un d'eux hurle des obscénités en anglais, un autre pousse des beuglements qui rappellent les chansons des supporters sur les stades. Je me dis que c'est tout simplement splendide. Avant de partir, ils tambourinent encore un peu sur la fenêtre de la cuisine ou du living. J'ai le bref espoir qu'ils vont casser une vitre, que Saebjörn perdra alors patience et enverra Hávardur au diable avec sa bande de pignoufs. Bien qu'il ait promis de les rejoindre plus tard, je ne m'attends pas du tout à ce qu'il le fasse dans l'immédiat.

“Qui étaient ces messieurs ? demande Ármann, incapable maintenant de cacher son ivresse.

— Un vieil ami à moi, dit Hávardur comme s’il ne désirait pas s’étendre sur ce sujet.

— Un homme fort courtois”, ironise Saebjörn.

Deux ou trois minutes à peine après le départ de Hinrik et compagnie, on frappe de nouveau à la porte. Cette fois, ça doit être moi, me dis-je : je ne vois plus personne d’autre qui serait susceptible de venir ici.

“Notre homme arrive enfin !” s’exclame Ármann. Je suis sûr que tous les autres croient aussi que c’est moi. “Le maître de céans !”

La porte s’ouvre et on baisse la musique. Un verre, ou un objet en verre, tombe sur le plancher sans se casser.

“Ármann !” s’indigne Gréta.

“Bonsoir”, dit Hávardur. Gréta rouspète contre Ármann qui, non content d’avoir fait des saletés sur toute la table, vient maintenant de renverser le cendrier sur le plancher.

“Oui, c’est possible, je suis venu vers midi, confirme Hávardur à celui qui est sur le seuil de la porte. Non, ça va, c’était juste une bande de gus, ils ne reviendront pas.”

Je n’entends de son interlocuteur que l’infime filet de la voix d’un homme qui n’est plus tout jeune, il s’agit sans aucun doute de mon voisin Tómas. Comme il a entendu le vacarme causé par Hinrik et ses amis, il veut s’assurer que tout va bien.

“Ah, vous l’avez vu aujourd’hui ? continue Hávardur. Non, nous sommes en train de l’attendre, il va bientôt revenir. Vous habitez juste à côté, c’est bien ça ? Je le lui dirai. Très bien.”

Et il referme la porte.

“C’est une bonne chose d’avoir des voisins vigilants, dit Hávardur allègrement en revenant dans le living. On sait qu’on n’est pas seul au monde.

— Qui était-ce ? demande Saebjörn.

— Un bonhomme en anorak, un voisin d’Emil.

— Bien”, dit Ármann, d’une voix lasse. Il est probablement à deux doigts de s’endormir. “C’est bien.

— Tu ne crois pas que tu ferais un bon voisin pour Emil ?” dit Hávardur. On débouche une bouteille ; c’est soit le cognac, soit le vin rouge de Gréta.

“Pas dans l’état où il est, dit Gréta en riant. Ármann, tu devrais t’allonger un moment, je crois que tu es un peu fatigué.”

Ármann marmonne de manière à peine audible – ce qui confirme la supposition de Gréta –, puis il déclame soudain d’une voix étonnamment distincte compte tenu de son état :

*“Que ce soit notre dernière volonté lors du midi suprême !”*

“Hein ?” s’étonne Hávardur. “C’est quoi ça ? Notre dernière volonté ?

— Notre dernière volonté lors du midi suprême, répète Ármann, d’une voix plus conforme à sa condition physique.

— Dis, Ármann, tu as pris du retard en route. Il va bientôt être minuit. Dix heures passées, presque onze heures.

— Midi... minuit.” Il articule avec lenteur, comme si ces mots étaient de plomb. “Qui a frappé ? Qui est-ce...” Il va sûrement s’effondrer d’une seconde à l’autre.

“Du calme, Ármann”, dit doucement Gréta.

Jaime suggère de le soutenir jusqu’au lit, mais Gréta préfère qu’il s’allonge sur le sofa. En entendant Saebjörn s’offusquer qu’un homme de son âge se saoule à en tomber par terre, je me dis que le sens des convenances affiché par mon ami dépasse parfois les bornes.

“Il ne lui en a pas fallu beaucoup” est le seul commentaire de Hávardur.

“Midi... il n’y a point de midi sans minuit”, poursuit Ármann.

Une autre paire de contraires si chers au grammairien. Midi, le moment le plus chaud de la journée, à l’opposé de minuit qui est le

plus froid, quand les gens recherchent la chaleur, un foyer, de l'alcool, le duvet et les étreintes ; se plongent l'un dans l'autre.

“Le soir tombe sur nous tous, continue-t-il toujours aussi péniblement. Notre dernière volonté... nos espoirs rayonnent à midi... mais à minuit tout est éteint.

— Quelle envolée, Ármann !” Hávardur est ébahi par ce qui m’a tout l’air d’être le grand finale d’Ármann.

“Les lunettes...” Il veut savoir où sont ses lunettes, Gréta répond par un “allons, allons”, puis elle le prie de reposer sa tête, tout va bien, il a besoin de repos maintenant.

“On a retrouvé mes lunettes ?” répète-t-il faiblement. Hávardur lui rappelle qu’il est venu ici pour récupérer ses lunettes ; elles sont ici, sur la table.

“Servez-vous”, gémit Ármann. Il dort déjà et continue à parler. “Servez-vous, mes bons amis.”

Je me rappelle ce qu'Ármann m'a dit dans l'avion, qu'il a souvent l'impression de se trouver dans une sorte de vacuum. Quand j'y repense, il est étrange que ce soit son mot favori ; c'est un mot qui m'a toujours mis mal à l'aise. Malgré sa sonorité alerte – bien qu'il fasse penser à des mots tels que péplum ou album par exemple – sa signification n'est pas vraiment positive, il évoque toujours dans mon esprit des bambins qui jouent innocemment ; soudain une musique sinistre se fait entendre, et les enfants sont aspirés dans une sorte de limbes, un vacuum ténébreux dont ils ne ressortiront jamais. Ármann est trop vieux pour prendre part à ce jeu obscur, mais j'imagine que maintenant, allongé sur le sofa, il pourrait fort bien se trouver dans un autre genre de vacuum, peut-être celui qu'il essayait de me décrire dans l'avion, sans que je comprenne réellement de quoi il retournait.

Gréta demande si j'ai une pelle et un balai, Saebjörn répond que ça doit se trouver dans le grand placard de la cuisine. Elle va dans la cuisine, ouvre le placard et revient dans le living en sifflotant un air que je reconnais.

“On a frappé ?” dit-elle.

Moi, je n'ai rien entendu.

“C'est peut-être le voisin qui revient ? se demande Hávardur.

— Je suis certaine que quelqu'un a frappé”, répète Gréta. Elle ne semble pas avoir l'intention d'aller ouvrir. Ce serait d'ailleurs plutôt le rôle d'un des hommes. L'un d'eux se lève, la porte s'ouvre et rien ne vient donner raison à Gréta.

“Va voir dehors”, lance Saebjörn du living. Aussitôt après j’entends quelqu’un composer un numéro sur un portable.

“Je ne vois rien”, répond Jaime. Il a certainement fait ce que Saebjörn lui a demandé : la porte est encore ouverte et je sens l’air froid qui se propage au ras du sol dans tous les recoins de l’appartement.

Saebjörn téléphone. Il dit qu’il se trouve chez moi, que Jaime et lui sont venus chercher les CD que j’ai achetés pour eux, et qu’il ne va pas tarder. Je suppose que c’est à sa copine Klara qu’il parle.

Je compatis sans réserve avec Jaime qui rentre et referme la porte derrière lui en grelottant. Il annonce entre deux tremblements qu’il n’y avait personne dehors. Saebjörn éteint son téléphone et suggère qu’ils se mettent en route tous les deux.

“C’est quelque chose de surnaturel, dit Hávardur. Et si c’était tout bonnement le fantôme d’Emil ? S’il a eu un accident et que...”

Gréta lui coupe la parole.

“Ne dis pas ça !

— Ben quoi, tout peut arriver, répond-il avec désinvolture.

— Et si c’était Emil en personne ? suggère Saebjörn avec une légèreté qu’il n’a guère manifestée jusqu’ici.

— J’ai mal entendu, c’est tout”, dit Gréta. Je ne peux qu’acquiescer. En tout cas, ce n’est pas moi qui ai frappé.

Pendant qu’elle fait du ménage dans le living – je l’entends déplacer des objets et porter des verres dans la cuisine – Saebjörn avance l’idée que, n’ayant plus envie de recevoir des visiteurs ce soir, je me suis dérobé avant leur arrivée. Je sais qu’il plaisante, mais je commence à craindre que Hávardur, qui n’a pas encore fait de commentaire sur cette idée de Saebjörn, ne soit en train de se demander si elle ne comporte pas une part de vérité.

“Et une fois que tu es entré par la fenêtre, Emil n’a pas pu rentrer chez lui”, continue Saebjörn dans la même veine.

Hávardur ne répond pas.

“Peut-être qu’il frappe à la porte pour essayer de nous faire peur, suggère Jaime. Il veut nous faire croire que c’est un fantôme.”

L’espace d’un instant, j’ai l’impression d’être au centre d’un roman d’aventures pour adolescents : je suis celui qui a disparu et que tous les autres recherchent, mais je ne veux plus faire partie de cette histoire. Alors je la lis, sans dire aux autres qu’on m’a retrouvé et qu’ils peuvent cesser leurs recherches. Je commence à craindre que cette conversation ne débouche sur quelque conclusion. Hávardur, qui n’a pas pour habitude de garder ses pensées pour lui-même, ne dit pas un mot sur les conjectures de mes amis, et je m’attends à ce qu’il vienne d’un moment à l’autre me chercher dans le seul endroit de l’appartement où l’on puisse se cacher.

“Et lui, il est complètement parti ?” demande Saebjörn. C’est d’Ármann qu’il parle, évidemment. Il n’a pas émis un seul son après avoir prié les autres de se servir.

“Il n’est plus avec nous”, répond Gréta. Je repense à son vacuum : il est reparti en solitaire dans les limbes énigmatiques de sa vie intérieure. “Oh, il est trop mignon comme ça”, ajoute-t-elle.

Je m’attendais à ce que Hávardur se lève et vienne chercher la confirmation de son soupçon dans la chambre, mais il ne s’est rien passé pour l’instant. En revanche, Saebjörn demande à parler à Gréta en privé. Quelques secondes plus tard, ils sont dans le couloir entre la porte de la salle de bains et celle de la chambre.

“Quelle heure est-il ?” demande Hávardur à Jaime. Je n’arrive pas à me concentrer sur ce qui se passe de l’autre côté de la cloison car Saebjörn commence à parler à Gréta.

“Est-ce que tu comptes rester ici ?” demande-t-il à voix basse. Elle répond que oui, elle a l’intention de m’attendre encore un peu.

“Est-ce que tu peux les avoir à l’œil, dans ce cas ? J’ai l’impression qu’il n’est pas sur le point de partir, ce Hávardur.

— Les avoir à l’œil ?” demande Gréta. En souriant, sans doute.

“Je ne peux pas rester ici. Je reviendrai peut-être plus tard, ou bien je téléphonerai.”

Gréta répond en riant qu'elle a l'habitude de garder des galopins comme ceux-là. De plus, il y a fort peu de chances qu'Ármann pose problème avant un certain temps. Chut, fait Saebjörn, il lui demande de parler plus bas, et tous deux entrent alors dans ma chambre.

“Je ne fais pas vraiment confiance à ce type-là, ce Hávardur”, murmure Saebjörn.

Tu m'en diras tant ! dis-je à mon ami Saebjörn, en aparté il est vrai, derrière le drap bleu.

“C'est qu'il y a des objets de valeur ici”, poursuit-il, un peu comme s'il lui confiait un secret. Je sais très bien ce que Saebjörn considère comme des objets de valeur : les trente-six CD dont je viens de faire l'acquisition, et bien entendu les deux mille autres, dans les rayonnages fabriqués spécialement pour eux, sans compter les disques vinyle. Je suis d'ailleurs un peu étonné qu'aucun de ceux qui sont venus ici ce soir pour la première fois ne se soit extasié devant ma collection. Par contre, Saebjörn n'a pas remarqué les objets de valeur apportés par Hávardur, le navire et le livre cent-cinquantenaire qui sont là, juste à côté de mes pieds.

“Il n'y aura pas de problème avec Hávardur, dit Gréta. Je crois qu'il va partir lui aussi, il ne devait pas retrouver son copain en ville ?”

Clairement, Gréta pense que l'inquiétude de Saebjörn n'a aucun fondement. Elle murmure dans un rire que tout ira bien, elle va rester ici et Hávardur partira plus tard, ce n'est tout de même pas comme s'il y avait un criminel sur les lieux. Ils repartent dans le living où Hávardur les attend avec une question. Quel est le nom de la fiancée de l'ex-président argentin ? Une Miss Univers chilienne. Il ne comprend pas que Jaime ne le sache pas, lui qui est du Chili, il ne connaît pas le nom d'une Miss Univers de son pays ! Tel que je le connais, cela fait partie des choses que Jaime désire ignorer totalement.

“Cecilia Bolocco, dit Gréta sans la moindre hésitation.

— Oui, c’est ça ! s’écrie Hávardur. Je m’en souviens maintenant : Cecilia Bolocco ! Gréta ! Tu le savais ! Et le Chilien qui ne savait même pas de quoi je parlais !

— Personne ne va encombrer sa mémoire avec des choses comme ça, Hávardur !” En entendant Gréta dire cela – pour prendre la défense d’un Jaime rendu nerveux, j’en suis sûr, par l’attitude de Hávardur –, je suis persuadé que nous avons beaucoup de choses en commun, et que notre brève conversation dans la navette a révélé entre nous de fortes affinités.

Pendant que Hávardur continue à faire tout un plat de l’ignorance de Jaime, Saebjörn demande à ce dernier s’il ne veut pas profiter de la voiture. Il va lui-même s’arrêter brièvement chez Klara avant de rentrer chez lui, il doit se réveiller de bonne heure demain matin. J’imagine que Jaime va bientôt aller travailler – il est veilleur de nuit à la Radio –, ce qui se confirme quand il accepte l’offre : il doit passer chez lui avant d’aller au travail. Il est bien sûr inutile de leur dire de ne pas oublier leurs disques, mais j’aimerais bien par ailleurs pouvoir prier Saebjörn d’emmener Hávardur. Ou au moins de lui proposer de le conduire quelque part.

“Alors, comme ça, vous partez ?” dit Hávardur. Il ne semble pas regretter de les voir partir.

Saebjörn lui demande s’il ne veut pas venir avec eux, il peut le conduire dans le centre-ville, mais Hávardur décline son offre : il veut m’attendre encore un peu, et de toute façon il ne compte pas descendre en ville avant onze heures et demie. “Grand merci tout de même”, dit-il avec une affectation qui ne peut qu’agacer Saebjörn.

Pendant que mes amis quittent l’appartement, j’en profite pour me retourner. Pouvoir s’allonger sur le dos est un soulagement indicible, et j’étire mes jambes engourdies par la même occasion. J’entends Gréta dire au revoir à Saebjörn et Jaime qui sortent, apparemment, sans un mot pour Hávardur. Je lève les yeux vers le matelas, ce

firmament affaissé et vide d'étoiles qui est le fondement avachi de mon sommeil depuis trop longtemps, et un silence total règne dans l'appartement, pour la première fois depuis que je me suis caché sous le lit. Pendant trente secondes peut-être, il n'y a ni paroles ni musique, et je n'entends que mon propre souffle. C'est une situation très inconfortable. C'est comme si le gel avait figé Gréta ; je crois qu'elle a accompagné Saebjörn et Jaime jusqu'à la porte, mais je ne l'entends pas revenir. J'ai pour ainsi dire le sentiment de me dissimuler pour rien. Et, aussi étrange que cela puisse paraître, c'est presque un soulagement d'entendre Hávardur pousser un "eh bien !" et ajouter qu'il va reprendre un verre. J'attends qu'il annonce aussi qu'il partira une fois qu'il aura vidé ce verre, mais c'est Gréta qui prend la parole :

"Au fait, comment est-ce que vous vous connaissez, Emil et toi ?" demande-t-elle.

Je m'attends à ce que Håvardur réponde à la question de Gréta par une affabulation, des bobards sur une longue et solide amitié ; c'est donc une agréable surprise de l'entendre dire que nous ne nous connaissons pas très bien :

“En fait, on ne se connaît pratiquement pas”, dit-il au grand étonnement de Gréta. Ce qu'elle lui dit exactement m'échappe toutefois, car au même instant un bruit sec se fait entendre, comme un claquement sur le dos ou le siège d'un fauteuil. Håvardur enchaîne en disant qu'il s'est trouvé à Londres avec moi il y a quelques années, nous travaillions dans la même boîte et un oncle à moi nous avait envoyés à Londres pour y garder des animaux.

“Oui, tu en as déjà parlé, je crois ? interrompt Gréta. Quel genre d'animaux est-ce que c'était ?” Il y a dans sa voix une curiosité un peu puérile, un ton auquel, je l'avoue, je ne m'attendais pas de sa part.

“Il y avait un lapin et une sorte de cobaye, répond Håvardur. Un cobaye albinos, blanc comme neige. Il y avait aussi le lézard, un vieil iguane ; une sorte de dinosaure nain, quoi. Et puis un chat.”

Excitée par ces détails, Gréta dit en riant que ce devait être un véritable zoo, et qu'elle-même vient de garder des hamsters pendant deux semaines. “Enfin, plus ou moins”, ajoute-t-elle : elle était chez sa sœur, à Londres aussi, justement, et il y avait dans sa chambre deux petits hamsters, deux petites bêtes complètement folles qui dormaient toute la journée et l'empêchaient de dormir pendant la nuit. Et puis l'un d'eux avait eu des petits, il avait commencé à les manger quand elles avaient voulu voir ce qu'il faisait.

“Ce qu’elle faisait, je veux dire.

— C’est ça qu’ils font, justement, ces tarés, dit Håvardur.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Ils mangent leurs petits.

— Oui, mais uniquement quand ils croient qu’on va les leur prendre, répond Gréta, comme pour protester contre le peu d’estime que Håvardur semble avoir pour les hamsters. Ils ne font pas des petits rien que pour les manger.

— Les gens ne devraient pas avoir des animaux comme ça chez eux, dit Håvardur. Ça finit toujours par des complications. Par contre, il n’y a pas de problèmes avec les chiens. On peut même gagner de l’argent grâce aux chiens.” Il lui raconte alors que nous touchions une allocation quand nous étions à Londres ; l’oncle nous donnait quelques sous par jour pour garder la maison et les animaux, elle doit bien se douter que cela ne nous menait pas bien loin. Il s’était donc mis à parier sur des lévriers, ce qui nous avait en partie tirés d’affaire. Les chiens, ça peut rapporter si on s’y connaît.

“Mais est-ce que tu savais qu’Emil revenait aujourd’hui ?” demande Gréta. J’imagine qu’elle veut détourner la conversation des chiens et qu’elle ne croit pas un mot de ses salades. “Est-ce qu’il savait, lui, que tu allais venir ?

— J’en suis sûr. Je crois qu’il est simplement parti rejoindre sa copine, cette Vigdis. En tout cas il avait commencé à lui écrire un mail, j’ai vu ça tout à l’heure sur l’ordi. Il s’est peut-être arrêté en route, sûrement dans un bar. Moi aussi, j’ai fait plusieurs bars aujourd’hui avant d’arriver ici.

— Et l’eau, alors ? Il y avait bien de l’eau qui bouillait sur la cuisinière quand tu es arrivé ?

— Il l’a oubliée, c’est tout. Ça fait partie des choses qu’on oublie. Il a aussi certainement oublié que je devais venir.”

Difficile de dire ce que Gréta peut penser de cet ami qui déclare d’abord que nous ne nous connaissons pas, et affirme aussitôt après

que j'attendais sa visite. Et moi, que peut-elle bien penser de moi : un type qui tient à la revoir, qui a déjà une amie, et qui par-dessus le marché n'est pas là au rendez-vous et fait venir quatre autres types à sa place ?

“Et vous ne vous êtes pas vus depuis longtemps ? demande Gréta.

— Non”, répond Håvardur brièvement. Puis il élève la voix comme si Gréta se trouvait dans la pièce voisine. “J'étais en Suède. Ça fait cinq ans qu'on s'est pas vus. En fait, si je suis venu aujourd'hui c'est pour lui rendre ce que j'avais emprunté à son oncle de Londres.

— Quelque chose que tu as emprunté il y a cinq ans !” Gréta ne peut cacher son étonnement.

“Oui, répond-il. Un vieux livre et un modèle réduit de bateau. Je les lui ai apportés là, à côté de son lit.”

Les lui ai apportés ? Je me sens très mal à l'aise tout à coup, j'ai l'impression d'être traversé par une sueur froide, électrique, sans que mon corps sue le moins du monde. Lui ai apportés là ? Il *me* les a apportés, à côté de mon lit ?

“Qu'est-ce que tu fais en Suède ? demande Gréta. Tu ne gardes pas des animaux, tout de même ?”

Håvardur rit. Gréta ne lui laisse pas le temps de répondre, car il faut qu'elle donne un coup de téléphone chez elle. D'après le bip des touches, je crois qu'elle est allée dans la cuisine. Après avoir attendu un moment, elle a sa mère au bout du fil et lui demande si la petite dort. Il semble bien que la grand-mère ait réussi à l'endormir. Elle parle ensuite à sa fille de quelque chose qui ne l'intéresse pas particulièrement, une histoire de famille, un problème dont elle n'a pas envie de discuter en ce moment ; elle est à peine revenue de voyage, et peut-être pense-t-elle à moi. Ou bien à Håvardur : comment faire pour s'en débarrasser ? Alors que je tends l'oreille aux réponses de Gréta, Håvardur entre soudainement dans la chambre et s'arrête pile au milieu. Je suis sûr à cent pour cent qu'il va soit m'interpeller, soit m'extirper sans un mot de ma cachette comme un

criminel en fuite. Bien au contraire, il s'assied sur la chaise devant l'ordinateur et commence à enlever ses chaussures. Je ne suis évidemment pas en mesure de jeter un coup d'œil sous le drap, mais il ne fait aucun doute que ces souliers sont très étroits et que Hávardur doit faire un sérieux effort pour en extraire ses pieds.

Gréta parle toujours avec sa mère. Hávardur se lève et, si je ne me trompe, commence à ôter son pantalon. Un objet dur heurte l'accoudoir de la chaise ou le bureau, vraisemblablement la boucle de la ceinture. J'entends le pantalon glisser par terre, et une seconde plus tard Hávardur est assis sur le bord du lit. Il fait avec sa bouche un bruit qui, tout en formant une mélodie, fait penser à un rythme de batterie. J'essaie de prévoir sur quelle partie de mon corps les ressorts porteront s'il s'allonge sur le lit. J'ai vu juste. Le matelas s'affaisse de dix centimètres quand Hávardur s'allonge, et les ressorts s'enfoncent dans l'aîne et l'abdomen. La douleur n'est pas insupportable, mais je suis en proie à une rage noire et muette, pourquoi faut-il qu'il me fasse sentir physiquement qu'il a compris où je me trouve ? Il pousse un soupir de bien-être et s'étire. Gréta essaie de mettre fin à son coup de fil, elle est en train de répéter à sa mère ce qu'elle lui disait déjà il y a une minute, qu'elle rentrera probablement assez tard.

“Viens me parler, Gréta ! Je suis dans la chambre !” appelle Hávardur dès qu'elle a éteint le téléphone. Au moment où elle s'engage dans le couloir, on frappe à la porte et elle lui dit d'attendre. Bien que Hávardur occupe maintenant mon lit, il ne semble pas se soucier de savoir si c'est moi qui viens de frapper, et cela ne m'étonne pas outre mesure. Gréta ouvre la porte et lance un “Hello !” dans l'obscurité. Hávardur s'esclaffe, pour lui il est évident qu'il n'y a personne dehors et que Gréta se fait des idées. Elle m'appelle par mon nom au-dehors, j'ai peur qu'elle ne réveille ou alarme la vieille Bella à l'étage supérieur, ou que Tómas ne revienne frapper à la porte. Quant à Ármann, j'estime qu'elle ne risque pas de le réveiller. Puis elle lance des appels semblables à des chuchotements : “Hello ? Emil ?” comme si elle soupçonnait que je me dissimule quelque part au milieu du

froid et refuse d'être vu par personne d'autre qu'elle, et je voudrais tant pouvoir lui répondre. Je meurs d'envie de lui répondre.

Mais ce n'est pas moi qui ai frappé à la porte.

Ce n'est pas moi qui ai frappé à la porte. Je me répète que ce n'est pas moi.

De tous ceux qui sont venus ici aujourd'hui, je suis le seul qui n'ait pas frappé à la porte. Je l'ai ouverte avec une clé. Celui qui m'a laissé entrer, c'est moi. C'est comme si je devais me rappeler à moi-même que c'est *moi* qui habite ici.

Gréta referme la porte et appelle Hávardur : “Celui qui a frappé à la porte tout à l'heure, il portait un anorak, c'est bien ça ?

— Oui. C'était lui ?” J'imagine le rictus de Hávardur allongé à moitié nu juste au-dessus de moi.

“Non, je n'ai vu personne, dit Gréta toute étonnée. Je ne vois pas qui cela pouvait être.”

Elle est maintenant dans le living, je crois.

“J'avais un anorak, *moi*, s'écrie Hávardur tout guilleret. Peut-être que c'était moi ? Peut-être que c'était moi qui revenais encore une fois ? Tu viens dans la chambre ?”

Elle lui demande d'attendre un peu. Elle boit quelque chose, je pense, puis elle allume un briquet, ce qui me rappelle le moment où nous étions en train de fumer devant l'aérogare. Cela fait maintenant quatre ou cinq heures que je n'ai rien fumé du tout. Elle ouvre la porte d'entrée encore une fois, comme pour se convaincre qu'il n'y a vraiment personne au-dehors.

“*The second coming of Howard Knútsson*”, se murmure Hávardur à lui-même. Puis il se soulève de telle manière que le poids de son corps passe des fesses aux jambes, et les ressorts se rapprochent de mon

visage. Ils sont à un ou deux centimètres de mon nez maintenant. Hávardur vient de laisser tomber quelque chose par terre, je soulève le drap suffisamment pour voir que c'est son slip. C'est un slip blanc, de la même marque que les miens. Par contre, il a posé son pantalon sur la chaise, et je suppose qu'il a gardé sa chemise.

Tout à coup le drap se soulève de plusieurs centimètres comme si on tirait dessus. Hávardur se retourne dans le lit, il est certainement en train de se couvrir avec le duvet.

“J'ai quèque chose à te montrer !” appelle-t-il.

Il a quèque chose à lui montrer ! Un p'tit quèque chose. Il est sûrement sous le duvet maintenant ; son corps s'est détendu, ce qui fait que la menace des ressorts est revenue à son niveau antérieur. J'entends Gréta arriver dans l'encadrement de la porte.

“Je croyais que tu t'apprêtais à partir, dit-elle, stupéfaite, en le voyant couché dans mon lit.

— Assieds-toi une minute”, dit Hávardur, et il lui demande d'enlever le pantalon posé sur la chaise. “Je vais bientôt partir, j'avais vraiment froid de l'autre côté.”

Comme le drap n'est plus au ras du sol, je vois aisément Gréta se diriger vers la chaise, prendre le pantalon et le déposer sur la boîte à jouets de Halldór. Dès qu'elle s'assied, je me tortille pour me rapprocher autant que possible du mur, de peur d'être aperçu.

“Qu'est-ce que tu penses du costume que j'ai acheté aujourd'hui ? demande Hávardur.

— Ce costume ? Tu l'as acheté aujourd'hui ?

— Dans Laugavegur. Juste avant de venir ici. La veste est dans le living.”

Elle n'a pas vu le slip par terre ? Elle ne va rien dire, alors qu'il est couché dans mon lit ?

“Regarde”, dit-il. Je le sens se retourner sur le matelas pour atteindre quelque chose par terre. “Ça, c'est ce que je suis venu lui

rendre. Je suis revenu de Suède pour lui rendre ça”, ajoute-t-il avec fierté.

Gréta étire le buste vers le lit, pour prendre le bateau et le livre, j’imagine. La chaise craque.

“*Moby... Dick*”, dit Hávardur en riant. Puis il demande : “Tu téléphonais chez toi, à cause de ta fille ?”

Gréta acquiesce. La fillette doit aller à l’école demain matin et elle a mis du temps à s’endormir chez sa grand-mère, elle était tout excitée parce que sa mère est de retour.

“Je sais ce que c’est, dit Hávardur.

— Oui, bien sûr, toi aussi tu as une fille. Quel âge a-t-elle déjà ?

— Ma fille ? À ton avis, quel âge elle a ?

— Je lui donnerais neuf ou dix ans, d’après la photo en tout cas.

— Elle a dix ans, répond Hávardur.

— Tu n’as pas dit tout à l’heure qu’elle avait huit ans ?

— Elle *avait* huit ans. Maintenant elle en a dix.

— Elle n’a jamais eu neuf ans, alors ?

— C’est pas une gamine ordinaire, répond-il en riant. Tu as sûrement remarqué qu’elle avait une bible à la main ? C’est elle-même qui l’a voulu.

— Où est-ce que je t’ai déjà vu ? demande Gréta. Je suis sûre et certaine que je t’ai déjà vu quelque part. Tu as peut-être un frère qui te ressemble beaucoup ?

— Je suis jumeau, c’est vrai, dit-il. L’autre Hávardur habite à Reykjavík.

— Dans quel quartier ?

— Dans les quartiers est. Pas loin de Hlemmur, je crois.

— Tu crois ? demande Gréta en riant.

— Je ne sais pas du tout où il habite, réplique Hávardur avec une indifférence caractéristique.

— Tu ne sais pas où habite ton frère ?

— Non, pourquoi est-ce que je devrais me soucier de mon frère ?” dit-il. Il répète que l’autre habite quelque part dans les quartiers est.

“Pourquoi est-ce que tu ne m’as pas dit que tu avais un frère ?” demande Gréta. Elle fait bien entendu allusion à la réflexion qu’elle lui a faite à son arrivée dans l’appartement. “J’ai dû voir ton frère en ville un jour, je suppose, puisque j’ai l’impression de te connaître.

— Tu veux dire que tu te souviens de ma figure parce que tu aurais vu mon frère en ville ?

— Ça doit être ça, répond Gréta. Qu’est-ce qu’il fait, ton frère ?

— C’est pas clair du tout. Je n’en ai pas la moindre idée, ça fait longtemps que j’ai eu de ses nouvelles.

— Comment s’appelle-t-il ?

— Hávardur.

— Sérieusement, comment s’appelle-t-il ? répète-t-elle, incrédule.

— Hávardur.

— Vous ne vous appelez pas tous les deux Hávardur ?

— Non.

— Comment t’appelles-tu alors ?

— Gísli.

— Arrête !

— Gísli Norstedt, insiste-t-il.

— Et ton frère s’appelle Hávardur, alors ?

— Hávardur Norstedt.

— Vous êtes des vrais jumeaux ?”

Hávardur répond par un ricanement.

“Il ne peut pas en être autrement puisque vous vous ressemblez tant.

— Oui, on est sortis de la même coquille. Du même œuf pourri.”

Gréta rit, Hávardur lui demande si Ármann est encore dans le living.

“Bien sûr qu’il y est encore, dit-elle. Je vais chercher mon verre.”

Elle va chercher son verre, me dis-je, et Hávardur demande s'il reste assez de vin pour un second verre. Elle pense que oui ; elle se lève et sort de la chambre.

“Reviens vite, j'ai peur dans le noir”, lance-t-il dans sa direction.

Je l'entends ouvrir une fermeture éclair dans le living, puis farfouiller dans son sac, elle cherche quelque chose. Je n'ose pas imaginer ce dont elle a besoin. Hávardur remue dans le lit. La vue de son slip à côté du lit me remet en mémoire un certain matin à Brooke Road.

C'était le troisième ou quatrième jour après notre arrivée. Je me réveillai vers neuf heures et le soleil brillait. Comme je ne pouvais pas me rendormir, j'allai dans la cuisine en quête d'Alka-Seltzer. Nous avions bu de la bière et du whisky jusque tard dans la nuit, et je ne m'étais pas couché avant six heures du matin. Hávardur était maintenant tout à fait éveillé et mettait des disques qui appartenaient à Örn, ou à Ósk. Lorsque j'entrai dans la cuisine ce matin-là, je le vis par la fenêtre. Il était debout dans le jardin, en slip – il n'avait sûrement pas dormi du tout – et il tenait Moby, le cobaye albinos, dans sa main. Il y avait deux bières vides près de l'évier. Il ne m'avait pas vu derrière la vitre, il me tournait le dos et brandissait le cobaye comme un trophée. Puis il pressa l'animal contre lui comme pour le caresser. Je me souviens de la musique qu'on entendait du salon, très semblable à celle qu'il avait mise quand j'étais parti me coucher quelques heures plus tôt. Tout à coup il se retourna, il semblait vouloir laisser partir le petit animal, et je m'écartai de la fenêtre pour ne pas être vu. Lorsque je regardai à nouveau, il n'avait toujours pas lâché le cobaye. Il le tenait devant lui à bout de bras et lui parlait. Puis il le pressa affectueusement contre sa poitrine nue. Lorsqu'il le posa délicatement sur le sol, je saisis la boîte d'Alka-Seltzer et montai précipitamment à l'étage où je pris un verre d'eau dans la salle de bains.

Ce jour-là je ne revis pas Hávardur avant deux heures, peu de temps après mon réveil. Il était endormi au soleil allongé sur le sofa du salon, toujours vêtu de son seul slip. Sur la table devant lui, il y avait une boîte de Holsten écrabouillée, et les emballages écrasés de la deuxième cartouche de cigarettes qu'il avait acheté hors taxes à l'aéroport remplissaient un énorme cendrier. Je me souviens que je trouvais insupportable de le voir ainsi, allongé en plein soleil, sa bouche veule béante et un bras pendouillant jusqu'au sol. Je me souviens aussi que c'est en mettant un disque d'Elvis à fond que j'essayai de le réveiller. Il resta plongé dans son sommeil, c'est à peine s'il réagit lorsque je le secouai par les épaules. Refusant l'idée de rester sous le même toit que cette masse informe et malodorante, j'allai me réfugier dans le bar aux bouquins pendant quelque temps, puis je descendis en ville avec le soixante-treize et m'installai dans un cinéma de Leicester Square.

Ce ne fut pas avant mon retour, vers neuf heures du soir, que Hávardur se réveilla. Il sauta sur ses pattes comme un chien lorsqu'il entendit claquer la porte d'entrée, me croisa dans la cuisine où il prit une bière dans le réfrigérateur, puis il se rallongea sur le sofa et remit le disque d'Elvis.

Maintenant, en revanche, ce sont les douces notes d'un piano qui emplissent le living de mon appartement de Grettisgata. Cette musique ne m'est pas familière au premier abord – je suppose que Gréta l'a apportée –, puis je la reconnais : c'est Alicia de Larrocha qui joue Enrique Granados. Gréta verse le vin dans les verres et marmonne quelques mots qui donnent à penser qu'elle en a versé à côté. Hávardur, qui a commencé à siffloter *La Habanera*, s'arrête brusquement quand Gréta revient dans la chambre.

Elle est nu-pieds. J'avais tenté, très précautionneusement, de tirer sur le drap pour mieux me dissimuler. Si j'en juge par ce que j'aperçois de Gréta quand elle progresse lentement, sur la pointe des pieds, vers la chaise près du lit – elle craint visiblement de renverser du vin sur le tapis –, je dois en conclure que le drap est resté à la

même hauteur. Il ne lui reste qu'un ou deux pas à faire quand elle se prend le pied droit dans le slip de Hávardur. Elle s'arrête et essaie de dégager ses orteils en secouant le pied, sans brusquerie. Elle n'y parvient pas, on dirait que le slip s'est collé sur elle. Elle se penche alors en avant et pose les verres sur la table, probablement à côté du clavier.

“Qu'est-ce qu'il y a ? demande Hávardur en riant.

— Rien”, répond Gréta en se servant du pied gauche pour détacher le slip du pied droit.

## ***NOTES***

1. Steven Pinker, *L'Instinct du langage*, trad. Marie-France Desjeux, Odile Jacob, 1999, p. 141. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)
2. Voir note 1
3. "Jamais tu n'as attrapé de lapin et tu n'es pas mon copain."
4. "Tu crois que je pourrais me donner à un homme dont la merde a une odeur pareille ?"  
(Saul Bellow, *Herzog*, trad. Jean Rosenthal, Gallimard, 1966.)
5. "Interpol et Deutsche Bank. FBI et Scotland Yard."
6. "Nombres... Chiffres... Commerce... Gens."
7. Nous prenons soin de quelques animaux."
8. "Vous êtes de bien nobles Islandais."
9. Herman Melville, *Moby Dick*, trad. Henriette Guex-Rolle, Garnier-Flammarion, 1970.
10. "Entretenir des relations amicales avec nos commensaux" (voir la note 9).